



B-VI

50





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anec-
dotes & des Notices historiques & critiques
concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages;
ainsi que les mœurs, les usages du tems, les
circonstances particulières & relatives, & les
personnages connus, déguisés ou embléma-
tiques.*

A O U S T, 1781.



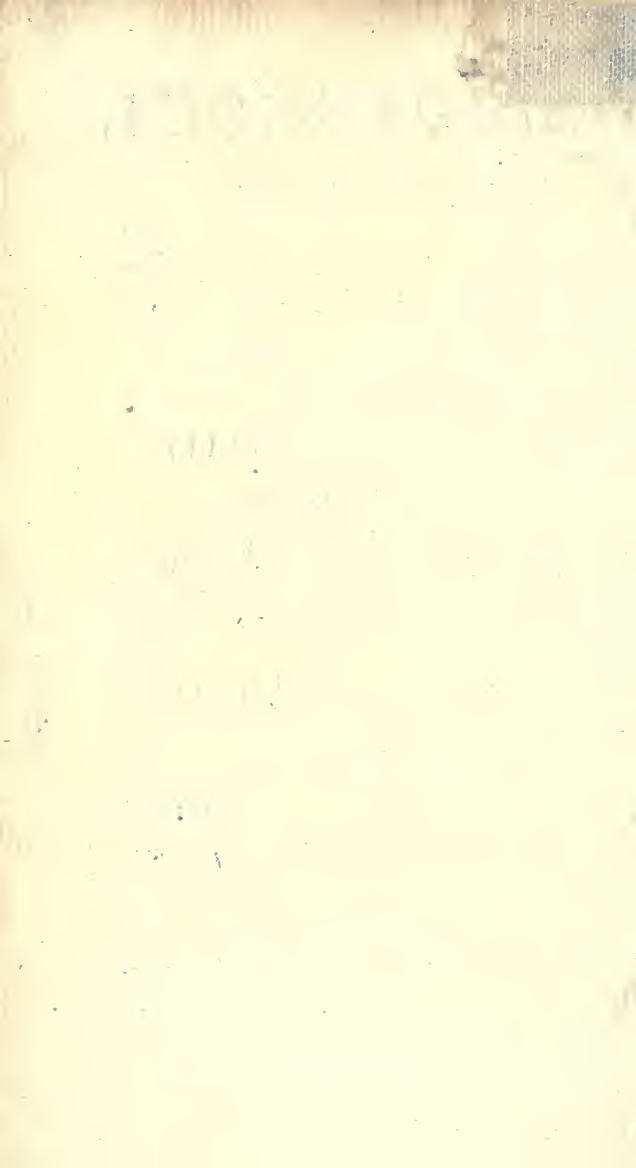
A P A R I S,

209716
4. 3. 27

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine;
pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-
Imprimeur rue de la Harpe, vis-à-vis la rue
Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège au Roi.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

A O U S T , 1781.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ETRANGERS.

La Vida de LAZARILLO DE TORMES ,
y de sus fortunas y adversidades , &c.

*La Vie de LAZARILLE DE TORMES ,
sa bonne fortune & ses adversités , &c.*

VOICI un livre de réputation ; il en est
peu de plus connus dans les Bibliothèques bleues
de toutes les langues. On ne suffiroit pas à
citer toutes les éditions & les traductions dont

on a eu la bonté de l'honorer depuis près de deux cens ans. Nous n'avons pu remonter plus haut qu'à l'édition de Tarragone en 1586 ; elle fut suivie de quelques autres , jusqu'à celles de Valladolid en 1603 , *in-16* ; de Madrid , 1610 , *in-4^o* ; de Barcelone , 1621 , *in-8^o* ; de Lisbonne , 1625 ; de Sarragosse , 1652 , *in-12* , revue & corrigée par de Luna , &c. &c.

Lazarille a fait figure en Italie dans la traduction de *Barezzo Barezzi*, imprimée d'abord en 1626 , sous le titre d'*Il Picariglio Castigliano*. Il en a fait une pareille en Allemagne , où il est encore aussi recherché pour le moins que le divin original de *Tiel Ulespiegle*. Nous n'entreprendrons pas de parler de toutes nos traductions françoises du même Ouvrage ; nous en avons avec le texte en face , d'autres sans le texte ; les unes avec la modestie typographique de la veuve Oudot , les autres avec le luxe des vignettes & des Estampes : nous dirons seulement que toutes ont paru également agréables aux amateurs de la trivialité.

Nous sommes forcés de convenir que le Roman de Lazarille est d'un genre fort au-dessous de l'héroïque ; il ne nous présentera ni la grandeur de Cyrus , ni la douceur d'Astrée , ni les mœurs

de Clarisse , ni la philosophie de Candide. Mais n'est-il pas vrai qu'il n'y a point de livre , si misérable soit-il , qui ne puisse donner un peu de profit , ou un peu de plaisir ?

C'est un très-beau dessin que celui d'un Romancier qui veut consacrer des modeles de grands caracteres , ou remettre sous nos yeux la simplicité d'un état d'innocence , parce que c'est toujours bien fait de nous avertir que nos Héros sont très-petits , & nos mœurs très-compliquées & très-corrompues. C'est un agréable passe-tems que de s'égarer dans les merveilles de la Féerie , parce qu'il est encore bon de se jeter un peu loin de la réalité , qui est assez triste ; & c'est aussi une chose bien louable que de présenter le miroir des passions à des gens qui les ont usées.

Mais il y a plus de gueux que de riches , plus de peuple que de grands hommes , plus de nobles fats que de modestes , plus de Charlatans que d'habiles gens , plus de Chapelains durs que de charitables , & plus d'Allemands que de gens sobres. Il y a de méchantes femmes , quoi qu'on en dise ; il y a des crocheteurs , des filoux , des filles pauvres , des bourgeois bégueules , des Georgedandins , & d'honnêtes

protectrices d'amour : pourquoi ne souffriroit-on pas la peinture de tous ces caracteres, si elle rejouit le regard sans le blesser ?

Le double mérite qui fit goûter la Vie de Lazarille aux Espagnols, fut la bonté du style & l'espece de critique secrete qu'on crut appercevoir dans le contraste de la vie d'un gueux avec les grandes, merveilleuses & volumineuses aventures de tant de Héros décriés ensuite plus effrontément par Cervantes. On fait assez qu'à l'époque de la composition de Lazarille, on n'avoit pas d'autres lectures en Espagne, & que l'Art d'écrire y consistoit alors dans le style *Culto*, dans l'emploi des pointes, la profusion des grands termes, des hyperboles, & des plus hautes figures.

Messieurs de Port-Royal, qui certainement étoient bons Scholastiques, recommandent Lazarille comme un des premiers monumens de la pureté Castillane ; ils en conseillent la lecture autant que celle de Don Quichotte, qui est véritablement un modele de style, au jugement de Saavedra & des meilleurs Critiques de sa Nation. Ils nous apprennent que le *Picaro Guzman de Alfarache*, la *Picara Justina*, la *Harduna de Sevilla*, &c. &c. tous Romans du

même genre , sont demeurés fort en arriere de ce même mérite.

En attendant que nous les fassions connoître tous , ne dissimulons pas les défauts bien essentiels qui rangent le Lazarille à leur suite. L'Auteur semble n'avoir pu étendre ni relever son sujet par les idées , non plus que l'égayer ni l'orner par les traits & par les peintures. Il a chargé des images grossieres avec une dégoûtante exagération ; il a quelquefois oublié le respect des bonnes mœurs ; & le pire , c'est qu'il a manqué de goût & d'imagination. Cela nous fait regarder comme trop hazardée l'opinion qui fait généralement attribuer cet Ouvrage à *Don Diego Hurtado de Mendoza*.

C'étoit un homme de Cour , d'un esprit orné & délicat. A en juger par le ton de ses autres Ouvrages , il est incroyable qu'il ait pu le ravauder ainsi , & égarer sa plume dans tant de fautes contre le goût & la politesse exquise. Il est possible de négliger son talent dans un badinage ; mais il n'est pas possible qu'on n'en laisse aucune trace.

Ce Poète célèbre étoit d'une famille aussi connue par l'éclat de la naissance , que par la gloire des armes , des grands emplois & des

lettres. On a dit de lui ce que Patercule disoit d'un Romain fameux : *Il exerçoit son corps par les fatigues , & son esprit par les études.* Il fut envoyé à Trente au Concile , ensuite à Rome auprès du Pape Paul III. Ce fut dans le tems de son ambassade que l'amour des Lettres lui fit prodiguer les soins & les dépenses pour recueillir & faire copier un grand nombre de manuscrits des Antiquités Grecques & Latines. Il revint en Espagne chargé de ces richesses , & ne contribua pas moins que Boscan & Garcilasso à la réforme littéraire de sa Nation.

Il a laissé lui-même de volumineux manuscrits. Des Commentaires politiques , de longs Ouvrages sur Aristote , & un morceau sur la conquête de Tunis , n'ont point vu le jour , au rapport de *Nicolas Antonio*. Ce qu'il a d'imprimé consiste en une très-bonne Histoire de la guerre de Grenade , un Discours prononcé à Trente aux Prélats assemblés , & ses Poésies , où l'on se plaît à retrouver , dans des imitations heureuses , cette politesse aimable & cette fleur de goût qui vit toujours fraîche dans les restes charmans de Catulle & d'Horace ,

Apparemment qu'il s'est trouvé des érudits dans la même incrédulité que nous ; & c'est

ce qui leur a fait déterrer un autre Auteur de Lazarille parmi les Hyéronimites ; ils l'ont appelé *Don Juan de Ortega* ; mais sans donner aucune preuve de leur assertion , ni des travaux littéraires , ni même de l'existence de ce Religieux , qui auroit à la vérité joui de sa plume avec assez peu de circonspection.

Quoi qu'il en soit , la Vie de Lazarille paroît être de deux mains. La seconde partie , qu'on annonce avoir été tirée des vieilles Chroniques de Toledé , n'a paru que long-tems après la première. S'il faut en total placer notre Roman fameux dans la Classe des anonymes , c'est un malheur qui doit assurément nous laisser de bien tristes regrets.



COMME il importe beaucoup de savoir par où l'on est sorti de terre pour y rentrer , je conviens , dit Lazarille , que la naissance est un très-bel article , & je me crois obligé de dire au moins quelle fut ma mere.

Ma mere étoit femme d'un honnête garde-moulin , nommé Thomas Gonzalès ; elle-même se nommoit Antonia

Perez, grande femme, très-bien établie sur ses hanches, & très-connue sur la riviere de Tormes. Tout le monde fait que cette riviere traverse *Tejare*, fauxbourg de Salamanque; & je ne mentis à personne, lorsque j'en pris le nom pour titre & pour unique héritage.

Mon pere Thomas, qui étoit bien honnête, étoit aussi passablement adroit; il s'étoit fait un certain art de saigner les sacs de mouture confiés à son industrie: mais la Justice s'ingéra de prendre connoissance de son petit talent; & voilà ce que c'est que la destinée. S'il eût saigné des sacs d'argent dans un grand emploi, l'Etat se seroit emparé de son savoir faire; au lieu que la Justice de Salamanque le lui fit porter loin du pays.

Ma mere Antonia se mit alors à chercher de la consolation dans Salamanque. Une pauvre veuve n'y pouvoit manquer de rien. Cela paroîtroit extraordinaire, si je ne disois qu'elle étoit encore ferme & fraîche, lorsqu'elle reçut de petits services des Ecoliers de l'Université.

Or, ce n'est pas le tout que de vivre en bonne & fidele veuve; elle s'aperçut qu'on n'en croyoit rien. La renommée

vaut plus à une femme que la sagesse. Ma mere se réduisit à une vie plus retirée, & s'humilia jusqu'à blanchir le linge de quelques bas Ecuyers du Commandeur de la Magdeleine.

Il y avoit parmi eux un jeune Maure fort agréable dans sa couleur tannée, & qui se trouvoit alors dans la disgrâce des Dames, à cause de l'article qui sert de baptême aux enfans de Mahomet. Ce pauvre garçon, amoureux comme un Africain, & chargé de tous les trésors de l'âge & de la santé, dépérissoit, privé de leur usage. Ma mere tout bonnement vint à prendre pitié de lui; puis tout d'un coup elle considéra que c'étoit une bonne pâte d'homme.

Dès-lors elle négligea moins son linge que celui des autres : elle choisit, pour le lui rendre, de certains momens où elle eût occasion de lui faire crédit : elle le lui faisoit si gracieusement, elle l'oublioit si honnêtement, que le Maure vint à considérer aussi que c'étoit une femme d'un bien bon caractère.

Voilà donc une habitude prise de venir tous les soirs lui faire part de cette considération : voilà ma mere qui prend

celle de ne le renvoyer que tous les matins, & cela prudemment, discrètement, à cause des yeux mal-intentionnés qui auroient pu le voir sortir dans la nuit.

Voici de plus comme une bénédiction qui nous vient avec mon beau-pere; le pot-au-feu ne nous manque plus, ni le bois pour le faire bouillir, ni le vin pour aider à le manger; & pour comble de fortune, voici qu'au bout d'un certain tems ma mere me donne un joli méris à bercer.

Il ne faut pas être fils de blanchisseuse pour avoir un frere méris: là-dessus chacun a bien son doute; & il ne faut pas être si fier de ce que les Dames sont si discrètes. Au bout du compte, qu'importe? n'est-ce pas à nous de nous faire? Et quel mérite y a-t-il à s'être trouvé tout fait? Mais revenons à mes parens, plutôt que d'aller sur autrui.

Je puis assurer que mon charmant beau-pere avoit fait un lieu tout céleste du séjour de sa houri. Malheureusement, notre petit meuble ne s'augmentoît qu'à mesure que les écuries du Commandeur se démeubloient. Sans parler de tout ce qu'un Marjordome y trouva d'égaré,

d'usé, de dépensé, il n'y avoit pas un petit bidet qui n'eût perdu ses deux fers par jour ; & c'est bien le cas de dire que l'amour est un grand fripon.

L'intérêt rétrécit la probité du Marchand ; l'usage, celle du Financier ; l'état, celle d'une jolie femme : mais il n'appartient qu'à l'amour d'effleurer celle d'un Prélat qui dérobe son Clergé, d'un Moine qui dérobe son Couvent, d'un Pere qui dérobe sa famille, & d'un pauvre esclave qui dérobe ses maîtres.

Je perdis mes deux peres par une même persécution. La Justice troubla l'hymen & l'amour dans ma famille ; & ma mere, séparée de son cher Zaïde, s'en alla servir dans une auberge, pour y être un exemple des révolutions de la fortune. Ce fut là qu'elle regretta bien son escoffion pimpant de Meûniere, & son pauvre mari Thomas : & cependant, à regarder les vicissitudes humaines d'un œil sage, on ne gagne pas plus qu'on ne perd. Il n'est pas sûr que tout soit ni bien ni mal, il est à peu près vrai que tout est la même chose ; & Sémiramis devenue Reine regretta sûrement sa houlette & son premier Amant berger.

Moi, Lazarille, je n'avois perdu ni gagné ; je ne ris ni ne pleurai , & je sentis seulement qu'il étoit besoin de songer à ma petite personne. J'étois déjà grandet ; je courus , je m'intriguai pour les hôtes : j'en servois de durs qui me payoient bien , de polis qui me caressoient & ne me payoient point. Il venoit de grandes Dames qui me promettoient de grandes choses , & de grands Seigneurs qui me renvoyoient d'un coup de pied. Tout cela étoit bon , & j'entamois la connoissance des hommes , lorsqu'il vint un Aveugle demander le gîte par charité.

Le Rêve.

L'enfant est comme le Monarque ; tous deux ont besoin de tout le monde , & ne le sentent pas. Tout le monde les sert , & ils n'estiment personne : on ne leur fera pas comprendre comment recevoir de l'aide est moins noble que d'en donner. Comme ils sont insensibles , ils sont vains , se comparent sans cesse , & deviennent cruels à l'égard de ce qui leur cede. Je me figurois que j'étois fort au-dessus d'un mendiant , & il n'y avoit pas de méchanceté que je ne me permisse

contre le pauvre Aveugle , qui les prenoit toutes en patience.

Un soir que ma mere m'en avoit fait une vive réprimande , & qu'elle m'avoit bien assuré que j'étois orphelin , pauvre , seul au monde , j'emportai ses discours sur mon petit lit de paille , où j'allai m'étendre ; & je dormois comme un Chanoine , lorsque je vis un immense troupeau de toutes les créatures humaines qui descendoient du côté de ce bas-monde. Une Dame très-belle , fraîche , riante , mais sans aucun atour , conduisoit ce troupeau ; & lorsqu'elle l'eut hébergé sur la terre , j'entendis qu'elle disoit : « Je vous » impose la loi de vivre pour vous ; voilà » des fruits , des plantes , toutes sortes » de graines & d'animaux pour vous » nourrir ; que tout soit à tous , & comp- » tez sur le renouvellement éternel de » mes bienfaits ». Quand j'eus entendu cela , je me dis à moi même , voilà une Dame bien bonne.

Je vis ensuite venir une femme haute , couronnée de tours & de cités , armée , parée , fardée , mais triste , laide & fort maigre , laquelle se mit à dire : « Je vous » impose la loi de vivre pour moi , & je

» ne vous laisserai ni fruits , ni plantes ,
» aucune sorte de grains ni d'animaux
» pour vous nourrir ; que rien ne soit à
» personne , & que l'usage de tout ap-
» partienne à deux ou trois de mes favo-
» ris ». Alors je me dis à moi-même ,
voilà une Dame bien dure.

J'étois en colere contre elle , quand
je vis encore un jeune Demoiselle , moi-
tié parée & moitié nue , moitié belle &
moitié laide , mais d'une physionomie
douce & très-spirituelle , qui vint me
dire : « Il n'y aura pas en effet au plus
» profond des bois un seul gland ; dans
» les sources les plus cachées , une seule
» goutte d'eau ; & sur l'étendue de la
» terre , un seul point de sa surface que
» tu ne le dérobes , si tu t'en empires :
» il faut pourtant que tu vives , &
» que tu ne voles point ; & c'est moi
» qui t'apprendrai comment ». Elle me
quitta là-dessus , & je me dis encore ,
voilà une Dame bien habile.

Ce fut mon Aveugle qui m'expliqua
mon rêve. Petit garçon , me dit-il , ces
trois Dames sont la Nature qui t'avoit
tout donné , la Société qui t'a tout pris ,
& l'Industrie qui te rendra quelque chose.

Si tu veux me suivre , j'espere , moyennant Dieu , que nous nous conduirons l'un & l'autre en bon chemin.

Alors ma mere vint à lui dire que j'étois le fils d'un bon Gentilhomme qui s'étoit fait tuer à la bataille de Gelves , & qu'elle le prioit d'avoir un grand soin de moi. Allez , lui dit-l'Aveugle , je me flatte qu'avant peu de tems , il saura prendre soin de lui , & qu'on pourra voir une fois dans le monde le fils d'un Gentilhomme bien élevé. Ma mere me recommanda en bref de devenir homme de bien , m'embrassa , pleura , & me tourna le dos pour essuyer ses larmes.

L'Aveugle.

Me voilà donc avec onze ou douze ans pour tout avoir , & serviteur sans gages d'un maître qui n'avoit pas de pain ; mais c'étoit un heureux du monde , un sage , un aigle dans son état : ce n'étoit ni un filou , ni un fourbe ; c'étoit un grand homme , & l'on ne peut concevoir une sagacité plus exquise , une richesse de ressources plus étendues que celles qu'il possédoit.

Nous partîmes ensemble. J'avois pour

marcher la chaussure que le Créateur me fit ; pour me vêtir , deux ou trois bribes de veste rattachées avec des épingles ; pour me coëffer , ma chevelure , qui étoit assez belle , & pour nous conduire l'un & l'autre , deux fort grands yeux qui commençoient à devenir assez bons.

Les leçons de mon cher maître commencerent sur la route. La premiere fut un badinage cruel. A la sortie de Salamanque , il y a un pont ; sur ce pont , un taureau de pierre. Lazarille , me dit-il , approche ton oreille de l'animal , & tu entendras merveille. Je le fis innocemment , & pour lors il me poussa la tête contre , mais d'une telle roideur , que je vis tout étinceler devant moi : je me mis à pleurer comme un enfant. Petite bête , me dit-il , apprends que le garçon d'un aveugle doit savoir un point plus que le diable. Je me réveillai comme d'un long sommeil , & je compris qu'il falloit me dessiller l'œil , acquérir de la pénétration , & m'occuper de moi , puisque je n'avois personne qui le fît.

C'est un grand bien que d'être aveugle. J'ai entendu parler d'un Philosophe

qui se creva les yeux pour mieux voir ; & véritablement il n'y a que ceux qui prétendent à bien voir , qui ne voient rien. Combien de gens heureux pour ne voir que l'ombre , de malheureux pour voir trop , & que de fausses visières au monde ! Il y en a tant , que celui qui voit clair est traité d'aveugle par tous les autres.

Le talent du mien étoit d'aveugler tous les fanfarons de bonne vue. Il avoit d'abord apperçu que Salamanque ne lui valoit rien , parce qu'il n'y avoit que de jeunes barbes , des filles , & des Prêtres , gens qui ont besoin de tout , & à qui par conséquent la charité ne sert de rien.

Je ne te donnerai point d'or , ni d'argent , me disoit-il ; je ne te ferai point de belles leçons , mais je t'apprendrai à te faire de bonnes maximes pour gagner ta vie : je t'apprendrai à ne point te servir de tes yeux pour voir & reconnoître , & quand tu auras appris cela , je t'apprendrai à tourner le dos à ton but pour y arriver plus sûrement : & comme il me reconnut une certaine promptitude d'intelligence, il commença par m'enseigner le jargon.

Les gens bien avisés doivent savoir plus d'une langue , & s'ils n'en savent qu'une , ils doivent l'employer différemment que le vulgaire. Les mots ne sont rien dans la bouche des sages ; ils ne sont pas même le contre pied de leur pensée. On ne peut pas nier que les femmes ne soient très-avisées. Elles ont une langue dont elles se servent avec prodigalité : ce n'est pas celle qu'il faut écouter : elles ont le jargon des yeux , celui des mines , celui des mots. Le sens qu'elles expriment n'est que l'écorce ou le signe de celui qu'elles indiquent : nous autres ignorans , nous ne leur trouvons jamais de sens. Heureux celui qui les explique , & fait reconnoître combien elles nous sont supérieures en intelligence.

Mon Aveugle me parloit encore d'un grand principe , qui est que la société roule sur un ricochet perpétuel de tromperie ; & qu'on s'égorgeroit , si l'on ne se trompoit pas. Il avoit donc appliqué tout son esprit à l'art de tromper , non pas comme trompe le sot ou le coquin , mais comme trompent les hommes habiles , qui ne donnent le change qu'aux esprits qui ont besoin de le prendre.

Il savoit par cœur cent & tant d'Oraisons, cent & tant de secrets admirables. Quand il récitait à l'Eglise, le ton de sa voix étoit net, posé, sonore : son air étoit celui d'un saint Ambroise, & ses Oraisons étoient sur-tout efficaces pour les jolies femmes mal mariées ; pour celles qui vouloient se faire aimer de leurs maris ; celles qui désiroient un fils, une fille ; pour le moment du travail & pour les suites de l'enfantement. Avoit-on quelque infirmité de cœur ? étoit-on sujette aux pamoisons, au mal de mere ? faites ceci & faites cela : cueillez telle herbe, arrachez telle racine, & souvenez-vous du pauvre Aveugle qui vous l'enseigne. Avec tout cela l'argent des femmes & leurs bénédictions lui pleuvoient ensemble.

Papa, lui disois-je, & qui vous a fait si savant en Médecine ? Mon enfant, me répondoit il, je n'en fais pas plus que ceux qui en font métier. Mais ne vois-tu pas que la vertu de mes remèdes vient de mes prières ? Tu verras du moins les recettes des Moines obtenir plus de confiance que celles des Médecins. Il faut consacrer les choses, mon enfant ;

& ce secret donne du prix aux plus petites. Le secret est le grand art du sage : c'est le mérite du fort , & le pivot de la société. Intelligence , discrétion & tempérance , il n'y a point d'hommes , il n'y a que des animaux sans cela , mon enfant.

Il me routinoit avec une adresse merveilleuse à ces trois vertus ; & quant à la tempérance , je le maudis plus d'une fois de me la faire si bien pratiquer. Mais il avoit ses bonnes raisons. Lazarille , me disoit-il, rien ne nuit plus à l'homme que d'avoir son ventre plein. Rien n'est si bête que la poule qu'on nourrit ; & rien de si rusé que le renard qui est forcé de la surprendre.

Toutes ses paroles m'éclairaient singulièrement : je me fis un esprit inventif , & un certain nombre de subtilités. Mais il m'étoit impossible de le contreminer ; & mes petites ruses ne me servoient qu'un instant contre sa prodigieuse pénétration.

Je cede à l'envie de raconter ici quelques-unes des puérilités qui me faisoient un esprit de ressources, & cela pour les peres qui apprennent à leurs enfans de

si belles choses , qu'à vingt ans ils ne savent pas encore les plus simples.

Mon damné de maître me faisoit faire des jeûnes à me nouer toutes les entrailles. Il portoit notre cuisine dans une besace , fermée d'une boucle de fer & d'un cadenas. Joli fils de Seigneur , qu'auriez-vous fait ? Moi , je décousois un coin du sac à la première pause , & je le recousois bien vite. Quand nous dînions , son petit broc de vin demouroit à côté de lui. Rien de plus aisé que de le prendre légèrement , & de lui donner une couple de baisers muets. Mais les baisers de l'Aveugle en devoient moins longs ; de sorte qu'il para la ruse en tenant le broc par son anse , & entre ses jambes. Je ripostai par un long chalumeau de paille : il para de nouveau , & couvrit le broc de sa main : je ripostai encore par un petit trou que je perçai au bas du broc & que j'ouvris & refermais par une petite pelote de cire proprement appliquée.

Un jour nous étions sur le chemin de Tolède où le peuple est peu charitable ; mais selon la maxime de mon vieux maître , on tire encore plus de l'inhu-

manité du riche que de la bonne volonté du pauvre. Nous allions sur cette confiance , & en approchant de quelques vignes , des vendangeurs nous donnerent une grappe de raisin.

Lazarille , me dit-il , je veux que tu sois aujourd'hui le Roi du monde : nous allons manger cette grappe & la partager en bons amis. Ecoute bien. Tu détacheras un grain , moi un autre , & ni toi ni moi n'en prendrons davantage. Chacun de nous détache le premier grain fidèlement à la convention. A la reprise , le traître rompt l'accord & détache deux grains ensemble. Je ne dis rien & j'en prend trois ; de sorte que la grappe fut bientôt dépouillée. A la fin du repas il se mit à secouer la tête , & me dit : Petit garçon , tu m'as trompé : ah ! Papa , je ferois bien serment que non , lui dis-je. — Ah ! me dit-il , c'est bienfait de jurer quand on ment. Mais je fais que tu les a pris trois à trois , parce que je les prenois deux à deux , & que tu ne disois rien. Va , mon enfant , tu n'es pas encore assez fin pour devenir quelque chose.

Il me répétoit cela si souvent que je
lui

lui dis un jour : Mais est-il bien vrai, Papa, que je puisse devenir plus que vous ; & pourquoi n'êtes-vous pas vous-même plus que vous n'êtes ? — Lazarille, me repondit-il, si la terre tremble , si le tonnerre tombe , si la riviere déborde , si le feu prend où je suis , si l'ennemi pille , si la taille est doublée & si le Roi regne en Espagne , que cela me fait-il ? Qui est-ce qui me commande ? qu'est-ce que je crains , & que me manque-t-il ? rien , n'est ce pas ? Or je défie le plus grand Roi de la terre de m'en répondre autant.

Je te dis, Lazarille, que devenir quelque chose , ce n'est pas devenir riche , grand , ni puissant. L'un a son coffre , l'autre sa terre , l'autre son royaume , & tout cela tient à rien. Tout le monde est au gueux : son patrimoine ne se dépense ni ne s'enleve : il est partout ; & se renouvelle sans cesse. Ce n'est pas ceux qui n'ont rien qui sont pauvres : ce sont ceux qui ne savent rien avoir , ou qui ne savent jouir de rien.

Le nom de Mendiant t'effraye , mais dis-moi , petite bête , qui est-ce qui ne l'est pas ? qui est-ce qui ne vit pas de dons , de prêts , de services mutuels ?

Avût, 1781,

B

chacun a sa maniere de mendier : l'un le fait d'autorité , l'autre par la ruse , & l'autre avec modestie. Celui-ci par la chicane , celui-là par un privilege , un droit , & cet autre par la Religion. Je dis que tout est aumône sous des noms différens.

Et ne vois-tu pas , Lazarille , que chacun gagne la sienne , & que si je veux être bien traité , bien couché , bien chauffé , ou mieux vêtu , je le suis quand il me plaît , & sans qu'il m'en coûte rien ? ne me vois-tu pas considéré & recherché ? Et connoit-on rien de plus doux que de n'être envié , ni haï , ni persécuté par personne ; de dormir sans trouble , de voyager sans crainte , d'avoir des amis sinceres , & des femmes sur qui l'on peut compter ? Qui est-ce qui est plus assuré d'être aimé quand on le lui dit ; & qui peut avoir plus de liberté qu'un gueux dans tous ses plaisirs ?

Mon cher maître me touchoit là une certaine corde dont le ton me flattoit singulièrement. Petit à petit j'avois attrapé une quinzaine d'années , & j'avois déjà le regard passablement effronté. J'avois l'esprit orné d'un bon nombre

d'utiles connoissances , & je savois *ad unguem* toute l'astronomie des bergers , toute l'astrologie des forciers , toute la géographie des mendiants : depuis l'Andaloux jusqu'au Basque , je savois tous les Patois d'Espagne ; un peu de rhétorique puisque mon maître étoit le plus grand Orateur de la terre ; un peu de poésie puisqu'il rimoit des cantiques & chançonnoit d'une manière très-piquante tels ou tels dont leurs voisins étoient mécontents. Avec tout cela je ne savois ni lire ni écrire ; & quoique mon aveugle m'eut appris à servir la Messe , je ne savois point servir les Dames. J'en sentoie le besoin très-puissant , lorsque nous arrivâmes à Toledé.

Nous allions , de jour , aux *Zigarales* qui font des environs de la ville un país de féerie : nous y jouissions de la pureté de l'air , de la beauté des routes & des jardins , de la fraîcheur des eaux & des ombrages , de même que ceux qui les habitent à grands frais ; & notre avantage sur eux , c'étoit de rapporter de nos promenades charmantes autant de profit que de plaisir.

La Mere Monique.

Nous revenions coucher les soirs chez une bonne vieille , la plus fine vieille du monde en toutes sortes de ruses , & en toutes sortes de métiers : un peu bavarde , un peu crieuse , & sans cesse embesognée , pécheresse à tous péchés & même un peu sorcière. On pouvoit l'appeller de tel nom qu'on vouloit ; elle répondoit à tous , & se trouvoit partout , aux Palais , aux taudis , aux processions , aux danses , à toutes les foules : aux Messes de l'aube , Messes du matin , Messes de midi ; aux festins de noces , festins mortuaires & festins de confrairies.

Elle avoit à l'extrémité de Toledé & sur le Tage , une maisonnette moitié écrasée , moitié meublée , mais bien commode & très - fournie. Elle y faisoit deux ou trois métiers honnêtes qui couvroient deux ou trois autres métiers que je ne fais trop comment nommer. Elle étoit Blanchisseuse, Lingere & Marchande de fards ; s'ingéroit tant soit peu d'usure , tant soit peu d'espionnage , & du reste , avec un procès on alloit au Juge , avec

une amourette on venoit à la mere Monique.

Elle faisoit travailler chez elle de jeunes petites ponlettes qui faisoient venir de jeunes petits coquets : & chacun apportoit son vin , son pain , sa friandise & ses ustenciles. Cela faisoit tout le bien qu'on peut imaginer : cela préservoit les familles , ménageoit les réputations , fauvoit les scandales , favorisoit les bonnes mœurs , la circulation des monnoies du Roi , la population , & les œuvres de charité. Pauvres orphelines , pauvres filles égarées , pauvres épouses gênées , Monique étoit pour elles toutes ; Monique tenoit registre de toutes celles qui ne passaient pas vingt ans.

Cette femme étoit encore un Hippocrate pour les maladies d'enfant ; c'étoit un Dieu pour rendre service ; un démon pour être à tout. Cela lui donnoit l'entrée de tous les ménages. Elle alloit prendre ici du lin , du chanvre là , le faisoit filer chez l'un , vendre chez l'autre , elle étoit connue partout. La mere par-ci & la mere par là , voici la maman qui vient , fillettes , jouissez-vous.

A notre arrivée chez elle , la maman

ne faisoit que sortir de sa cinquantaine. Mais elle étoit droite, vive, blanche & d'un agréable embonpoint. Elle avoit encore la petite fraîcheur sur la joue, du feu dans l'œil, & sur les levres, un vrai sourire de séduction, la voix douce, la parole tendre, & toujours raison, quand on la laissoit parler. C'étoit une femelle unique pour éclore prestement un mensonge, tourner un éloge, soutenir *mordicus*, nier audacieusement, affirmer dans la meilleure foi; elle devoit avoir été une femme précieuse, un ange de tentation dans ses beaux jours.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que la bonne Monique & mon aveugle avoient de tendres égards l'un pour l'autre : c'étoit la meilleure amitié, le meilleur accord; & les plus jolis mots entre eux : toujours papa, toujours maman; toujours voulez-vous, & je veux bien; se consolant, se conseillant, se partageant la bourse & les plaisirs : si l'un donnoit la table, l'autre, le plat; si l'un rioit, l'autre oublioit ses peines : c'étoit une chose à ravir que de considérer la bonne intelligence de ces vieilles gens.

La Senora Monica m'appelloit aussi

son fils : Je te recommande ton bon maître , me disoit-elle ; ne le laisse point mouiller , ni crotter , ni trébucher. Le Ciel te bénira , mon enfant ; puis elle me prenoit le menton , me baisoit au front , me passoit sa menotte sur les yeux.

Je ne fais comment ces petites caresses me firent penser à certaine innocente qui venoit coudre à la maison. C'étoit une jolie enfant de mon âge qui n'imaginoit rien , ne disoit rien encore , & ne levoit point encore les yeux. Cela n'avoit ni pere ni mere , & logeoit je ne fais où. Je me levois de très-grand matin pour aller au-devant d'elle ; & je me souviens qu'un jour je la vis venir tout-à-fait charmante , parce qu'elle étoit bien triste , bien honteuse de ce qu'en se levant elle n'avoit pu retrouver son fichu.

Hélas ! croiroit-on bien que je ne fus pas fâché de la voir ainsi qu'elle étoit , & que pourtant cela me fit tant de pitié , que je ne me donnai pas le tems de la regarder ? Je courus faire ouvrir une boutique pour lui acheter un autre fichu , que je choisis bien fin , que je rapportai bien vite , & que je lui donnai bien tendrement. Elle me remercia si poliment ,

que je lui dis : Ma belle amie Sanchette , ce n'est rien que cela ; je voudrois être plus riche : mais n'ayez pas peur ; vous perdriez votre corset , que je vous en donneroie bien un autre.

La pauvre enfant m'appella Monsieur Lazarille, gros comme le bras : cela m'attendrit davantage , & je lui dis encore : Ah ! vous êtes la plus jolie des filles ; mais si j'étois Monsieur , vous seriez bientôt Dame ; & pourtant je veux mourir , jolie Sanchette , si je n'aimerois mieux être votre ami que le plus grand Seigneur d'Arragon. Cela ne la fit ni sourire , ni rougir : elle prit cela comme si je ne lui disois rien ; & un autre jour que , sans savoir ce que je faisois , je faisois quelque chose , elle prit encore cela comme si je ne faisois rien.

Un autre jour qu'elle avoit perdu son dez , je lui pris sa jolie main pour lui en essayer un autre : en lui tenant la main , je la lui baisai ; en la lui baisant , je la lui ferrai ; en la lui serrant , je la fis crier ; en criant , son escabelle renversa , & la pauvrete en tombant fit arriver la vieille mere , qui me vit tremblant comme la feuille , & rouge comme un brasier.

Elle ne me dit pourtant rien , sinon qu'il falloit relever les filles : mais le soir , comme elle se chauffoit à côté de l'aveugle , & que je ne disois mot au coin de la cheminée : Vous penseriez , dit-elle , que ce petit drôle n'est qu'un innocent ; mais je vous avertis que le marmot est plein de malice : puis elle récita l'aventure ; & le lendemain , dès notre première pause , l'Aveugle me tint ce discours :

Lazarille , mon enfant , je vois que tu deviens homme , & que tu attrapes plus d'âge que d'esprit Il y a deux choses à savoir dont tu ne sens que la première. L'une est que le Créateur a fait la femme pour l'homme ; l'autre , que la femme a été plus fine que le Créateur , & qu'elle a su si bien faire , que maintenant l'homme semble fait pour elle.

Il faut plus de forces que Samson pour se défendre contre la plus foible , plus d'esprit que le diable pour gouverner la plus imbécile ; & il ne faut qu'une petite drôlesse pour faire renier le meilleur Catholique : c'est Salomon qui l'a dit , sans quoi je ne le dirois pas.

La femme est menteuse , brouillonne , ingrate , avare , hypocrite ; elle a toujours une larme prête comme l'enfant gâté : elle fait tout & dit tout sans savoir ce qu'elle fait ni ce qu'elle dit : elle seule est capable de mourir sans avoir aimé rien , de haïr ce qu'elle a aimé , de caresser ce qu'elle n'aime pas , & de trahir ce qu'elle aime : elle ne connoît point de bornes dans ses fantaisies , & elle en prescrit à tout le monde. C'est la lune à prendre que de la deviner , & cependant elle veut qu'on la devine ; quelquefois c'est en sens contraire qu'il faut l'entendre ; & d'autres fois ce n'est plus cela , car elle trompe avec la vérité.

Quand on commence à la regarder , elle se rend douce , simple , tendre , ingénue , pour se faire approcher : c'est le chat qui veut que tu le caresses ; & dès que tu l'as caressé , c'est le tygre qui va te manger les yeux.

On ne peut pas dire que la femme ait ni instinct , ni principes : on ne fait quel est son mobile ; elle ne suit aucune de ses vues , & sa conduite n'est la conséquence de rien , quoiqu'il soit pourtant vrai que rien ne combine mieux qu'elle.

C'est une chose comme le soleil n'en éclaire point : cela est vain, cela est rampant ; cela se met en colere & n'est point fâché ; cela pleure, & n'est point triste ; cela rit, & n'est point gai ; cela raisonne, & puis cela est fou. Je te dis, Lazarille, que c'est la plus drôle de machine qui soit sortie des mains du Créateur.

Ah ! Papa, lui dis-je, que vous avez bien raison, & que Sanchette est une machine bien aimable ! — Ecoute, me répliqua-t-il, Sanchette, c'est le petit chat qui cache ses griffes ; c'est l'oiseau qui prend sa becquée dans les doigts en attendant ses ailes. — Eh bien, Papa, repris-je, en attendant que Sanchette ait des griffes... — Non, Lazarille, interrompit mon vieux ; il te faut une femme plus fine qui te gouverne, afin que tu puisses en gouverner d'autres.

C'est une nécessité qu'on s'enchaîne ; c'en est une que la femme rompe son bout la première : quand c'est une jeune fille, elle nous laisse tout le reste de la chaîne qu'il faut traîner : une femme habile nous laisse sa science. Il te faut renoncer à suivre la nature, mon enfant ; à ton âge on ne voit qu'elle : mais sou-

viens-toi que dans ce bas monde , quiconque suit la nature marche bien mal à son aise , & n'arrive jamais.

L'effet de ce grand sermon fut de me faire raisonner un peu avec moi-même : en raisonnant , je trouvai que si la femme devenoit ce qu'on m'avoit dit , j'étois bien heureux d'en aimer une avant qu'elle le fût devenue. Je ne revis pas plutôt Sanchette , que la raison me parut une triste sottise ; que mon Aveugle me parut avoir menti sur tous les points ; & qu'il étoit impossible qu'un si doux visage fût le masque de tant d'imperfections.

Ce fut bien pire un jour que je surpris ma Sanchette avec la vieille mere Monique. J'entendis la maman qui lui disoit : Tu ne fais donc pas ce que c'est que l'amour ? Et la fillette qui répondoit : Ah ! mon Dieu , non , la mere. — Et tu ne connois donc pas de beau garçon ? — Ah ! mon Dieu , si. — Et tu ne me dirois pas qui c'est ? — Ah ! mon Dieu , non. — Et puisque tu crains de me le dire , c'est donc que tu ne l'aimes pas bien ? — Ah ! mon Dieu , si , répondit encore l'innocente.

Eh bien , ma petite amie , continua la

mere, voilà ce que c'est que l'amour ; & je voyois bien que tu en avois ta petite part pour Lazarille.

Quand on est amoureuse , poursuit-elle , on est toujours comme toi , prête à mourir , & prête à vivre ; prête à pleurer , & prête à rire ; prête à boudier , & prête à jaser : on ne veut rien faire , & l'on ne veut pas se reposer ; s'il est matin , ah Ciel ! quand sera-t-il nuit ? & s'il est nuit , hélas ! mon Dieu , quand sera-t-il jour ? Et puis on ne voudroit jamais que le soleil se leve , ni qu'il se couche , ni que l'horloge frappe. Tout déplaît , & ce qui plaît n'est pas encore ce qu'on veut. On a faim , & l'on ne peut pas manger : on bâille , & l'on ne peut pas dormir : on est malade , on ne peut pas se soutenir , & puis on feroit cent lieues : on a peur d'une feuille , & puis on iroit à minuit au milieu d'un bois. — Ah ! mon Dieu , oui , dit Sanchette , avec un long soupir.

Et n'est-il pas vrai que c'est bien triste quand on est comme ça ? reprit la mere. — Ah ! mon Dieu , non , répondit l'enfant. — Tu trouves donc bien du plaisir à être aimée ? — Ah ! oui , sûrement. — Ah !

Senora Sanchette, vous savez donc ce que c'est que le plaisir d'amour? Vous rougissez, petite; vous ne me dites pas tout — Ah! mon Dieu, si. —

En vérité, Sanchette, poursuivit la vieille, j'ai su comme toi quel charme c'est que d'être aimée d'un joli garçon qu'on aime bien; mais je fais à présent que c'est un grand profit de ne pas aimer. Quand on aime, on laisse couler des momens où l'on ne se connoît plus, & où l'on perd ce qu'on ne connoît pas: quand on n'aime point, on fait venir ces momens, & c'est l'homme qui perd ce que l'on connoît bien.

Du reste, ma fillé, tout garçon est un scélérat: il n'est rien de si aisé que de le réduire, de l'aveugler; mais rien de si difficile que de le contenter. Il est perfide, il est bizarre; c'est un tyran qui veut qu'on l'aime, & qui perd son amour s'il se voit aimé: c'est un agneau quand il desire, c'est un ours quand il est satisfait; c'est peu de chose quand il aime, & c'est un monstre quand il n'aime plus: mais il expose ses avantages, & c'est à nous de les saisir. Il faut renoncer aux petites douceurs, Sanchette; c'est cela

qui nous aveugle. Et de quoi veux-tu vivre un jour, de quoi te chauffer, de quoi te vêtir, de quoi te faire honneur, si ce n'est de l'amour de tout le monde pour toi, & de ton indifférence pour tout le monde ?

Il ne me fut pas possible de la laisser poursuivre. Je tremblois qu'elle n'allât débiter les grandes maximes, & me gâter cette petite ingénuité ; de sorte que je l'appellai pour lui dire que mon maître la demandoit. Elle sortit : j'étois prêt à me glisser dans la chambre, lorsqu'elle m'e prit la main, & me dit avec son damné sourire : Viens, Lazarille ; il faut que je te parle, & ton maître attendra.

Elle me conduisit avec bien de la circonspection tout au haut de la maisonnette, ouvrit bien doucement une porte que je ne connoissois pas, & me dit avec bien du mystère de ne faire aucun bruit. Il n'y avoit rien dans cette chambre, sinon certain meuble que je n'ose pas dire : ce fut là qu'elle prit sa place, & qu'elle me dit :

Ecoute, mon enfant ; tu ne fais rien du monde : je te veux plus de bien que tu ne penses, & plus que ne t'en fera

ton maître. Tous les maîtres sont des sables sur lesquels il ne faut rien bâtir. Le Jardinier bat l'arbre qui lui donne des fruits; le Vigneron épuise la grappe, & la jette ensuite : les maîtres en font autant de ceux qui les servent. Tu vas demeurer avec un vieux pauvre qui te fera courir le monde : servir toujours, toujours courir ! La roue qui suit n'amasse que de la boue, & pierre qui roule n'amasse pas de mousse, Lazarille.

Comme j'étois bien en colere, je l'interrompis : Tenez la maman, lui dis-je, vous aimez à parler mal de tout le monde, & cela n'est pas bien. J'aime mon bon maître, parce qu'il m'a donné de son pain, & m'a enseigné de bonnes choses : je lui serai fidele, & je le reconnoîtrai toujours pour pere, après mon pauvre pere Thomas Gonzales, à qui le Ciel & la Justice pardonnent.

Quoi ! s'écria-t-elle, Thomas Gonzales de Salamanque ! Jesus ! Jesus ! & tu serois donc le fils de la Toinette Perez, la Meûniere du moulin de Tormes ? & tu ne te souviens pas d'avoir dormi sur mes genoux, petit misérable ? — Et disant ces mots, elle me tira sur ses ge-

noux : — Viens que je t'embrasse , viens mon enfant : oh ! voyez comme on se retrouve ! & comme te voilà beau ! comme te voilà grandi ! quelle tête & quelle paupière ! le bel enfant ! — Et sa langue & ses mains ne pouvoient arrêter , ni ses yeux cesser de me regarder aux yeux. — Mais c'est qu'il a cinq pieds de haut , continuoit-elle , en me mesurant contre sa poitrine ; mais c'est qu'il est fait comme dans un moule ; & voyez quelle oreille rouge , & voyez quelles dents fraîches ! & tu veux perdre tout cela , malheureux !

C'est moi qui veux songer à toi : je veux te retirer des erreurs de ton âge , te ramener sous la doctrine des vieux : les vieux n'ont plus rien à faire en ce monde que de faire le bien des jeunes. Le monde est comme la piscine , vois tu bien : de cent qui y entrent , un seul est sauf , & c'est celui qui se laisse bien conduire. On ne se promène qu'un jour sur cette terre , Lazarille : on arrive le matin où tout est frais & fleuri ; à midi , on se fatigue , on sue , on se repent d'être arrivé ; mais quand on a bien employé la journée , le soir on se repose avec plaisir.

Il faut te faire des amis , Lazarille ; mais il faut aller comme le lierre qui s'attache à qui le soutient , & ne pas nouer toutes sortes d'amitiés. Où tu vois ton bien , attache ton lien , dit le Proverbe ; où tu verras le profit & l'agrément , ferre le davantage. Tu ne peux mieux songer que de songer à moi. Voudras-tu jouer , deviser , ne rien faire , boire , manger , te mieux vêtir , t'instruire , t'occuper de bonnes choses , ou t'amuser d'amourettes ? La mere Monique te servira pour tout. Ah ! mon bel enfant , si tu voulois , quelle vie nous menerions ensemble !

Elle ne roussa qu'à ce moment , tant elle avoit parlé jusqu'alors avec volubilité ; de sorte que je lui saisis la parole au défaut , pour lui demander comment elle avoit connu ma mere , & si par hazard elle ne sauroit point de qui j'étois fils. Aussi-tôt le ressort de sa langue se remonta , & ne s'arrêta plus qu'elle ne m'eût déduit , jusqu'à la moindre particularité , tout ce qui me concernoit.

Histoire d'Antonia.

Ah ! mon enfant , me dit-elle , c'est

le mariage qui a perdu ta mere : elle peut dire si je me suis donné bien de la peine pour la dresser à quelque chose. Je n'ai point eu d'élève que j'aie plus aimée. La pauvre Toinette ! la larme m'en vient à l'œil quand j'y pense ; la bonne enfant que c'étoit ! nous étions comme l'arbre & l'écorce : nous buvions , nous couchions , nous avions tous nos plaisirs ensemble ; jamais l'une n'eut deux deniers qu'il n'y en eût un pour l'autre. Elle étoit vive , elle étoit preste , elle ne me laissoit rien à faire , elle auroit été au bout de la Ville pour me chercher le meilleur vin : sa parole valoit de l'or dans tous les bouchons. Ah ! que maudit soit l'amour qui me l'a perdue , & le pauvre Jean (c'est Thomas que je veux dire) qui me l'enleva !

C'étoit un homme , soldat en diable , portant sous le bras l'épée flambante , au chapeau le bourdalou d'or , & la plume en girouette , au cœur un grain d'amour peut-être , au gousset pas un sou. Il se proménoit sur le bord de l'eau : je m'en souviendrai toute ma vie. — Mon Dieu que voilà un bel homme , dit Toinette ! — Mon Dieu que tu es forte

avec tes beaux hommes , lui dis-je ! & nous allâmes devant nous. Toinette en tournant la tête , vit qu'il venoit après nous. Nous nous arrê tâmes dans l'intention de n'aller qu'après lui ; & le voilà qui s'arrête pour aller de compagnie.

Ces Dames voudroient-elles m'enseigner un cabaret , nous dit-il ? — Tout le long de la riviere , lui repondis - je. — Ah ! c'est peut-être que Monsieur est étranger , dit Toinette ? Oui , Mademoiselle , reprit le matois. J'ai vu beaucoup de pays & très-peu de jolies filles. Mais , ma foi , Toledé est le magasin des beautés , & la dernière que j'y vois est toujours la plus belle. — Allons ma fille , ne vois-tu pas que Monsieur se mocque de nous. — Ah , ma mere , je vois que Monsieur est fort honnête , dit Toinette : — Et fort heureux aussi , dit le guerrier. J'ai bien fait de quitter l'armée , car en dix ans on n'y feroit pas une rencontre comme celle que je fais aujourd'hui.

La fin de cela , c'est qu'il nous propose un petit doigt de vin , un moment d'ombre , & l'honneur de sa connoissance ; c'est qu'il s'arrange comme s'il

nous connoissoit ; qu'il parle , reparle , nous raconte toute sa vie & toutes ses batailles qu'il représente le mieux qu'il peut ; c'est qu'il m'adresse à moi les plus jolies douceurs , qu'il est très-poli avec Toinette , mais qu'il la regarde très-impoliment ; c'est que ses regards , sa parole , son gros sourcil noir , sa taille , son courage enchantent la malheureuse , & qu'enfin notre Militaire la prend par la générosité ; lui fait noblement l'aveu de ses infortunes & timidement celui de la douleur qu'il a de ne pouvoir payer le plaisir qu'il éprouvoit avec nous.

J'avois ri : mais je te laisse à penser si je devins sérieuse , si je fus étonnée , lorsque ta mere se mit à chanter ; *quand on fait aimer & plaire , a-t on besoin d'autre bien ?* Et lorsque je la vis glisser dans la main de ce Dom Matamore , Dieu me le pardonne , mais je crois bien la valeur d'un ducat. Ah ! comme j'eus le cœur ferré ! je vis dès ce moment que ta mere étoit perdue , & qu'elle ne feroit jamais rien qui vaille.

Dès que le Ferragus fut parti , je lui demandai si jamais femme avoit fait

une pareille vilenie. Elle me répondit qu'elle croyoit avoir très-bien fait ; qu'il falloit s'entr'aider , restituer , compa-
tir ; qu'on devoit de la reconnoissance aux défenseurs de la patrie , des égards aux beaux hommes , de la pitié aux misérables , & d'autres pareilles niaiseries qui me faisoient étouffer de dépit. Mais comme alors ta mere avoit d'assez bonnes ressources & que sa beauté avoit du renom , je n'osai lui dire tout ce que j'en pensois. Je considérai que dans notre état nous pouvions journellement avoir besoin d'une épée , & que cet homme là pouvoit se rendre digne de protéger notre petite maison.

Mais le héros avoit bien d'autres idées. Il devint assidu chez nous comme l'oiseau l'est à son nid. Je voyois mes deux amoureux à tous momens d'accord , à tous momens brouillés ; tristes , sans raison & contens de même ; se chantant paille sur la pointe d'une épingle & se pardonnant sur un œillade ; se sou-
riant les larmes dans les yeux & se ca-
resser en se grondant.

Tout cela se passera , me disois je & je n'en aurai que la peur ; mais ne voi-

ci-t-il pas qu'au bout de deux ou trois mois d'une pareille vie l'amant vient à parler de mariage , & la maîtresse à consentir ! Ce fut pour moi tout comme si je fusse tombée des nues. Je ne concevois plus rien au monde ; & je conçus pourtant qu'un bras d'armée quand il revenoit la main vuide cherchoit naturellement à se reposer dans une bourse. Or Toinette en avoit une passablement rebondie.

J'étois résignée à ce que l'innocente se perdît : mais je n'entendis pas me perdre moi-même & me laisser prendre à ma barbe, une si fidelle compagne , une amie si loyale , un soutien si précieux de ma maison. Hélas ! tout ce que je m'imaginai , ce que je fis , ce que je dis pour les brouiller , les séparer , les détourner de ce mariage , ne me valut que de la rancune de leur part. Ils se cachèrent de moi. Je m'entendois rapporter qu'on les trouvoit ici , qu'on les avoit vus là , & moi je gémissois toute seule de ce désordre : je priai ardemment pour la conversion de Toinette : mais l'amour est une sorcellerie. Tout d'un coup elle se trouva mere , mariée & honnête femme.

J'interrompis la vieille en cet endroit ; de sorte donc , lui dis-je , que le guerrier Thomas Gonzales est mon pere ? — Qui est-ce qui te dit cela , petite bête , me répondit-elle ? Ne t'ai-je pas parlé d'une petite bourse , & crois-tu qu'il en pleuve comme de la manne. Il y avoit eu un certain Gentilhomme ; bien brave , très-honnête & le mieux tourné du Royaume , qui avoit vendu sa petite terre par bonté pour nous. Il y avoit encore eu un autre révérend personnage bien charitable ; de sorte que je ne puis dire si tu es un élu par nature où si tu n'es qu'un enfant des hommes. Hippocrate dit oui ; Gallien dit non : mais ta mere a toujours cru que tu étois noble. Quoi qu'il en soit le Sacrement te réduisit à la roture.

Hélas ! il réduisit encore ta pauvre mere à rien : au bout d'un mois plus d'argent , guere d'amour , un mari seulement qu'il fallut suivre parce qu'il se résolut à faire quelque chose : & moi qui ne savois plus que faire , je les suivis tous deux à Salamanque , où je te reçus dans mes bras. Alors rien n'étoit plus aisé que ta mere redevînt fille , & ton

ton pere garçon , ce qui fut fait , & chacun d'eux se mit en quête de son côté.

La belle Meuniere.

En quêteant le long de la riviere , voicî qu'un jour le guerrier Thomas apperçoit une femme qui se noye. Il se doute qu'elle doit être amoureuse , puisqu'il n'y a que cela pour faire noyer les femmes : il se doute qu'elle doit être jolie puisqu'elle est amoureuse : il se doute qu'il en pourra tirer parti puisqu'il y a toujours quelques services à rendre aux amoureuses & aux jolies femmes. Après tous ces doutes il la retire de l'eau , la voit effectivement bien aimable , bien inconsolable , & lui demande pourquoi.

Ah ! Monsieur , lui dit elle , allez-vous-en bien vite ; car si mon mari vous voit , il faudra que je sois pendue. Figurez-vous , Monsieur , que c'est un homme comme il n'y en a qu'en Turquie , & qu'après cela c'est le plus jaloux de tous les hommes. Comme il sait très-bien de quelle jambe il cloche , il a l'œil sur moi sans cesse pour savoir si je ne cloche point. Il n'y a point de ruses

Août , 1781.

C

dont il ne s'avise ; & je vous dirai qu'hier il revint de la ville fort tard , faisant semblant d'être bien triste , & que moi , je me mis à le caresser.

Laisse moi , ma femme , me dit-il , je suis désespéré. — Eh ! mon ami , qu'avez-vous donc ? — Ah ! répondit-il , c'est que j'ai eu la bêtise d'aller au devin sur ton compte. Le Devin me promit de me dire ce qui en étoit : mais il me dit en même qu'il te faudroit mourir dans la huitaine , dès que je saurois tout. Or , ma Perrette , tu sais comme je t'aime : juge si cela m'a fâché. — Et jugez vous-même , Monsieur , si cela me fâchoit aussi.

Hélas ! mon Dieu , lui répondis-je , faut-il mourir pour si peu de chose ? Alors le traître me dit : non , ma Perrette , car je n'ai rien voulu savoir , sur ce qu'il me dit ensuite qu'il y avoit un moyen de te sauver. — Et quel moyen , mon pauvre homme ? Oh ! cela consiste en deux choses ; c'est que tu confesse toi-même le tort que tu m'as fait & que je te pardonne. Je me mis à pleurer , en lui disant : ah ! mon ami , vous ne me pardonneriez pas.

Là-dessus il me prit la main tendrement & me répondit : si fait , ma Perrette , je ne veux point ta mort ; je te pardonnerai de tout mon cœur , si tu veux te sauver la vie. — Et moi les yeux tout gros de larmes , je me mis à lui dire : en vérité , mon mari , c'étoit bien sans malice & sans intention que je le regardai passer. — Et qui , Perrette ? — Le Seigneur Don Gasparegnas , le maître de notre moulin. Il passoit donc : comme il vit que je le regardai , il s'approcha de moi qui reculai : il me dit des gracieusetés que je ne voulus point entendre : il voulut m'en faire dont je me défendis. Là-dessus il me dit amicalement que j'étois trop jolie pour faire la farouche ; que mes manières étoient de campagne ; que la politesse étoit d'écouter les gens & d'être complaisante ; que ce que je lui faisois étoit de la grossièreté ; qu'il falloit me corriger ; que je serois estimée dans le beau monde ; qu'il feroit bien quelque chose pour me plaire , & qu'il me donneroit , c'est - à - dire à vous & à moi , le moulin en propre.

A ces derniers mots je ne dis rien. Est-ce le moulin qui vous fait rêver ,

me dit-il ? — Ah , Monsieur , lui dis-je , vous ne me le donneriez pas. Alors il me jura que c'étoit comme une chose faite pourvu que je voulusse me corriger : & moi , lui souriant de mon mieux , je le regardai & lui dit : eh bien , Monsieur , je la suis tout-à-fait. Mais vous voyez bien , dis-je à mon mari , que c'étoit par malice & dans une bonne intention. Ce n'est pas ma faute s'il a été plus fin que moi.

Je croyois en être quitte , Monsieur : mais je vis mon mari qui secouoit la tête : pauvre Perrette ! me dit-il , cela ne t'empêchera pas de mourir : tu ne dis pas tout. Je vis clairement qu'il falloit vuidier le sac , & je me mis à lui raconter la moitié d'une autre histoire qui m'étoit arrivée avec un soldat.

Ah ! Dieu , le beau soldat ! je crois qu'il avoit bien cinq ou six pieds de haut ; droit , que c'étoit une merveille ; portant son sabre comme un Prince , & marchant ferme comme un Roi. Il étoit venu pour marauder tandis que son Régiment passoit. Mais dès qu'il me vit sur notre porte , il me tira son chapeau poliment , & m'appellant la gentille

meuniere , il me dit qu'il lui falloit deux poules , ou bien un peu de mon amitié.

Hélas , Monsieur , lui répondis-je , si je vous donne mes poules , il est sûr que mon mari le verra , & qu'il me battra bien fort , au lieu que si je vous donne mon amitié il n'en verra rien ; & de fait , on a beau prendre sur l'amitié , vous savez , Monsieur , qu'il en reste toujours autant , & qu'on ne peut pas voir ce qui s'en est pris.

Je disois donc à mon jaloux que le soldat m'avoit demandé mon amitié ; & là-dessus il me dit : eh bien , Perrette , ensuite ? Ensuite le soldat s'en est allé ; lui répondis-je & voilà comment j'ai conservé nos poules. Alors il se leva dans une grande colere ; & me répliqua : ce n'étoit pas cela qu'il falloit conserver , malheureuse ! Or , maintenant que tu t'es confessée , dis adieu au monde & à ton mari ; car je vais te pendre.

Ah ! Monsieur , c'est tout ce que j'ai pu faire , dans la frayeur où j'étois que de me sauver dans les buissons où je me suis tenue cachée le reste de la nuit. Ce matin , j'ai voulu rentrer en lui deman-

dant pardon & lui faisant le plus de caresses que j'ai pu. Il n'en a tenu compte. Il a boutonné ses guêtres sans me rien dire : il a pris son argent , son chapeau neuf & son bâton : il a bu encore un coup , le pauvre homme , & puis il a passé la porte , en me disant que jamais il ne reviendrait , que je ne le reverrois jamais.

C'est alors que le désespoir m'a pris , & que je suis venue me précipiter. Car enfin , quoiqu'un mari ne soit qu'une épine , cela couvre toujours ; & maintenant je pense que ce n'est pas un oiseau qui déniche si aisément : je meurs de peur qu'il ne rôde autour d'ici : & s'il vient à vous appercevoir , comme je vous ai dit , Monsieur , il faudra que je sois pendue.

Quand la bonne Perrette eut raconté son histoire , le Guerrier lui dit : il est aussi vrai que vous êtes une innocente , qu'il l'est que votre mari est un sot. Il faut persister dans votre innocence , & vous consoler de sa sottise : il faut aller au Seigneur Dom Gasparegnas ; ne lui dire que la moitié de votre histoire , c'est-à-dire la sienne ; pleurer un peu

devant lui des tristes suites de votre politesse ; & je suis sûr qu'il en agira poliment. Après cela , j'aurai l'honneur de vous demander un petit service. Je n'ai plus de femme , vous plus de mari : j'ai de la bonne volonté , vous un moulin : il ne tiendra qu'à vous de m'obliger , & vous êtes trop aimable pour que je ne vous le rende pas scrupuleusement en travail , en exactitude & en fidélité.

Le mari ne reparut jamais : le Seigneur Dom Gaspategnas donna le moulin : Thomas donna dans l'œil , & tout cela nous donna de quoi vivre. Mais tandis que le Guerrier vivoit inconnu dans son moulin , je songeois que sa femme étoit faite pour être connue. Il n'y a rien de meilleur que de l'être beaucoup : c'est le charme de tous les biens , le remède de tous les maux : malheureusement Thomas ne pensoit pas de même : l'homme est le chien du jardinier ; de sorte qu'il s'en vint un soir me reprocher que je faisois trop connoître sa femme : je vis que c'étoit un sot : mais je vis encore que Toinette étoit une ingrate ; & je m'en revins à Toledo. Je rentrai dans ma pauvre maisonnette :

ah ! mon enfant ! l'herbe avoit cru tout autour : mais depuis j'ai tout réparé ; & comme dit le proverbe , si je me suis cassé une jambe , ce fut pour mon bien , puisque cela m'a fait connoître de tous ceux qui passoient.

Il ne tient qu'à toi , Lazarille , pour-suivit-elle , de te mettre en vne ; & sache , mon bel Enfant , qu'il n'y aura point de femme qui te regarde sans louer Dieu de t'avoir fait ainsi. Quand je t'aurai mis le chapeau fin retroussé sur l'œil ; quand tu feras voler la cape autour de ta fine taille ; que ta cuisse se moulera dans un bel haut-de-chausse , & ton pied dans un léger escarpin noué d'une rose de rubans , je te dis , Lazarille , qu'il n'y aura pas de plus galant oïseleur en Espagne ; & qu'indubitablement tu ne manqueras aucune de nos hirondelles aux fenêtres.

Ecoute , Lazarille ; la terre porte des têtes , mais peu de cervelles : bien des gens d'esprit , mais peu d'expérimentés. Vous autres enfans , vous vous souciez de la vieillesse comme de rien ; vous vous gouvernez comme la girouette , par le caprice d'autrui ; vous ne pensez jamais

avoir ni besoins ni infirmités , vous n'imaginez pas que cette fleurette de l'âge , fera flétrie au soleil de demain. Mais , considérez bien , mon Fils , qu'une journée de l'homme avisé vaut mieux que toute la vie de l'ignorant ; qu'on ne trouve pas tous les jours qui nous aime & qui nous serve , & qu'il te sera doux d'avoir toujours sous la main ta pauvre vieille , bien à son aise , bien bonne amie , bonne mere & plus que mere , Lazarille ; dont la maison sera ton auberge en santé , ton hôpital en maladie ; qui te chauffera l'hiver , qui t'abritera l'été , & qui t'apprendra petit à petit , comment l'oiseau fait un nid.

Que dirai-je après ce long babillage de la vieille ? Faut-il confesser ma honte ? Faut-il raconter ma triste & première amoureuse aventure ? Ah ! qu'à l'âge d'aimer où j'étois , une femme qui n'y est plus , est encore aimable !

Elle vient à bout de vous enchanter , sitôt qu'elle l'est elle-même. Si elle ne l'est pas , elle n'en fait que mieux feindre de l'être ; elle n'en a que plus d'adresse à vous enchaîner. Elle distribue les soins charmans avec prodigalité , les

complaissances avec économie. Elle vous effeuille délicatement la rose du plaisir, écarte routes les épines, & fait former une ligne de tous vos autres sens contre vos yeux qui s'accoutument enfin à la trouver belle. Elle aura l'air d'attendre vos faveurs : elle sacrifiera tendrement les droits de son amour ; sera capable de rire avec sa rivale & vous rappellera par les bontés. Tout autre amour que le sien vous paroîtra difficile, triste, froid, tyrannique ou peu sûr. Vous vous repen- tirez : elle pardonnera, & bientôt vous allez être jaloux des charmes que personne ne connoît plus. Vous l'outragez & vous tomberez à ses pieds : vous la repousserez dans vos fureurs & vous la reprendrez les larmes dans les yeux : vous la mépriserez & l'adorerez sur le champ : vous payerez tout, & vous lui redonne- rez sur vous tout l'empire d'une beauté triomphante.

Il est pourtant vrai que je fus moins épris de la vieille que je ne le dis li. J'avois dans le cœur un sentiment trop vif qui me rappelloit sans cesse à ma Sanchette. D'ailleurs la mere Monique n'étoit pas une vieille aussi adroite ni

aussi respectable que bien d'autres ; & je m'apperçus bientôt que par habitude l'amour n'étoit encore chez elle que la machine de l'intérêt.

Je ne m'étois pas fait un grand scrupule du rôle que je faisois jouer à mon pauvre Aveugle. Mais je rougis de celui que me préparoit ma délicate maîtresse. Il falloit que la maman cueillît des fruits où elle avoit arraché des fleurs ; il falloit que tout le monde enrichît son verger ; & comme j'étois un arbre de rapport nul , elle me destinoit à porter des gluaux d'amour où se prissent de bonnes colombes qu'elle plumeroit par mes mains.

J'étois fait pour aimer consciencieusement. La vieille s'apperçut à la fois que je m'attachois trop à sa chaîne & trop peu. Elle m'avoit équipé comme un Abencerrage en fête : je ne me servois de ses atours que pour lui plaire seulement ; & de ses autres bienfaits , que pour plaire à Sanchette. Il n'étoit pas dans son système de s'abandonner à une inutile jalousie. En conséquence elle redoubla de tendresse pour sa jolie rivale : elle se chargea de l'entretenir de fichus , & bientôt ce fut elle-même qui la para de ses mains , &

qui fit admirer son joli corsage dans toutes les promenades.

Assurément cette femme étoit un génie. Elle étoit faite pour fonder un Royaume , tant elle savoit tirer parti de tout le monde. Personne n'a mieux connu l'art de s'appliquer les ressources d'autrui. Elle employoit l'esprit de l'un , la main de l'autre : le vice de celui-ci , l'honnêteté de celui-là , & la misère même du plus grand gueux ; en un mot elle avoit le vrai secret des Alchimistes , héritière de l'art du créateur pour faire tout de rien. Aussi comme eux , ne dédaignoit-elle personne. Et bon jour , Jacques , & bon jour , Pierre : la fine arraignée attachoit ses fils partout. Cavaliers , tonsurés , moines , jeunes mariés , vieux garçons , pauvres , laquais , filoux , petits enfans ; elle avoit des affaires , des amitiés avec tout le monde , & ne sortoit point sans rencontrer à chaque pas un fils pour l'appeller sa mère.

En amour elle ne connoissoit que les faveurs. Par là tout amant avoit son prix. Elle aimoit comme on éternue : quoi-que sensible , je n'étois ni jaloux , ni mécontent ; & comme je l'ai dit , parce

que je pensois toujours à Sanchette : mais durant tout un mois bien long , je ne sus ce que je devois penser d'elle ; son cœur me paroissoit changé : elle ne me parloit plus qu'avec gaîté, me regardoit sans honte , rioit à chacun indifféremment , & m'évitoit toujours. Je tremblai : je maudis les fatales séductions de la vieille ; j'accusai l'innocente , & moi qui me voyois alors dans un état d'infidélité parfaite , je me plaignois de sa légèreté.

Un soir je la vis au bord du fleuve , & j'y courus. Dès qu'elle me vit elle parut effrayée : elle se leva & se mit à courir de toutes ses forces. Mais je la vis deux ou trois fois se retourner , & il me sembla que deux ou trois fois , & tout en courant , elle essuyoit ses yeux avec ses mains. Je fus encore moins ce que je devois penser ! Hélas ! me dis-je à moi-même, c'est pourtant un joli signe d'amour que de fuir , & de regarder en arrière.

Quelque tems après , j'entendis au point du jour la voix de ma Sanchette. Elle étoit sur la rive du Tage , sous un couvert de grands arbres & tout vis-à-vis de ma petite fenêtre : elle chantoit :

sa voix étoit bien sans art. Mais qu'elle me parut belle & ravissante au milieu de celles des oiseaux ! Sa chanson n'étoit rien qu'un débris trivial d'une vieille romance arabesque : mais que j'y trouvai de graces & de consolation ! Autant que je puis m'en souvenir , elle disoit :

Dès la minuit l'amour m'éveille ,
Et mon Amant encore sommeille

Quand le jour luit :

Quand je l'attends ici seulette ,
N'est-ce point qu'une autre l'arrête
Dès la minuit.

Ah ! si son cœur m'étoit fidele ,
Minuit est l'heure la plus belle ,
L'heure d'amour ,
L'heure où s'endormira ma mere ,
L'heure où la lune solitaire
Fera son tour.

Volez à mon tendre message ,
Volez , oiselets du rivage ,
Légèrement ;

Allez au bord de sa fenêtre ,
Et mon ami viendra peut-être ,
S'il vous entend.

J'avoue qu'il me vint un doute qui me fit craindre sérieusement que ces paroles ne s'adressassent à un autre que moi. Ce doute me fut malheureusement confirmé dès la nuit suivante. J'étois sous les ombrages avant la minuit, & tout plein d'impatience; j'y étois au lever du jour, plein de dépit & de tristesse. Sanchette n'étoit pas venue, Sanchette s'étoit jouée de Lazarille, Sanchette n'étoit qu'une infidelle. Ce fut alors que je connus l'amour & la différence de ce sentiment céleste, avec l'illusion profane qui me livroit à la vieille mere.

Dans la jalousie qui vint me saisir pour la première fois, j'entrai délibérément à la petite manufacture, dans l'intention d'humilier ma trompeuse de quelque manière. Je n'avois fait qu'ébaucher encore; j'avois raconté à nos jeunes fileuses de malignes histoires de filles qui donnoient des rendez-vous pour se jouer de leurs Amans, qui dans la vérité se jouoient d'elles. J'avois travaillé de l'œil pour déconcerter la coupable, lorsque d'un accent qui témoignoit qu'elle étoit prête à pleurer, elle se mit à dire: Ah! qu'il est bien vrai que tous les hommes font mé-

chans ! & si l'on enferme une pauvre fille, que veut-on qu'elle fasse ?

Effectivement , c'étoit la vieille qui lui donnoit le gîte depuis quelque tems ; c'étoit la vieille qui , l'ayant vu monter de bonne heure à sa chambrette , l'avoit suivie , & qui étoit venue lui demander par le trou de la serrure : Que faites-vous , Sanchette ? A quoi l'on avoit répondu : La maman , je me couche. — Avec les poules , mon enfant ? eh bien , tu te leveras de même. Et la jalouse vieille , en lui répliquant ainsi , avoit tourné la clef , l'avoit prise , & l'avoit emportée.

Ce ne fut qu'à l'autre minuit que j'appris toutes ces bagatelles. Sanchette revint à moi plus tendre , plus empressée que je ne saurois dire. Elle me raconta d'abord comment elle m'aimoit , ensuite comment on l'aimoit d'ailleurs , ensuite comment la grand'mere la chaitroit , la sermonnoit , l'endoctrinoit depuis long-tems.

On lui avoit en gros très-essentiellement recommandé de faire une science de l'amour. L'amour , selon les grandes maximes , étoit le trésor ou la ruine des

femmes ; il falloit le bien étudier. Presque tout consistoit dans l'art de l'inspirer , celui de s'en défendre , & celui de le feindre habilement. Pauvre ou riche , on n'avoit que l'amour pour ressource ou d'intérêt , ou de plaisir. Un heureux , un aspirant & un soupirant , c'étoit le nombre chéri. La bonne-foi des Amans étoit la magie des femmes ; la fidélité , la chimère des hommes Je n'ose poursuivre ; je dois ajouter seulement qu'on avoit fait arrêter sur ma Sanchette les gros yeux d'un Péruvien qui avoit la mine de son terroir , l'esprit de sa richesse , & pour ridicule , la fantaisie des innocences.

La fin de tout cela fut que Sanchette vouloit vivre & mourir pour moi , qu'elle ne se sentoit aucune disposition pour la science d'amour , qu'elle préféroit la misère & Lazarille , l'amour de Lazarille en attendant le mariage. Nous convînmes l'un & l'autre que nos mauvais Anges nous avoient jettés sous les griffes de la vieille ; qu'il n'y avoit rien de si doux & de si perfide que sa langue , de plus facile & de plus dur que son cœur , de plus riant & de plus intraitable que son caractère ; & relativement à moi-même , je fus forcé

de convenir encore que jamais Amant ne peut se flatter d'aucun privilege, & qu'il n'en est point à l'abri de l'infidélité.

Je ne me désespérai point : je me mis à penser qu'il y avoit toujours du plaisir à faire une sottise, & du profit à l'avoir faite ; qu'il est de la sagesse de s'égarer, de la bêtise, de persévérer ; & la suite de mes réflexions & de notre charmant entretien, fut d'enlever ma petite San-
chette.

Je la conduisis dès le point du jour à l'autre bout de la Ville, où je la déposai dans une auberge. Elle avoit son petit corset d'ouvrière, un fichu que ses seize ans rendoient le plus joli du monde, le jupon leste, le pied pincé, & le regard d'une innocente qu'elle étoit : cependant personne ne la prit pour cela. J'étois vêtu en garçon de Prieur, sans ma cape, sans ma longue épée ; ce qui ne faisoit pas un bon effet. Heureusement, je tirai ma petite bourse, & ne marchandai rien ; ce qui fit croire que je n'y étois que pour la confiance.

Que cette première journée fut belle ! ah ! ce fut la seule de ma vie. Le lendemain il fallut rêver, le sur-lendemain

rufer, & le troisieme jour me camper sur la place.

L'Ecuyer.

Il étoit grand matin lorsque je vis venir un galant de très belle taille, portant le poing sur la hanche, la tête haute, paré, peigné, marchant d'un pas grave, & lequel me fixa d'un regard plein de majesté. Il s'arrêta; je le saluai. — Cherches-tu maître? me dit-il. — Oui, Monseigneur. — Que fais-tu faire? — Tout. — Suivez donc, faquin. Allons, me dis-je, voilà certainement un grand Seigneur; & je le suivis, remerciant le Ciel de l'heureuse rencontre.

Nous enfilâmes rues & ruelles; nous traversâmes places, marchés & carrefours. Je jettois un œil d'avidité sur toutes les provisions étalées, & desirois de toute mon ame qu'il commençât par me mettre en charge: mais comme il ne regardoit à rien, voilà certainement un grand Seigneur, me dis-je encore; & je suivis hors d'ha'eine.

A onze heures il entra dans une Eglise où il entendit la Messe dévotement; après la Messe, l'Office commença;

je le vis se rasseoir dévotement. La faim ne me permettant pas d'être si dévot, j'allai dans la prochaine rue me précautionner d'un pain, & disposer mon estomac au dîner que j'attendois. Je rentrai dans l'église avec la moitié de mon pain dans ma manche : l'Office s'acheva ; Monseigneur laissa tout le monde se retirer, & ne se compromit point à sortir dans la foule. La foule écoulée, Monseigneur descendit une petite rue qui nous conduisit à une petite porte, de laquelle nous passâmes dans une petite cour, dans un petit corridor, & dans une toute petite chambre. Voilà certainement un grand Seigneur, me dis-je ; & ceci, c'est sa petite maison.

As-tu les mains nettes ? me dit-il en entrant. Je les lui montrai ; alors il ôta sa cape, m'en présenta le bout : nous la secouâmes ; il la plia, souffla sur un évier, qui étoit le seul siège de la chambre, & la posa dessus avec toutes sortes de précautions : cela fait, il s'assit, croisa gravement un genou sur l'autre, & relevant sa moustache : D'où es-tu, garçon ? me dit-il. — Monseigneur, je ne le fais pas au juste. — Qu'as-tu fait

jusqu'alors ? — Monseigneur , je ne le fais pas non plus bien au juste. — Et voyant qu'il alloit redoubler de questions : — Monseigneur , lui dis-je , ma vie est trop peu de chose pour occuper votre grandeur : daignez plutôt me commander de vous dresser votre couvert.

Il garda le silence : moi , de même. Ce n'étoit que silence dans toute la maison ; & je n'entendois ni marcher ni parler du haut en bas. Au bout d'une heure , mon noble maître me dit : as-tu diné , Garçon ? — Non , Monseigneur. — Je t'avertis , me repliqua-t-il , que je ne dine jamais , & que je ne mange qu'au lever & au coucher du soleil. — Ah ! Monseigneur , je suis , grace à Dieu , parfaitement élevé à la sobriété. — C'est la vertu des sages & des bons serviteurs , me dit-il. Allons , me dis-je encore une fois , cet homme est certainement un grand Seigneur : quand il n'a pas d'appétit , ce n'est pas son intention que les autres aient faim.

Je me retirai sur le seuil , en dehors , de la porte , & je tirai de ma manche le reste de mon pain , lorsqu'il vint brusquement me surprendre & me dire :

que mangez vous là , faquin ? Je lui montrai en deux morceaux le pain que je venois de rompre. Il en prit un , le regarda tout autour , le flaira , le pesa dans sa main , & par mon ame , dit-il , ce pain me paroît bon ! — Oh ! oui , Monseigneur , trop bon pour moi. — De qui le tiens-tu , ajouta t-il ? fais-tu s'il est pêtri de mains nettes. — Je n'en fais rien , Monseigneur ; mais je le trouve bon.

Alors il me sembla qu'il m'ouvroit le ventre en lui voyant ouvrir la bouche. Il mordit aussitôt ; & répétant le même mouvement coup sur coup ; parbieu , se mit à dire Monseigneur , voilà du bon pain ! & moi qui me sentoís de bonnes raisons pour achever avant lui , je me pressai si bien que je me donnois à peine le tems de lui repondre oui , Monseigneur ; excellent , Monseigneur.

Lorsqu'il eût achevé , il se mit à secouer du bout du doigt de petites miettes qui s'étoient attachées à sa fraize : ensuite il entra par une autre petite porte que je n'avois pas vue , & revint tenant une bouteille à la main , il y but avec beaucoup de graces , puis il me dit : j'aime

ces sortes de repas volans. Il est sûr que la simplicité donne du charme à tout : veux-tu boire , garçon ? J'étois bien aise de me mettre en opinion de frugalité : ah ! Monseigneur , je ne bois pas de vin , lui repondis-je. — Allez , buvez , faquin ; ce n'est que de l'eau. — Alors je pris la bouteille afin qu'il n'ailât pas imaginer que je ne buvois pas d'eau non plus.

Viens-çà , me dit-il ensuite : que je te montre à faire mon lit. Nous entrâmes dans la petite chambre qui étoit toute noire. J'apperçus une espece de couchette que je prenois pour celle qui m'étoit destinée , lorsqu'il me fit avancer , & me dit de lever la couverture.

Je ne me souviens plus si je pris le matelas pour la couverture ou la couverture pour le matelas ; ce qui me fit aisément tançer par Monseigneur , & m'obligea de regarder de plus près pour démêler l'un d'avec l'autre. L'infortuné matelas étoit devenu si maigre à l'extrémité de sa vieillesse , qu'il ne ressembloit véritablement qu'à la langue d'un oiseau. On le reconnoissoit à quelques brins de laine qui se présentoient par-ci par-là sous la main , & au cri de la

paille dont il avoit été réparé : on le posoit sur un entrelas de roseaux qui ne disparoissoient point sous lui , & qui se mouloient au travers , comme les côtes sous la peau d'un cheval étique. Immédiatement après le matelas on étendoit la couverture qui pouvoit avoir été de laine au tems du Roi Rodrigue , & qui maintenant étoit un merveilleux ouvrage de points d'éguilles & de nœuds de ficelle qui réunissoient en une seule piece plus de cinquante bribes d'étoffes différentes. Comme c'étoit là tout , il semblera qu'un pareil lit n'étoit pas difficile à faire ; je puis assurer pourtant qu'il y falloit beaucoup d'art , de délicatesse & de respect pour son honorable vetusté.

Ce lit fait , nous causâmes : le soleil se coucha : la nuit vint & Monseigneur me dit : il est tard , garçon : la place est loin ; les filoux rodent , passons nous ce soir comme nous pourrons ; on dit que l'estomach vuide porte à la tête & cela fait rêver agréablement. Demain nous ferons nos provisions.

Nous nous couchâmes ; il fit un chevet de son pourpoint , un bonnet de ses chausses , & me fit placer à ses pieds.

Quelle

Quelle nuit ! pauvre Sanchette ! triste fortune, où m'as-tu replongé ! Ces idées ne me permirent pas de fermer l'œil ; & le lendemain je ne fus si je veillois en faisant la toilette de Monseigneur.

Je le peignai , vêtis & vergetai à sa grande satisfaction , après quoi mon homme prit son épée , & la tirant de sa gaine , il me dit : regarde bien , Garçon. Voici la meilleure piece de toute l'Espagne. On n'a point vu de trempe pareille ; ni de corselet de Barcelone qui lui resiste ; ni de casque d'Almazen qu'elle ne partage comme un melon ; je gage d'en couper une poupée de laine comme de la refuser au Roi quand il m'en donneroit son Perou tout entier.

Il la rengaîna , se la ceignit , & préparant sa marche ainsi que son maintien , il sortit. Je le regardai monter la rue ; & dans l'admiration que me causoit sa mine superbe , son air content , je me mis à dire : béni soit Dieu qui met la patience à côté du mal & la fierté d'accord avec la misère ! béni soit Dieu qui réserve toutes ces gentilleses à notre Espagne ! Qui ne jugeroit qu'hier ce Seigneur soupa très - bien ; qu'il a cette

AOÛT , 1781.

D

nuit sommeillé dans de fins draps ; & qu'il a ce matin bien déjeuné ? béni soit Dieu dont les secrets ne peuvent être connus des hommes.

Après l'avoir perdu de vue , je fis la visite de la maison , mais je puis assurer qu'à la parcourir avec un bandeau sur les yeux , on n'eut pas couru le risque de trébucher une seule fois. Je refis notre lit vénérable ; ensuite je pris la bouteille , & je m'acheminai vers la rivière pour la remplir.

Je retrouvai mon noble sur le rivage avec deux femmes. Elles étoient si scrupuleusement voilées, que je jugeai d'abord que ce n'étoit peut-être pas faute d'être jolies , mais faute d'être respectables. Je voulus espionner cette aventure ; je me glissai dans un lieu commode pour entendre & j'entendis une des femmes qui parloit à l'autre avec assez de violence.

Oui , disoit-elle , oui , de tous les hommes voici le plus ingrat. C'est de ma main que je lui ceignis l'épée qu'il porte ; de ma main que j'ai cousu cette plume à son chapeau ; de ma main que j'ai cousu jusqu'à ses chemises : & pourquoi le faisois-je ? pourquoi suis-je folle ?

pourquoi lui gardai-je fidélité ? crédule que j'étois pourquoi me suis-je livrée à tous ses mensonges ? qu'a-t-il pour lui ? une je ne fais quelle mine un peu revenante : mais le cœur faux , la fantaisie volage & dix maîtresses qu'il trompe peut-être ainsi que moi.

Je reconnus là le langage d'une femme qui veut qu'on l'aime , mais non pas d'une femme qui aime elle-même ; & je jugeai la donzelle une maîtresse trompeuse , sur-tout à cette réplique faite à l'autre femme sur quelques mots que je n'avois pas entendus.

Qui ? moi , dit-elle , moi ! que je l'embrasse ! J'aimerois mieux mourir que de lui faire un tel plaisir. Ah ! certes , il a fait avec moi pour toute la vie. Eh comment ! ajouta-t-elle , je me suis gênée : j'ai renoncé à tout le monde par pitié pour sa jalousie. Les atours font la femme , & j'ai mis à peine une coëffe blanche : ma fenêtré est depuis six mois fermée ; je n'arrose plus devant ma porte ; & maintenant que je le prie de châtier un homme , & quelle espece d'homme ! un Provincial qui n'a jamais tenu d'épée ; Monsieur me refuse.

Mon maître prit alors la parole. Madame, dit-il, tout ordre est nul sans la possibilité d'obéir. Vous m'ordonnez de me battre : ce n'est pas ma coutume de balancer ; mais je ne puis aller chercher mon homme sans un cheval : & si vous supposez que le Cid n'alloit pas toujours sur Babieça, vous devez croire, Madame, que du moins il alloit botté ou chaussé.

La Chimene ne répliqua rien, & s'avança le long du rivage : on la suivit ; & je revins avec ma provision d'eau, n'espérant pas que nous pussions dîner de cette bonne fortune.

J'espérai juste. A deux heures, mon Gentilhomme n'étoit pas revenu ; à trois, j'étois aux genoux de Sanchette, qui pleuroit. Ma résolution fut aussi prompte que celle d'un Amant : je redescendis à mon premier rôle ; je l'avois étudié sous un si bon maître, que malgré la dureté du Peuple, un vêtement trop propre, un visage un peu trop frais, la nuit n'étoit pas venue, que j'avois de quoi consoler ma Sanchette. Restoit à fournir la table de mon maître, & j'y pourvus en m'en retournant.

Je trouvai Monseigneur qui se promenoit tristement dans la petite cour. Ne t'avois-je pas recommandé de garder la maison ? me dit-il. — Oui, Monseigneur, lui répondis-je ; mais j'ai vu que les arraignées la gardoient assez bien ; & las de me recommander à Dieu, je m'en suis allé me recommander aux honnêtes gens qui m'ont donné ce que vous voyez, Monseigneur.

Tu es un garçon bien avisé, me répliqua-t-il ; & sans doute il est plus sage d'en demander, que de s'en passer ; mais souvenez-vous bien, petit drôle, que personne ne doit jamais savoir que vous m'appartenez. Je t'ai attendu pour dîner, ajouta-t-il avec douceur ; mais, ma foi, j'avois si bon appétit, que je ne t'ai rien laissé. Dîne maintenant, pauvre diable.

Je m'assis au milieu de la cour ; & du bord de ma veste, je fis un plat, duquel mon pauvre maître ne détourna plus les yeux. J'étois fort embarrassé de savoir comment je lui ferois agréer ma politesse, lorsqu'il s'approcha, & me dit : Quel est ton nom ? — Lazarille, Monseigneur. — Eh bien, je te dis, Lazarille, que tu as la meilleure grace du monde à

manger , & qu'à te voir on reprendroit appétit.

Comme je vis qu'il s'aidoit , je le fecours. En vérité , lui dis-je , c'est que voici du pain délicieux , & que cette tête de mouton est aussi parfaite. — Est-ce une tête de mouton ? me dit-il. Vraiment c'est un morceau de Prince , & je ne sache rien que je lui préfère. — Eh bien , Monseigneur devoit en goûter , lui dis-je ; & là-dessus je lui présentai le pain le plus blanc , avec la chair toute entière , dont il eut la modestie de faire deux parts.

Il est certain que je me trouvai plus heureux de la lui avoir fait agréer , que de l'avoir reçue des mains de ceux qui me l'avoient donné. On a raison de dire que les gueux sont tendres , & je ne me défendis point de je ne sais quel doux mouvement de vanité qui me vint alors , en pensant que j'allois avoir trois bouches à nourrir.

Je remerciai le bon Aveugle , qui m'avoit donné une autre sorte d'esprit qu'à mon maître. Je ne savois dire lequel étoit le meilleur d'être mendiant , ou d'être Gentilhomme , & de ne savoir pas

gagner sa vie. Je ne savois que penser de cette fierté qui sied assez bien aux gens de cœur, & qui détruit néanmoins tous les talens qu'on pourroit se faire, en même tems qu'elle gâte toutes les vertus qu'on a. J'étois bien aise de voir un infortuné déguiser noblement sa peine, & la soutenir avec constance : mais je n'aurois pas voulu qu'il fût si présomptueux.

J'aurois encore désiré savoir s'il me feroit plus utile de nourrir mon maître, ou d'en chercher un autre qui me nourrit : mais quand on a bon cœur, on ne raisonne guere. Je me sentis un foible pour ce pauvre homme qui ne pouvoit davantage : je considérai qu'il me feroit égal de mendier pour trois comme pour deux ; que j'aurois peut-être bien de la peine, bien des duretés à essuyer de qui me donneroit des gages ; & que si Dieu m'avoit envoyé au secours de ce pauvre homme, c'est qu'il avoit envie de nous secourir tous ensemble.

Je continuai mon pieux office dans les rues de Toledé, & bientôt mon noble Seigneur s'apprivoisa. Il dut s'appercevoir qu'il étoit l'objet de mes soins autant que ma maîtresse même, dont je ne tardai

pas à lui parler. Je ne le trouvai point ingrat ; il me parla plus souvent , & d'abord de cette maudite Ville de Tolède , où il n'étoit venu que pour son malheur ; de cette maudite maison qui devoit être malencontreuse , & du maudit amour , adorable auteur de tous ses chagrins. Petit à petit je voyois l'humanité triompher en lui du point d'honneur ; bientôt il descendit avec moi jusqu'à de naïves confidences ; & une fois même il daigna m'appeller son ami.

Je fus enfin qu'il étoit de Castille la vieille , & qu'il n'avoit abandonné ses terres , qu'afin de n'avoir plus à saluer , le premier , un Gentilhomme de son voisinage. — Mais , Monseigneur , lui dis-je , ce Gentilhomme ne vous rendoit-il pas votre salut ? — Oui , certes , il le faisoit ; néanmoins il eût été bon qu'il me prévînt à son tour , & qu'il vînt quelquefois me présenter la main. Que Monseigneur me pardonne , repris-je ; mais il me semble que si l'on a un voisin qui ne fait pas vivre , ce n'est pas une raison bien forte pour s'exiler de tous ses biens.

Vous qui n'êtes qu'un faquin , me répliqua-t-il superbement , il vous est per-

mis d'ignorer les regles de l'honneur. Il est vrai que j'ai des biens ; mais c'est ce qu'on est forcé d'avoir de commun avec la canaille. Le bien n'est jamais noble, & la richesse du Gentilhomme, c'est l'honneur. Je ne suis qu'un simple Ecuyer ; mais les illustrations ne font pas la noblesse, & je jure bien à Dieu que si tel Comte ou Prince que je rencontre-rois, ne me saluoit pas, de ses jours il ne recevrait un coup de chapeau de ma part. Un Gentilhomme ne doit rien qu'à Dieu & au Roi ; & son autre devoir, c'est de présumer vigoureusement de sa personne en sa qualité d'homme de bien. Ne voit-on pas de misérables coquins se targuer avec audace ? Et à qui appartient-il de ne démordre point de ses justes prétentions, si ce n'est à celui qui a le privilege du sang & de la vertu ?

Aussi, poursuivit-il, ne souffrirois-je point un *Dieu vous garde* de qui que ce soit au monde ; & si je le passois au Roi, c'est que j'y serois contraint, parce qu'un *Dieu vous garde* ne convient qu'à des on ne fait qui : mais à un homme tel que moi, on ne sauroit moins dire que : *Je baise les mains de votre Seigneurie*, ou

Monsieur , je vous baise les mains , si l'on est Gentilhomme aussi.

Attendu , poursuivit il , que dans mon pays , à seize lieues de l'endroit de ma naissance , & sur la petite côte de Valladolid , j'ai une place à bâtir maison , laquelle rapporteroit beaucoup s'il y en avoit d'élevées , & si l'on prenoit soin de les bâtir bonnes , grandes & belles. J'ai de plus un colombier qui rapporteroit encore deux cens pigeons , s'il n'étoit pas maintenant en décombres. J'aurois eu bien davantage , que j'en aurois de même fait le sacrifice au maintien de mon honneur.

Quand je suis venu dans cette Ville , j'espérois mieux qu'il ne m'est arrivé. L'Archevêque , & d'autres gros bonnets d'Eglise m'ont fait demander : mais , ma foi , mes Ancêtres n'ont porté l'épée qu'à la face de l'ennemi , & je n'ai voulu la porter derriere personne. J'ai été plus tenté de certains grands Seigneurs , avec lesquels on passe véritablement sa misere ; mais quoiqu'ils sachent très-bien que votre race est meilleure que la leur , dès qu'ils vous nourrissent , ils s'imaginent qu'ils ne vous doivent plus rien ,

& vous n'êtes à côté d'eux que le valet d'un jeu de cartes.

De plus, il faut savoir louer, mentir, se taire, rire & pleurer sans rime ni raison; il faut savoir ne leur rien dire de ce qui leur importe, & ne leur parler que de ce qui les amuse; il faut leur vanter ceux qu'ils prisent, dénigrer ceux qu'ils n'aiment pas, quoique les premiers soient des lâches, & les autres de fort honnêtes gens. En un mot, il faut avec eux faire le plongeon, le Saltinbanque, & sur-tout ne décéler aucune vertu; car un homme vertueux ne passe que pour un sot qui n'entend ni les affaires, ni l'intrigue, ni la plaisanterie.

Enfin, Lazarille, je me suis donné un maître bien plus intraitable que tous les autres. C'est une femme, la plus insensible des femmes, la plus impérieuse, la plus coquette, la plus perfide & la plus avare des femmes; mais elle est belle. Je fais qu'elle me trompe, qu'elle me fait souffrir, qu'elle me dédaigne, mais je l'adore.

J'ai lu jadis une fable dont elle me fait journellement faire à moi-même une application bien cruelle. Cette fable dit

qu'un jour l'amour ne savoit que faire , & qu'il fit une querelle à Plutus , le Dieu de l'intérêt. Leur dispute étoit de prééminence : les Dieux se rassemblèrent pour être Juges de leur défi. On les arma de flèches ; on mit un cœur pour but.

L'amour n'osoit tirer le premier : il est timide à l'abord ; il avoit peur de perdre. Hélas ! qui vit jamais l'amour gagner contre l'intérêt ?

A la fin , sa flèche part : elle va se briser contre le but , comme si elle eût frappé du bronze : le cœur n'en fut pas seulement entamé. Plutus rit ; il fait voler sa flèche d'or , & transperce le but. Amour , Amour , toute ta gloire est perdue.

Le tendre enfant rougit de honte , & se désole : mais l'Amour ne se rend pas ainsi. Je veux ma revanche , dit-il à Plutus : je fais que le premier coup est pour vous ; mais le second , hélas ! quelquefois la beauté me l'accorde.

Il se remet en place ; il vise d'un œil aveuglé par les larmes , & pourtant sa flèche va s'attacher du petit bout de la pointe au but : Plutus tire , la déplace avec la sienne , & transperce le but encore.

Cent revanches suivirent ; & l'Intérêt déplaça toujours la flèche de l'Amour.

Comme je te dis , Lazarille , mon histoire avec ma maîtresse est l'application juste de cette fable. En général , l'amour n'est que le pis-aller des belles ; & dans le cas d'une préférence , c'est le profit qui la décide. Mais outre cette disposition du sexe , ma maîtresse est encore d'un état qui exclut l'amour , & qui pourrant n'est fondé que sur lui.

Je l'ignorois lorsque j'en fis la conquête : j'ignorois qu'un riche Péruvien sacrifioit à ses charmes avec les offrandes de son pays ; j'ignorois que j'avois dû mon honneur à son infidélité , lorsque je fis ces vers une nuit sur le bord de la rivière.

Tendres gazons relevez-vous ;
Zéphir , rafraîchis son visage ;
Eteignez-vous sur son passage
Flambeaux des nuits , & cachez tous
Le bonheur d'un Amant à l'œil de ses jaloux.

Le lendemain elle me fit présent d'une épée , & c'étoit pour la venger d'un frere du Péruvien , parce qu'elle s'étoit apper-

que que ses conseils reſtraignoient la dévotion du Plutus. Le pauvre diable mourut , & je revins ſanglant mériter le prix de cette malheureuſe victoire. Aujourd'hui , c'eſt contre le Péruvien même qu'elle m'aiguillonne , parce qu'il a transporté ſes hommages à une autre divinité du temple de la mere Monique ; & mon embarras eſt extrême , d'autant que c'eſt moi qui , en égarant le Péruvien dans les pièges de cette nouvelle intrigue , me ſuis déſait d'un rival trop dangereux pour moi.

Je l'interrompis alors , & je lui diſ : Voyez pourtant , Monſeigneur , combien un honnête homme peut faire de mal , & combien un Gentilhomme peut ſ'abaiſſer. Vous avez fait une action inique ; l'objet que vous avez eu deſſein de ſacrifier eſt ma maîtreſſe ; c'eſt ma pauvre Sanchette , la plus jolie , & bien aſſurément la plus ſage de toutes les filles ; & c'eſt par une ſuite de votre belle idée que nous nous ſommes enfuis de chez la mere Monique , & qu'aujourd'hui nous n'avons pas de pain.

Mon bon Ecuyer prit la choſe avec zele , & me dit qu'il avoit différé , ſous

différens prétextes , sa rencontre avec le Péruvien ; qu'il avoit peur de ne pouvoir plus rien sur l'esprit de sa maîtresse ; mais que s'il pouvoit regagner son oreille , il me promettoit de lui faire agréer ma Sanchette en place d'une suivante qui devoit la quitter.

Je réfléchis un moment sur cette proposition , & je tombai d'accord de deux choses : que saisir les occasions , c'étoit ce qui faisoit les heureux , & que quand le hazard avoit fait une fille sage , elle pouvoit demeurer sage par-tout , comme , dans la supposition contraire , elle ne pouvoit l'être nulle part.

Et que fait-on , me disai-je ? c'est un grossier Aveugle qui m'a donné de l'esprit : c'est peut-être un gueux qui doit me conduire à la fortune : n'a-t-on pas vu de ces choses bisarres dans la vie ? s'enrichit-on avec les riches ? non , ce sont de grands arbres qui ne se soutiennent qu'en ruinant tout autour d'eux. Sachons seulement employer les hommes & les circonstances sans vanité , sans préjugés , sans passions , & nous arriverons au but.

Quelques jours ensuite , mon pauvre

maître arriva tout-à fait joyeux de sa réconciliation , & avant de me dire qu'on avoit agréé Sanchette , il me dit : me répéta pour me répéter encore mille choses que son amour lui faisoit regarder comme très-importantes : & d'abord , la cruelle m'a dit ceci , & moi tendrement j'ai répondu cela : puis elle m'a dit des injures. Mais quelle voix & que de grâces dans sa colere ! & je soupirois , & elle n'y prenoit pas garde : & j'ai pleuré. Alors elle s'est mise à rire , & je n'ai point vu qu'elle rioit de mes larmes : j'ai vu qu'en riant elle étoit mille fois plus charmante.

Cet éclair de plaisir fut suivi d'un terrible orage. Mon maître ne jouit qu'un instant du bonheur de sa réconciliation , ainsi que moi du bonheur de Sanchette. La Police , qui ne veille que pour les riches , attendu que les pauvres n'ont pas besoin d'elle , nous réduisit tout d'un coup à la plus misérable vie par une Ordonnance contre les mendiants.

Nous passâmes sept ou huit jours à nous regarder , à nous faire pitié l'un & l'autre. Tu es un heureux garçon , me dit un matin mon Gentilhomme. — Oh !

oui , Monseigneur , cela est clair. — Ecoute-moi , reprit-il , c'est que tu es du moins aimé. — Et affamé, Monseigneur. — C'est, reprit-il encore , que tu peux faire bien des choses. — Et ne pouvez-vous , Monseigneur , en faire de plus brillantes ?

Je t'avoue , me répondit-il , que j'ai deviné pourquoi nous n'avons pas un morceau de pain quand les infâmes le jettent par les fenêtres. C'est que nous sommes honnêtes. J'ai conclu de ma misère encore plus que de ma conscience que je suis homme de bien. — Cela ne souffre pas de réplique , Monseigneur. Mais si nous étions gens d'esprit l'un vaudroit bien l'autre.

Vous voyez comme va le monde ; poursuivis-je ; il n'y a pas moyen d'y vivre honnête & d'agir noblement , à moins qu'on ne puisse se passer d'autrui. On y abbaisse la tête qui s'élève , & l'on relève celle qui s'abbaisse. Ne feriez-vous pas mieux de suivre la queue des autres ? Quant à moi , j'ai pris mon parti : qu'on me dise : allons & j'irai : buvons , je boirai ; brûlons une maison , j'irai chercher le feu. Tout ce qu'on voudra, le faire , c'est l'art de vivre.

La hauteur de mon ame , repliqua-t-il , ne permet point à ces basses idées d'y pénétrer ni de la souiller un instant. Quiconque rougit de la misere est plus près du vice , que celui qui rougit du vice ne l'est de la vertu , & qu'importe à cette fiere vertu de se traîner sous des haillons ? Elle ressemble à ces fées qui dans le tems passé se faisoient voir sous un déguisement misérable , & qui de leurs guenilles , secouoient l'or & les diamans. Telle est la vertu. Son caractère divin perce toujours ; & le signe qui la fait reconnoître est un coup de foudre pour le vice orgueilleux.

Voilà qui est bon & magnifique , lui répondis-je : mais , Monseigneur , la vertu me défendrait-elle d'aller aujourd'hui servir une Messe pour avoir un morceau de pain ? Il remarqua qu'un Théologien en blâmeroit l'habitude , à cause du vil intérêt qui feroit faire un métier du service de Dieu ; mais que la nécessité pouvoit mériter plus d'indulgence de la part de Dieu même.

Je me mis donc à servir des Messes tous les jours , & depuis l'aube jusqu'à midi. Mais le ciel sembloit me réserver

aux chapelains les plus durs ; & dans toute une semaine je ne fis pas quatre doubles de mon service.

Nous étions dans ces extrémités , lorsqu'un soir je vis arriver mon noble d'un air de triomphateur , & le visage tout brillant de gaîté. Il ne se donna pas le tems de plier sa cape. Ma foi , Garçon , me dit-il , l'eau passe sans cesse & tout se passe ; le bien , le mal , la gloire , la honte , le plaisir & la tristesse , tout diminue avec le tems. Chaque jour amene sa nouveauté qui n'en est plus une le lendemain. La terre a tremblé , dit-on , le Roi vient aujourd'hui , le Comte est tué , le petit Abbé est fait Evêque ; on a volé ici , on a dansé là ; qui est ce qui s'en souviendra dans trois jours ? Tout se succède , & tout demeure en arriere : ainsi passeront nos peines.

Vent-on savoir la raison de ce discours ? c'est qu'une réale étoit tombée dans la main du pauvre homme ; & qu'il croyoit avoir en sa puissance tout le trésor de Venise. Va , me dit-il , va , pauvre Lazarille : apporte tout ce qui sera sur la place : apporte du vin ; car je veux être deshonoré , si j'en ai bu une seule goutte.

depuis que je suis entré dans cette abominable maison , ne vois-tu pas comme elle est mal percée ; comme elle est étroite , sombre & mélancolique. Je te dis qu'elle est funeste , & je t'avertis que j'en veux louer une autre.

L'argent , poursuivit-il , ne me semble une belle chose que parce qu'on en fait tout ce qu'on veut. Il n'y a que lui pour relever l'homme , dompter la femme , faire des miracles , fondre les rocs , passer la rivière à pied sec ; & l'on ne verra point de murailles si hautes qu'un âne chargé d'or ne puisse passer par-dessus. Va donc , pauvre diable ; & reviens vite ; aujourd'hui nous foulerons tous les Monarques , & nous souperons comme des Abbés.

Qu'on admire ici ce qu'on voudra. Je ne tenois pas encore la fortunée réelle , lorsqu'on vint frapper à notre porte , ce qui n'étoit pas arrivé depuis trois mois que j'étois dans cette maison. Nous vîmes entrer un homme & une petite vieille. L'homme demanda très-poliment le loyer de la maison , & la vieille celui du lit. — Très-volontiers , répond mon maître très-succinctement :

on compte , & il se trouve redevable de dix ou douze réales : très-honnêtement , il les prie d'attendre qu'il soit allé changer un doublon , & très-habilement il ne revient plus. Voilà comme je perdis le meilleur souper que j'aurois pu faire de ma vie.

Quand je vis que mon maître avoit pris son congé , ma première intention fut de m'en redonner un autre. Des deux personnages que je voyois sous mes yeux , la vieillesse me parut plus convenable. Cet âge est tendre pour la jeunesse ; & je profitai du premier mot pour lui faire une espèce de proposition.

Au bout d'une heure d'inutile attente , elle me dit que je lui paroissais un honnête garçon. Si honnête , lui répondis-je , que je ne veux pas vous faire attendre plus long-tems. Je crois que mon maître est allé faire un tour en vieille Castille , au pais de ses biens ; parce que dans Tolède je ne lui connois pas un fou. C'est du reste un bien honnête homme qui nous payera dans cette vie ou dans l'autre ; car il me doit aussi sa nourriture & mes gages.

Et comment , me dit la vieille , vous

amusez-vous à servir un pareil homme ?
— Faute de mieux , & crainte de pis ,
lui répondis-je. J'aurois aimé à servir
les Dames , mais non pas les jeunes. Il
y a trop d'épines autour de ces roses-là.
Mon bonheur m'en avoit fait rencontrer
une , comme je les aime. Mon malheur
fit que son mari me chassa. C'est que
j'étois d'un soin , d'une exactitude sur-
prenante à l'égard de ma bonne maî-
tresse ; c'est que j'ose me vanter d'un
cœur reconnoissant comme personne.

En vérité , voisin , reprit la vieille ;
ce garçon me paroît fort honnête. —
Et n'est pas sot , ajouta le voisin. Moi
qui n'ai point de femme , je le pren-
drois volontiers. — Moi qui n'ai point
de mari , dit la vieille , il m'accommo-
deroit. Ecoutez , voisin , pour lui donner
le tems de se décider entre nous , lais-
sons - le passer quelques jours dans la
maison.

Monsieur , Madame , repris-je alors ;
vous voyez bien que je ne puis pas y
demeurer comme maître. Je t'entends ,
dit la vieille , tu veux qu'on te paye
pour la garder. Et bien tu n'as qu'à venir
avec moi chercher ton soupé. Je la sui-

vois , lorsque le voisin me tira par la manche , & me glissant une réale dans la main : ne te fie point à cette vieille , me dit-il ; suffit , lui répondis-je , & nous la suivîmes. Chemin faisant je réfléchis sur ce que c'étoit que de ménager la cheyre & le chou.

Grande fortune de Lazarille,

Le voisin étoit un Peintre d'Enseignes qui me fit broyer des couleurs. La vieille qui étoit une pourvoyeuse de son quartier , me confia un très-bon âne , quatre jarres & un fouet pour aller vendre de l'eau , le matin , de porte en porte. Je vins à bout de les accorder sur ce partage de mon service ; & personne ne s'étant présenté pour louer la maison , ils m'y laisserent.

J'étois affectionné de l'un , aimé de l'autre : j'étois adroit & économe ; en six mois de tems , je me vis plus de cinquante réales en bourse , & pour le Dimanche un habit honorable composé d'un pourpoint de futaine & d'une cape de raz avec une longue épée ; de celles qui probablement avoient servi à la descente des Maures.

Comme je m'établissois dans ce brillant degré de fortune , il me vint un petit revers. Ma fidele Sanchette se dégoûta de sa condition. « A servir comme je fais , me dit-elle un jour , on ne profite de rien ; on ne connoit amours ni plaisirs , parens ni bonnes amies à qui l'on puisse parler sans façon ; demander : qu'as-tu fait ? qu'as-tu mangé ? tes poules ont-elles couvé ? veux-tu m'emmener goûter ? quelles sont tes voisines ? me montreras-tu ton amoureux ? combien y a-t-il que tu ne l'as vu ? comment êtes vous ensemble ? & mille autres propos d'égalité qui font la douceur de tous les jours.

Et poursuivant son petit babillage, ah ! qu'il est dur , ce mot de *Madame* qu'il faut toujours avoir sur les levres ! qu'il est amer de donner son tems à qui ne vous en tient aucun compte ! durant toute une mortelle année , on vous enchaîne , on vous commande , on vous décrie , on vous tracasse ; on vous fait user vos pauvres jupons sur une chaise , vos mules à courir : & quand ce vient aux étrennes , Madame croit faire la magnifique en vous disant : tenez , la fille ,
voilà

voilà une petite robe où vous pourrez encore prendre un casaquin pour vous : & quand ce vient le tems des gages : on vous fait une bonne querelle sur ce qui vient en fantaisie : que vous vous jetez à la tête des garçons , que vous plaisez à Monsieur , que vous êtes négligente , que vous avez cassé ceci , perdu cela ; & bienheureuse encore si l'on ne vous accuse pas d'avoir dérobé quelque serviette !

Er jamais on ne vous appelle par votre nom de Sanchette. Mais toujours : où allez-vous , petite coureuse ? qu'allez-vous faire , petite étourdie ? que dites-vous , petite sotte ? pourquoi cela n'est-il pas essuyé , petite sale ? Ah ! mon ami , j'aime mieux une croûte de pain trempée de ma main dans l'eau , que toute la cuisine d'autrui.

Combien j'ai souffert , Lazarille ! à tous momens j'aurois voulu te voir : à tous momens je pleurois de dépit que nous ne fussions pas plus riches l'un ou l'autre. Maintenant que te voilà bien à ton aise , allons - nous-en ; passons la mer ; viens me vendre , si tu veux en Barbarie , mais ne nous séparons jamais.

AOÛT, 1781.

E

Non, Sanchette, il faut demeurer à Toledé où je songe à me revêtir d'un office royal ; & nous ne pouvons demeurer ensemble à moins que d'être mariés. La pauvre fillette me jeta ses deux jolis bras au cou, & pleurant de tendresse, elle me dit ! ah ! Lazarille, ah mon ami ; c'est une chose qui doit être bien jolie d'être mariés. Marions-nous, puisque tu m'aimes.

Il est bien sûr que je t'aime, Sanchette : mais es-tu bien sûr de m'aimer ? Ah ! Lazarille, me répondit-elle, vous êtes un malheureux & un ingrat, puisque vous en doutez. — C'est fort bien, ma Sanchette, lui répliquai-je ; mais si tu ne m'aimois pas, tu m'en dirois autant.

J'allai donc trouver Monsieur l'Archiprêtre de S. Sauveur qui demouroit à côté de ma maisonnette, & je lui dis : Monsieur, à tout pécheur miséricorde, c'est une maxime de l'Evangile ; je suis un honnête garçon, nommé Lazarille. J'aime une jeune fille, qui me dit avoir beaucoup d'amitié pour moi : nous voulons vivre en bons Chrétiens, sans malices, ni détours. Voyez, Monsieur, s'il est possible de nous marier,

Monsieur l'Archiprêtre me parla de quelques formalités , ensuite d'argent , ensuite il me dit de lui faire voir ma femme. Je la lui fis voir de très-bon cœur : cela fit qu'il ne parla plus d'argent , & qu'il me dit : Avant de faire une famille , il faut avoir de quoi la loger ; avant d'élever une table , il faut songer à ce qu'on mettra dessus : y as-tu pensé ? Je lui parlai de mon office royal ; & ce que je n'aurois pas obtenu en six mois , le crédit de M. l'Archiprêtre me le fit avoir en deux jours.

Je fus établi Juré-Crieur des vins , des ventes & des choses perdues dans la noble Ville de Toledé. Je fus marié le 5 Nov. avec ma jolie Sanchette , dont je remercie le Ciel , puisqu'il faut le remercier de tout ; & je me vis tout d'un coup en une telle prospérité , que je ne me reconnoissois plus. Je regardois en arriere de ma vie comme dans un songe ; & tant que ma fortune dura , le Roi m'auroit appelé son cousin , que je l'aurois pris pour un affront ; & cependant , si j'eusse voulu me chagriner , j'en avois alors la plus belle occasion , comme on le verra dans la seconde Partie de mon Histoire.

SECONDE PARTIE

DE LAZARILLE (*).

JE puis dire que j'exerçois mon office de Crieur avec distinction. Je m'étois fait connoître ; j'avois des amis ; j'étois honoré de la protection de Monsieur l'Archiprêtre ; il nous donnoit à Pâques une charge de froment , un pain tous les jours , un pot-au-feu le Dimanche , & ses vieux haut-de-chausses de tems en

(*) Nous avons dit que cette seconde Partie étoit d'une autre main : nous la jugeons moins bonne que la première , & beaucoup plus libre. Cela nous dispense de demander pardon de tous les retranchemens que nous allons faire : nous ne parlons pas de ceux que nous nous sommes déjà permis , ni de la liberté que nous avons donnée à notre plume d'ajouter ce qui nous a plu dans un Ouvrage aussi peu important , & aussi connu.

tems. Je voyois ma maison pleine comme une ruche ; mais ce n'est qu'au moment du bonheur qu'on doit craindre les disgraces.

Rien ne fut pire pour moi que mes amis : en cherchant le plaisir avec eux , je perdais tout mon repos. Chacun me venoit dire je ne sais quoi de ma femme ; & qu'elle étoit bien éveillée depuis notre mariage , & qu'elle portoit des colerettes bien légères , & que Monsieur l'Archiprêtre devoit être bien doucement couché , puisqu'elle faisoit son lit , & que je devois bien vivre , puisqu'elle faisoit la cuisine de Monsieur l'Archiprêtre.

Je me tins ferme durant quelque tems ; car de son côté Monsieur l'Archiprêtre m'avoit dit : Tu as une femme d'or , Lazarille ; c'est une raison pour qu'on te dise qu'elle n'est pas sage. Prends garde aux mauvaises langues : elles empoisonnent le cœur après l'oreille. Si je te parle ainsi , c'est qu'il pourroit arriver qu'on murmurât de voir ta femme m'aider dans mon petit ménage ; mais ne considère que ce qui te fait du bien , & quand tu vois l'épi qui pousse , ne creuse point pour en voir la racine , car tu le détruirois.

C'est une sottise égale que de croire tout & de ne rien croire ; mais dans le cas de croire quelque chose , on est fort embarrassé ; & je l'étois. Je regardois souvent Sanchette avec un œil de tristesse ; elle me disoit : Lazarille , je gage , mon ami , que tu penses mal de moi. Et je me disois à moi-même : Pourquoi me soupçonne-t-elle de mal penser.

Je répondois néanmoins à tous les babillards : Ma femme est très - aimable , ne m'en dites rien. Le Ciel me fait plus de graces que je n'en mérite depuis que je vis avec elle ; & je ferois bien serment qu'elle est pour le moins aussi sage qu'une autre.

Il arriva qu'au bout de l'année j'eus une très-belle fille , & qu'alors je remontaï fièrement la corne de mon chapeau devant tous les jaseurs ; mais ils me la rabaisserent jusques sur les yeux , comme s'ils eussent voulu me faire entendre que j'étois aveugle ; & tous les enfans du quartier me disoient : Seigneur Lazarille , enoncez un peu plus votre chapeau s'il vous plaît , & cachez cela qui nous fait peur. Ceci me démontra , & je ne pus me tenir d'en parler à ma femme devant Monsieur l'Archiprêtre.

Dieu m'est témoin que j'eusse voulu être mort avant que la parole m'en fût sortie de la bouche. Ma pauvre femme se mit à faire des sermens terribles, à maudire celui qui nous avoit mariés, & puis à pleurer, pleurer jusqu'à se fondre en eau. Je me fus de ma vie si content & plus rassuré. Nous fîmes si bien, Monsieur l'Archiprêtre & moi, que nous la regagnâmes, & qu'elle me pardonna.

Je laissai couler plusieurs années dans cette union exemplaire, & je me regardois comme le plus heureux des époux, lorsque M. l'Archiprêtre me battit les oreilles du gain qu'il y auroit à faire à la guerre d'Alger. Ma femme vint ajouter à cela qu'il ne me faudroit qu'une ou deux campagnes pour nous rendre tout-à-fait riches, & qu'alors elle ne vivroit plus que pour moi, pour sa fille Urigede, & qu'elle laisseroit cet Archiprêtre, qui étoit un homme bien difficile à contenter.

Départ de Lazarille.

L'esprit d'aventures me gagna par là-dessus. Je recommandai ma femme & ma fille au saint homme, qui me promit

sacramentellement de les traiter comme
fiennes, & ma Sanchette me recom-
manda de ne pas oublier à lui envoyer
un joli Maure pour la servir, avec un
grand coffre de sequins de Barbarie. Je
quittai la Ville de Toledé pour me ren-
dre à Murcie, où je ne fus pas plutôt
entré, que je vis un homme de très-
belle taille qui portoit une plume au cha-
peau, & que je pris pour un Soldat.

En m'approchant de lui pour lier con-
noissance, je remarquai que son chapeau
étoit ouvert par le sommet, rongé des
bords, & tellement enfoncé qu'on lui
voyoit à peine le visage. Il avoit une main
appuyée sur sa joue, une jambe passée
sur l'épée, & le fourreau de l'épée avoit
été formé de la réunion de deux pauvres
lisieres; de ses bas, l'un étoit rouge,
l'autre verd, & l'un & l'autre ne lui
descendoient qu'à mi-jambes; ses sou-
liers étoient chaussés en Capucin, & son
habillement ressembloit au premier que
j'avois porté, c'est à-dire aux bribes que
j'avois rattachées avec des épingles en
sortant de Salamanque.

Je compâtissois à la misere du Soldat;
& je me faisois fier de marcher comme

Vivandier, lorsque mon homme, haussant la vue pour me reconnoître, me fit reconnoître en lui mon pauvre Ecuyer de Toledé.

Suite de l'histoire de l'Ecuyer.

Il m'embrassa très-amicalement, & m'appellant son ami : Je suis un homme déshonoré, me dit-il ; tu fais comment je partis de cette triste ville de Toledé avec ma réale pour fortune, & mon épée pour cortège, ivre d'amour, & fuyant l'infidèle objet de mes soupirs.

J'étois parvenu aux portes de la Ville, quand je me sentis arrêté par une femme voilée, qui me supplia de l'assister. Elle pleuroit, Lazarille, elle sanglottoit amèrement, & sa voix étoit la plus douce du monde. Mon cœur passa tout entier sur mes lèvres. Hélas ! Madame, lui dis-je, une réale est tout mon bien ; mon bien est à vous, ainsi que mon cœur & ma vie.

Elle me découvrit alors un visage tout céleste, Lazarille ; & me fixant de deux beaux yeux, rougissant d'une honte virginale, elle me dit : Ah ! Monsieur, ce n'est pas de votre argent que j'ai besoin,

E V

c'est de votre épée : vous me voyez pleurer d'un outrage , le premier outrage qu'une femme ait encore essuyé. Cela m'échauffa , Lazarille , & je répliquai vivement : Le nom du traître , Madame ? son nom ? de grace , & tenez-vous pour vengée.

Ah ! Monsieur , poursuivit-elle , c'est un outrage unique : un traître , comme vous dites , ne m'a pas donné le tems d'être infidelle ; il s'est échappé le premier : c'est dans mes chaînes qu'il faut le remettre , ou je n'aurai jamais de consolation. — Eh bien , Madame , lui répondis-je , il n'est question que de le vaincre & de lui faire quartier. Daignez me conduire.

La fine Dame , qui savoit bien où elle me conduisoit , me mit en deux ou trois heures de marche au milieu d'une troupe de Soldats , dont le Capitaine parut , & la reçut avec joie.

La plus insupportable plaisanterie est celle qui se joue de la sensibilité. Mais me voyant trompé par une femme , je ne savois quelle contenance garder. Un Caporal me vint demander ma signature pour un engagement : je lui répondis

qu'avec les femmes je le signois de mon sang ; mais qu'avec les hommes je le signois de mon épée dans leur cœur.

Le lâche me pressa le nez entre les deux joues, n'osant pas me donner un soufflet ; car s'il me l'eût donné, en auroit pu lui ouvrir sa fosse à la même place. Je fis pourtant mine de le tuer, quoique je l'eusse fait sans gloire, parce que je voyois bien que ce n'étoit pas un Soldat de réputation ; mais je vis tout d'un coup plus de vingt épées briller pour sa défense ; & je me retirai en appelant le Capitaine, ou quelque autre vaillant homme.

Aucun ne se présenta, Lazarille ; & depuis ce tems j'ai traîné cet affront sans pouvoir espérer de l'effacer dans le sang des lâches qui me l'ont fait.

Tout ce que je puis faire pour Monseigneur, c'est de le plaindre, lui dis-je alors, & de lui offrir à la prochaine auberge la moitié d'une table & d'un lit. Mon homme me prit au mot, & le lendemain je fus pris comme un imbécille : je ne retrouvai ni Monseigneur, ni mes habits, & je pensai mourir de douleur en ne retrouvant que les siens qu'il m'avoit abandonnés.

En m'accoutrant de sa misérable dépouille , je réfléchissois sur ce tour de noblesse & de vertu de la part de mon Gentillhomme , lorsque je retrouvai dans une des manches du pourpoint ma bourse qu'il y avoit mise toute entière. Allons , me dis-je , il est aussi honnête homme que celui qui seroit riche , & ne m'auroit rien pris : mais pourtant c'est une insupportable plaisanterie que celle qui se joue de la sensibilité.

Cette aventure ne m'empêcha pas de me rendre à Cartagène , où je m'embarquai. Mon Lecteur s'attend que je vais faire naufrage. En fidèle Historien je ne veux pas le tromper ; mais je ne décrirai point l'horrible tourmente qui faisoit courir les uns , confesser les autres , & renier presque tout le monde.

Un Proverbe dit que rivièrè orageuse fait le profit du pêcheur. Quand notre vaisseau se brisa , je me trouvai seul & je ne fais comment sur les débris de la chambre du Capitaine , à côté d'un coffre qui s'ouvrit , & qui renfermoit en ducats & en pierreries toute la richesse de l'équipage.

Oui-dà , me dis-je ; oh bien , je veux

que ma Sanchette soit appelée *Madame*, & moi *Monseigneur*. Si je puis sauver ce trésor, je ne veux pas qu'il y ait de Rôtisseur dans Toledé qui se traite mieux que moi. Je bâtirai des maisons ; j'achèterai des jardins aux Zigarales ; je marierai ma fille avec le plus riche Pâtissier du pays. Tout le monde viendra me toucher dans la main, je ferai le fier ; & par Saint Jacques, Monsieur l'Archiprêtre En ouvrant la bouche de colere contre l'Archiprêtre, j'avalai une bouffée qui me fit perdre connoissance, & je me retrouvai, je ne fais quand, dans une barque de pêcheurs, au milieu d'un tas de poissons.

Lazarille poisson marin.

Je vis cinq ou six hommes qui m'avoient rappelé à la vie avec un peu de vin, comme on rappelle une lampe à la lumière avec un peu d'huile. Je les entendis qui se disoient : Ce sera le plus beau monstre marin qu'on ait encore vu ; & je sentis qu'ils me lioient les mains le long des flancs, qu'ils m'enveloppoient les jambes & les pieds avec des herbagés, qu'ils m'attachoient une barbe de

chanvre verd , avec des moustaches de joncs , & qu'ils renfermoient tous mes cheveux dans un bonnet de mousse.

J'eus beau leur dire que j'étois un homme autant que fils de voisin que j'eusse connu dans le monde , ces maudits hommes étoient d'autant plus sourds qu'ils vouloient l'être ; & ils me transporterent dans une cuve pleine d'eau , où ils me firent plonger jusqu'au cou , étendu sur le ventre , & les pieds élevés hors de l'eau par le moyen d'une corde qui me faisoit en même tems plonger & relever la tête à leur fantaisie.

Ainsi ce pauvre Lazarille , qui tout-à-l'heure se disoit Souverain des mers , & qu'il l'alloit être du monde , ne s'appella plus Monseigneur , mais l'animal rare & extraordinaire , inconnu jusqu'alors , ayant la figure d'un homme & le corps d'un lion.

Quelqu'un viendra me dire que je fais un conte , & qu'on ne peut pas être bête au point de se laisser mener dans une cuve. Mais tel qui se laisse mener par le nez , n'est-il pas réellement aussi bête que moi ? Tel Bachelier qui n'est qu'un âne , tel Seigneur qui n'est qu'un oison , tel Sok

dat qui n'est qu'une poule mouillée, tel Prince qui n'est qu'un tigre, & tant d'autres qui sont des renards, telle femme qui n'est qu'une fouine, tel traitant qui n'est qu'une sangsue, & mille, & mille qui vivent en porceaux ont-ils le droit de rire parce que je suis devenu poisson?

Je fus promené durant plus d'une année parmi les grandes Villes, où l'on court plus volontiers aux bêtes, parce qu'on y fait moins ce qu'on est; & je fus enfin porté jusqu'à la noble Ville de Tolède, où l'on m'exposa sous une tente au milieu de la place du Zocodober.

Hélas! grand Dieu, de combien de larmes j'accrus mon humide prison, quand je vis ma femme Sanchette & ma petite Urigede; la petite en bavolet de satin rose, jolie, fraîche, & levant un œil fin, & ma Sanchette abaissant de beaux yeux un peu humides, un peu batus, la joue ternie par une douce pâleur, & la taille, je ne sais comment dire le reste, la taille, hélas! toute prête à redevenir aussi légère que je l'avois laissée. Qu'on me dise quel animal j'étois alors.

Je voulus parler; mais le maudit cor-

don noya ma parole avant qu'elle fût entendue. Je me mis à calculer ; mais jamais mari pénétra t-il jusqu'à l'évidence de son arithmétique. Lorsque je relevai la tête , ma femme étoit sortie ; & deux comeres qui se trouvoient là se mirent à dire : Que vous semble de la Sanchette ? — Que c'est une innocente , dit l'autre. — Si le bon Lazarille vivoit , je crois qu'il seroit bien fâché. — Ce seroit un innocent. — Et comment Pierre le Gaboch peut-il l'épouser ? — Comme un innocent. — Et l'on dit que Monsieur l'Archiprêtre va se ruiner pour ce mariage. — Mais oui , parce que c'est un innocent. De sorte que tout le monde étoit innocent ; & le plus malheureux fut ce pauvre Lazarille , qui , à la nouvelle de ce mariage , baissa la tête d'épouvante , & s'évanouit de douleur dans son bain.

Mes bourreaux alarmés firent retirer les Spectateurs , & vuiderent la cuve ; mais soit que je craignisse de revoir le jour après mon injure , soit que ce fût l'instant marqué pour ma délivrance , je refusai d'ouvrir mes paupieres , ce qui fit tomber sur moi une grêle de coups mor-

tels, auxquels je ne pus refuser des cris. La foule qui environnoit mon pavillon ne put se refuser à la curiosité. Le mystère fut découvert, mes bourreaux arrêtés, & moi réclamé par la vieille mere Monique, à qui il étoit impossible de ne pas se trouver là, puisqu'elle se trouvoit par-tout.

Rien ne m'étoit plus aisé que de peindre ma Sanchette toujours aimable, toujours innocente & fidelle. Mais quand on ne fait point un Roman, c'est un devoir que de ne pas mentir, de raconter les choses comme elles vont, & de parler des femmes comme elles sont. Les griffes étoient venues au petit chat de l'Aveugle, & sa prédiction & sa maxime, tout étoit confirmé.

La mere Monique avoit beau me dire que c'étoit une nécessité que la femme fût infidelle; c'étoit cela même qui me faisoit enrager: Eh bien, me dit-elle, te voilà comme tu es venu; qu'as-tu perdu? qu'as-tu gagné? & même n'es-tu pas heureux de n'avoir plus de femme, plus d'enfans? & ne peux-tu te faire à boire & à manger? De reprendre la tienne, ce seroit n'avoir pas de sang dans les ongles;

d'en reprendre une autre ; ce feroit n'avoir pas de sens dans la tête. Crois-moi, mon enfant, secoue la poussière de tes pieds, lave tes mains en signe d'innocence, & recommence une vie nouvelle ; unis le travail de Marthe à l'oisiveté de Marie ; c'est-à-dire, unis à l'état de mendiant, qui est le plus doux, quelque office qui lui serve de sauve-garde ; & pour commencer, voilà des liens, des crochets, & viens me porter un coffre d'une maison dans une autre.

Aventure du coffre.

Je la suivis tristement dans un quartier où je me chargeai du coffre avec peine ; car il étoit grand & pesant. La vieille me dit de ne pas broncher, parce qu'il étoit rempli de fioles, & d'autres choses non moins précieuses que fragiles. Nous passâmes dans un autre quartier, & dans une maison où l'on nous reçut avec beaucoup de politesse. Une jeune fille, fraîche comme un lys & tant soit peu grassette, se tenoit debout derriere sa mere, & ne faisoit pas mine d'entendre, ni d'être curieuse de regarder. — Voici le coffre de la Dame en

question , dit la vieille. Elle ne tardera pas à revenir de Ségovie ; & elle vous garde ses remerciemens au retour.

La fillette fut la plus empressée à reconduire la bonne Monique. Celle-ci la tenant dans un passage , l'embrassa & lui dit un mot à l'oreille : ce mot fit rougir la jolie personne qui devint plus vermeille que rose , & qui me parut bien la plus belle de tout ce que j'avois vu de beauté.

Au retour la vieille me donna quatre sols , qui me rendirent plus léger que les airs , plus fier que Roland , & qui me firent dire : Argent , maudit argent , c'est toi qui m'as fait bête pour me marier , bête pour quitter mon ménage , bête pour t'espérer , & bête pour le profit d'autrui : par toi les sciences furent inventées , les opinions soutenues , les vérités anéanties , les Villes armées de tours , les Forteresses rasées , les Royaumes & les Empires établis & confondus.

Par toi la vertu se soutient & se détruit ; par toi la jeune fille garde ou perd son innocence , & l'homme garde ou perd sa renommée de talens & de vertus.

Le lendemain , la vieille mere me re-

conduisit à la maison de la veille , parce que la Dame en question n'étoit point allée à Ségovie. On me remit le coffre sur les épaules ; & la jeune fille , jettant ses bras au cou de la vieille , lui remit la clef avec des caresses extraordinaires.

J'étois né malheureux , & mon malheur étoit une espece de contagion qui se répandoit autour de moi. En descendant les degrés , je plaçai le pied sur un bâton , que le diable sans doute avoit placé là ; je bronchai , je roulai ; le coffre roula plus vite , & ne s'arrêta qu'au bas de l'escalier , où se tenoient le pere & la mere de la jeune fille ; mais il ne s'arrêta qu'en se brisant , & l'on en vit sortir un beau galant , vêtu de velours verd , l'épée au poing , la dague à la ceinture , lequel salua tout le monde avec des graces inexprimables , & se jeta dans la rue avec une légèreté sans égale.

L'étonnement du pere & de la mere , à l'heure de cette soudaine vision , fut ce qui favorisa sa fuite ; & le tems qu'ils mirent à faire venir deux grands freres , qui tirerent des armes d'une vieille armoire , favorisa de même la fuite de la vieille mere & de la jeune fille. Tout

l'orage m'étoit réservé par le Ciel, quoique je fusse l'instrument le plus innocent de cette aventure.

J'étois arrêté sur la place où mes pieds m'avoient manqués; j'avois une épaule brisée, & ce fut sur celle-là même que tomberent les coups de pieds, de poings, de bâtons & de plat d'épées. Servantes, valets, enfans, & jusqu'aux chiens, tout s'amonceloit sur moi, & je ne parle pas du bruit, du vacarme & des injures qui ne me faisoient aucun mal.

Le pere enfin, non pas comme plus indulgent, mais comme plus raisonnable, me fit espérer la fin de la tempête, si je lui disois le nom, l'état & la demeure du perfide ennemi de sa maison. Je puis dire que jamais expédient ne m'a manqué: je répondis que je ne savois rien répondre à ces questions; mais que si l'on vouloit me suivre, je pourrois montrer sa demeure dans une rue fort écartée.

On me suivit donc, ou plutôt on me fit marcher entre les deux grands freres, & nous traversâmes presque toute la Ville sans qu'ils fussent où ils alloient, sans que je fusse où les conduire. Tout

d'un coup je vis venir un brillant Cavalier, qui du pied frisoit la terre, qui de la cape fendoit l'air, tenant un gant pendant d'une main, un œillet de l'autre, jouant des bras, & portant la tête comme s'il eût été cousin du Duc de l'Infantado. Je reconnus encore une fois mon Ecuyer, & je me souvins de mon histoire de Murcie.

Pour moi, & puis pour mon frere, dit le Proverbe. Je n'avois point gardé de rancune; mais il falloit me délivrer, & je me sentis bien-aise de lui donner l'échange de sa plaisanterie.

Messieurs, dis-je à mes Acolytes, le voilà qui vient, après avoir changé d'habits. Aussi-tôt mes deux braves se portèrent de fureur sur le pauvre homme, qui se mit si vaillamment en défense, que je ne doutai point de son salut, d'autant qu'il lui étoit facile de prouver son innocence. Quant à moi, voyant le jeu mêlé, je me glissai dans une petite rue, delà dans une autre, puis hors des portes, & dans la campagne.

L'Hermite.

Cet accident, & plusieurs autres qui le suivirent, avoient fort augmenté une espèce de mélancolie que je nourrissois depuis l'infidélité de ma Sanchette : je ne pouvois retrouver de joie franche ni de plaisirs purs ; le pain même perdoit tout son goût dans ma bouche : je n'étois plus le même homme, & je portois habituellement sur le cœur je ne fais quoi d'amer que connoissent les Amans, & que je ne pouvois digérer. Ah ! que les femmes sont coupables ! Il n'est personne qui puisse les accuser mieux que moi.

Dévoré de ce ver qu'elles jettent si légèrement au sein d'un honnête homme, je m'en allois devant moi, résolu de ne plus arrêter mes yeux sur aucune femme, & regrettant avec des larmes la résolution que je prenois. Je m'étois égaré dans les environs de Valladolid, lorsque je fis rencontre d'un vieil Hermite, courbé sur sa béquille, à laquelle pendoit une tête de mort aussi grande que celle d'un lapin : à le voir traîner lentement ses pas, je jugeai qu'il étoit épuisé de la

chaleur du jour , & je m'offris pour l'aider à regagner son hermitage.

Cet hermitage étoit taillé dans une roche , à mi-côte d'une vallée charmante. Au devant de la grotte il y avoit une petite cour embellie d'une citerne & de gazons ; à droite étoit la petite Eglise , à gauche , un petit jardin plus curieux que vaste , enjolivé de fleurs , enrichi de légumes , & orné de quelques ombrages.

En arrivant , il me fit raconter ma misérable vie ; ce que je fis avec sincérité. Le Vénérable me répondit : Mon frere , le monde est comme la femme ; il est doux à voir , amer à perdre , & funeste à garder ; il brille comme elle , une minute à nos yeux ; dans la minute suivante , les mêmes yeux ne retrouvent plus ce qui les avoit séduits. Il est bon de plaire une fois à la beauté , il est bon que le monde nous plaise deux fois , parce qu'il est bon de faire des fautes ; autrement on demeureroit dans l'ignorance , qui est le premier , & le plus fécond des vices.

Il y a vingt ans que j'ai quitté le monde , & que la beauté m'a quitté. C'est ici , mon frere , le Paradis terrestre ;
c'est

c'est ici que j'ai vécu sans besoins , sans soucis , ni douleurs , n'ignorant rien , dédaignant tout , & m'amusant de peu de chose ; veillant & sommeillant en paix ; buvant & mangeant sans travail , solitaire ou accompagné quand il me plaît , pensant , priant , chantant , me promenant , & rencontrant la satisfaction dans tout. C'est ici le temple de l'oisi-
veré philosophique , c'est celui des con-
solations religieuses , & c'est encore celui
du plaisir.

Je le priai de me détailler davantage les douceurs de sa vie , qui m'avoit toujours paru la plus dure de toutes. Rien n'est dur à l'homme de ce qu'il fait par choix ou par habitude , me dit-il. N'as-tu pas trouvé de la douceur dans ton état de mendiant , malgré les fatigues , les rebuts , les besoins & le mépris universel ? Ici l'on m'apporte , l'on me prie , l'on me revere. Veux-tu de cela ? dit une mère à son enfant. — Non , maman , je ne l'aime pas. — En as-tu goûté ? — Non. Si les Rois avoient goûté de la vie d'Hermite , ils jetteroient leurs Couronnes. Mais voici l'heure du dîner ; mon Frere , disons , & nous causerons mieux ensuite.

Le bonhomme distribua son petit repas frugal avec la plus voluptueuse économie : chaque mets ne servoit qu'à piquer le desir pour celui qui devoit suivre ; & tout en causant, tout en buvant à petits coups, il eut l'art de me faire regarder comme un plat céleste deux ou trois laituës qu'il fit arriver les dernières. A la fin du repas, un vin plus frais & plus rempli de feu, alla réveiller les ressorts de notre estomac, & nous nous laissons négligemment tomber sur des nattes, pour y faire une douce méridienne.

Mais soit que le bon Hermite eût oublié son âge pour me tenir tête, soit qu'il fût à son terme, & que la nature voulût épargner à un si saint homme les ennuis d'une maladie, au milieu de son sommeil il s'écria tout-à-coup : Je me meurs, je me meurs. Je me réveillai, & je le vis effectivement qui agonisoit. Vous mourez-vous, mon Pere ? lui dis-je. — Oui, oui, me répondit-il ; & je considérai que s'il mouroit dans un endroit aussi solitaire le jour qu'il y recevoit un hôte, & qu'il étoit revenu de la Ville bien portant, on pourroit m'accuser de sa mort.

Cette considération me fit courir hors de l'hermitage ; & portant mes yeux dans la vallée , j'apperçus un troupeau , j'entendis des musettes ; je m'avançai en grande hâte près de cinq ou six bergers & d'autant de bergeres , qui , séparés deux à deux , chantoient ici , & dansoient là , sous des saules , autour d'une fraîche fontaine. J'en vis un qui dormoit au giron de son amie , un autre qui se cachoit pour attirer la sienne ; une bergere qui fleurissoit la tête de son amant. La mort & le plaisir étoient à côté l'un de l'autre. Un voisin pleure , son voisin rit ; un amant se désole quand sa beauté chante ; un Monarque fait éclater la joie des fêtes quand son Peuple gémit ; & celui qui tient son œil au-dessus du monde , voit chacun de nous rire & pleurer à son tour.

Je fis venir deux de ces bergers , qui demanderent encore au bon Hermite s'il vouloit donc mourir. — Oui , oui , répondit-il ; & je ne croyois pas qu'il fût sincere : mais comme jé le vis opiniâtrément disposé à cette réponse , il me vint une idée que le Ciel m'inspira ; ce fut de saisir l'occasion : ce n'est pas à travailler longtemps qu'on devient toujours riche ; ce

n'est pas assez de se lever matin , le point est de se trouver à l'heure.

Je m'avisai de dire à l'Hermite; Voulez-vous , mon Pere , que ces honnêtes bergers vous servent ici de Notaires & d'exécuteurs de vos dernières volontés? — Oui , me répondit-il. — Ne me reconnoissez - vous pas librement pour votre unique & légitime héritier? — Oui , oui. Vous déclarez que tout ce que vous possédez réellement & en attente , vous me le donnez en récompense des agréables services que je vous ai rendus? — Oui , me dit-il encore.

Je lui fis d'autres questions pour donner au berger le tems d'écrire; & il écrivit ce singulier testament sur la muraille avec un charbon. Voulez - vous , mon Pere , que ce berger signe pour vous ce que vous avez dit être votre volonté? Oui , dit-il ; & fut signé *Frere Anselme* , tandis que l'heureux vieillard trépassoit doucement , en disant toujours oui , oui , oui.

Dès que j'eus vu le saint homme passé de ce monde dans l'autre , & les bergers repassés dans la plaine , je me mis à la recherche des provisions ; j'en trouvai.

d'abondantes , mais rien de ce que je desirois. Je me croisai les bras , & je me dis : si j'avois eu de l'argent dans ce lieu désert & exposé aux larrons , où l'aurois-je caché ? Là-dessus , je m'en allai dans l'Eglise ; & droit à l'Autel , où je trouvai un pot plein d'argent.

Je m'encapuchonnai des reliques du bienheureux , & le voyage que je fis à Valladolid pour obtenir la provision de la Chapelle , non plus que le reste de ma vie , & les tristes & fréquens souvenirs de ma Sanchette , ne méritent pas que je grossisse mon histoire d'une troisième Partie.



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES REFUS.

Chez MÉRIGOT jeune , 1772.

CET Ouvrage est singulier : on en a peu parlé, quoiqu'il ait été bien vendu. L'Auteur (qui ne pense pas à le faire réimprimer) desire que l'extrait que nous en allons faire tienne lieu de réimpression, & que nous nous prêtions à le copier autant qu'il sera possible, pour faire juger de son style. Ce desir & notre aveu nous mettent à l'abri du reproche de surprise.

Ce ne sont point ici les *Refus* qu'un homme amoureux ou galant peut avoir éprouvés dans le cours de sa vie. Le caractère passif n'est point du tout celui du héros, & son rôle est bien plus brillant. Il offre par-là beaucoup moins

de vraisemblance, dira-t-on. Il faut lire avant que de juger.



J'AVOIS vingt-trois ans, & j'étois Capitaine de Cavalerie, lorsque je commençai à jouir d'une célébrité sans illusion. Mes premières aventures n'avoient eu que leur réalité propre, & n'avoient fait qu'un petit bruit, que je prenois pour une réputation. Desir & succès, c'est tout ce que j'en puis dire, & tout ce que j'y vois aujourd'hui; alors j'y voyois autre chose: je dois avouer qu'à l'égard des femmes j'ai pensé un peu tard. Un nom, une figure, une fortune m'avoient annoncé dans quelques cercles où j'avois des amis déjà établis. Madame Dornai, maîtresse d'une maison brillante, souhaita, malheureusement pour elle, que je lui fusse présenté: j'eus cet honneur sans m'en soucier, & je lui plûs sans m'en enorgueillir. Madame Dornai avoit eu des aventures connues avec des Amans peu connus: rien n'engage moins l'amour-propre, & n'enflamme moins l'imagination. Une femme intéresse par les évé-

nemens de sa vie, beaucoup plus que par les charmes de sa figure; & lorsqu'elle a vécu sans éclat, il vaudroit mieux qu'elle fût sans beauté; car intérieurement on lui reproche d'en avoir.

Je définis Madame Dornai sans peine: je vis que sa défaite dépendoit de moi; mais ne pouvant m'honorer d'une telle victoire, je pris la peine de faire naître moi-même les obstacles. L'accueil indiscret qu'elle m'avoit fait, fut le prétexte de quelques leçons qu'elle goûta assez mal, mais dont elle se vit obligée de faire sa regle de conduite avec moi.

« Vous vous livrez au penchant que j'ai le bonheur de vous inspirer, lui dis-je; si j'avois la même imprudence que vous, notre engagement naissant, qui peut nous faire honneur à tous deux, deviendrait commun, & finiroit bientôt. Vous n'avez eu que des fantaisies jusqu'à ce jour; il faut avoir des aventures: elles font la célébrité, & c'est l'artifice qui les fait. Rendez votre conquête difficile en apparence; que le Public puisse s'imaginer que, supérieure au plaisir des engagemens, la gloire est le principe de vos actions, & que vous savez vous défen-

dre, lorsque la résistance peut vous procurer des soins plus assidus & plus capables de faire remarquer la vérité de votre empire. Avec des charmes, on a des Amans ; mais avec des rigueurs, on fait des conquêtes : c'est ce que je vous prie de considérer, par égard pour moi-même. Je ne suis pas assez modeste pour trouver bien flatteur un succès que je devrois à la facilité, ou à l'engoûment même. L'engoûment, qui toujours fut un titre de distinction, paroîtroit ici le contraire, & seroit confondu avec la facilité, parce que vous vous êtes livrée avec assez peu de considération à l'empressement de quelques gens très-communs, & peut-être à vos propres desirs. En un mot, prenez la peine de me résister ; trouvez le moyen d'en imposer au Public sur le caractère de cette résistance ; qu'il puisse croire qu'elle est sincère ; qu'il puisse penser que jusqu'ici vous n'avez négligé le soin de vous défendre, que parce que vous n'aviez pas trouvé l'occasion d'estimer. Alors je pourrai vous rendre des soins, & m'en glorifier ; alors je pourrai exercer le talent de plaire, & ne plus craindre de me voir confondu avec des gens qui, en vous

plaisant , vous ont fait moins de tort qu'aux Amans qui pourront leur succéder auprès de vous ».

Madame Dornai parut ne pas comprendre mon systême : je voyois qu'elle me croyoit plus de vanité que d'amour , & qu'elle avoit plus de foiblesse que de vanité. Elle m'eût dit volontiers :

Pourquoi chercher si loin la gloire ?

Le plaisir est si près de nous.

Son embarras la rendoit intéressante : la bonne-foi qui régnoit dans ses yeux m'eût peut-être précipité à ses genoux ; mais je me rappellois ces hommes machines qui avoient converti en opprobre le plaisir de l'enflammer. La réflexion arrêta mes mouvemens. Je lui dis : Si le Public étoit une chimere , je n'aurois plus que des transports : je me propose un ample dédommagement de mon sacrifice dans le plaisir de vous offrir un Amant digne de vous. Daignez vous unir à moi pour remplir un si beau projet ; je vous promets d'ailleurs que ces soins qui vont éloigner le bonheur de jouir , n'auront rien qui ne soit une jouissance. Votre

ame, fût sans fonctions, je lui prépare des voluptés en voulant l'occuper. L'esprit ne sera pas l'unique source où je puiserai mes idées ; l'esprit d'ailleurs n'est pas exclu du droit heureux de faire naître le sentiment. Mon ame s'animera en formant la vôtre ; nous nous aimerons, nous nous le dirons avec ces expressions brûlantes que laisse ignorer le plaisir, lorsqu'il n'est point l'ouvrage de l'amour.

En voulant diminuer la difficulté, je m'appercus que je l'augmentoisi : mes discours me donnoient un air de sensibilité qu'une femme voluptueuse remarque toujours, & qui devient l'aliment du desir : elle conspire intérieurement contre l'honnêteté qui la contrarie ; elle se permet des regards qui doivent produire l'égarement ou la pitié. Jamais peut-être je ne me vis dans une situation plus capable de m'entraîner.

Je triomphai pourtant de ce moment de foiblesse : le reproche que je me fis de n'avoir pas été plus maître de moi, produisit une sorte de révolte contre ses charmes ; je ne les vis plus que pour les braver. Mon dessein étoit de n'avoir jamais de liaison avec Madame Dornai ;

mais je voulois goûter avec elle le plaisir singulier du triomphe & de l'offense ; je voulois lui faire une situation extraordinaire , pour commencer une carrière peu commune ; je voulois que les femmes (à qui j'allois vouer quelques années de ma vie) pussent connoître d'abord mon caractère & ma façon de penser , dans un point qui fait l'orgueil de toutes , afin qu'elles ne crussent pas pouvoir me maîtriser jamais par le pouvoir de leurs charmes : je voulois enfin punir Madame Dornai de sa honteuse facilité.

Madame Dornai obéit avec beaucoup de contrainte à la loi que je lui avois imposée sous l'apparence d'un conseil. Elle étouffoit son murmure secret : mais l'indocile nature avoit sa maniere d'éclater. Tout ce que l'art put jamais prêter à la beauté étoit inventé par l'imagination , & employé par le dépit. Quelquefois je lui voyois un air de confiance mêlé de beaucoup de douleur ; quelquefois la négligence la plus affectée me peignoit naïvement son désespoir. Je la trouvai un jour seule dans cet état , & elle savoit que je devois venir la voir. L'irrégularité du coup d'œil me frappa : j'allois m'en

plaindre ; je m'apperçus qu'elle jouissoit d'avance du reproche que je méditois ; je l'interrogeai sur sa pensée plus que sur sa négligence , elle me répondit qu'elle s'épargnoit des outrages , en s'épargnant des soins ; que n'ayant rien à espérer de ses charmes , c'étoit les dérober à mon injustice que de les voir pour ainsi dire à mes yeux Mes yeux les ont trop vus , lui répondis-je , pour ne les pas admirer sous le voile du mystère comme dans tout leur éclat ; le Soleil brille toujours , malgré les nuages , pour le Peuple qui l'adore : mais je vois que vous condamnez ma conduite , & que vous accusez mon cœur. Je suis plus malheureux que vous : je m'étois fait la plus douce idée de cette même conduite ; j'avois espéré que vous en chéririez le système ; je me peignois un avenir délicieux après vous avoir honorée ; je voyois les faveurs d'un objet charmant couronner le sacrifice d'un Amant délicat ; je voyois la différence que la multitude même seroit obligée de trouver entre un engagement où la volupté n'auroit été admise que comme récompense de la tendresse , & ces vils commerces qui ne font que re-

nouveller la scene des plaisirs , sans offrir jamais le spectacle de l'amour.

J'obtins enfin quelques efforts , mais ils étoient faits avec si peu de résignation , que le Public , que je cherchois à éclairer sur le principe de ma résolution , pouvoit pénétrer comme moi le secret de sa révolte. J'examinai ce Public , souvent sévere , & plus souvent ignorant ; je cherchois à m'instruire du jugement qu'il portoit de mes motifs ; s'il les avoit mal conçus , s'il avoit regardé Madame Dornai comme une victime infortunée de mon caprice , je l'aurois sur-le-champ rendue à elle-même par une rupture décemment prétextée ; mais je fus convaincu par des rapports fideles , que je pouvois être tranquille sur la conséquence de mon entreprise , & qu'on n'y voyoit que le *castigat ridendo mores*.

Madame Dornai ne pouvant ni ne voulant plus se contraindre , m'écrivit un jour le billet qui suit :

„ C'est dans les horreurs de la nuit
„ la plus agitée , que j'écris à l'homme
„ le plus tranquille. Peut-il oser m'aimer,
„ s'il ne peut concevoir mon état ? ou
„ peut-il le concevoir , sans mépriser sa

» bizarre conduite ? Tous les outrages
» que peut éprouver une femme sensi-
» ble , trouvent une excuse ou dans le
» malheur de la nature , ou dans les
» défauts du caractère , ou dans les
» erreurs de l'inconstance : elle se lie à
» un homme destiné , avant de la con-
» noître , à faire son infortune ; il ne se
» fait pas ses défauts ; il ne rêve point au
» plaisir de la tourmenter ; les chagrins
» qu'il cause sont dans son existence ,
» non dans sa volonté Que ne
» puis-je avoir à vous reprocher tous les
» défauts réunis , & pouvoir ne les im-
» puter qu'à la nature ? Vous n'en avez
» qu'un , mais il est l'ouvrage de votre
» choix ; il me fait éprouver un outrage
» personnel ; il m'expose à l'indifférence
» de mes charmes , ou au malheur plus
» grand de douter de leur empire . . .
» Je peins mon état sans espérance de
» le voir changer ; je menace de mes
» larmes un homme capable de les voir
» couler avec plaisir ; j'ose exprimer des
» plaintes interdites à l'honnêteté ; &
» vous osez reprocher à la nature le
» tableau de ses douleurs ! Que n'a t-on
» pas à craindre de la cruauté réduite

» en système ? Et que peut-on attendre
» d'un homme maître de son cœur , qui
» tire vanité des caprices de son esprit ? »

Il ne m'étoit pas permis de faire con-
noître une pareille lettre ; mais il me
convenoit qu'elle fût connue. Une femme
qui pouvoit se donner à tout le monde ,
ne méritoit le respect de personne ; ce-
pendant une femme doit être respectée.
Je savois qu'en confirmant par ma répon-
se l'opinion qu'elle avoit de son sort ,
elle y feroit assez sensible pour chercher
des consolations dans les confidences ;
& j'avois auprès d'elle un ami très-sûr ,
à qui il étoit vraisemblable qu'elle s'a-
dresseroit : cet ami n'étoit pas comme
moi , obligé au silence. J'écrivis dans
cette idée , & mon attente ne fut pas
trompée. Voici exactement ma réponse.

« Le plaisir de se plaindre trompe
» la raison : on trouve des défauts , où
» l'on rencontre des contradictions ; la
» prévention augmente par l'entêtement
» d'une fermeté honorable ; les nuages
» forment la tempête ; on se trouble ,
» on s'agite , & la tête est perdue. Voilà
» votre état ; voici ma résolution. J'ai
» voulu vous éclairer sur le prix de vos

» charmes : loin de vouloir vous faire
» douter de leur pouvoir , il n'y a que
» pour la plus jolie femme que l'on
» s'impose la loi de différer le moment
» d'être heureux , pour être plus heureux
» encore : vous résister ainsi , c'étoit vous
» honorer. Je voulois que mes desirs
» contraints pussent vous faire juger des
» sentimens dont je suis capable ; que
» vous prissiez ces mêmes sentimens par
» une connoissance absolue de leur su-
» périeurité sur les plaisirs ; & qu'en
» couronnant un jour ma flamme par
» la récompense des faveurs , vous ne
» pussiez être avilie ni par vos sens , ni
» par les miens. Je me suis trompé dans
» toutes mes vues : j'ai fait votre mal-
» heur ; & je me vois l'objet de votre
» haine ; j'ai voulu devoir mon triom-
» phe à l'estime , & je ne puis moi-même
» estimer le bonheur de vous plaire ; il
» me confond avec tous les objets
» d'une fantaisie ; & je suis malheu-
» reusement né si délicat , que je de-
» viens cruel , dès que je me vois con-
» fondu. C'est donc avec la plus ferme
» résolution , Madame , que je renonce
» au projet flatteur d'élever votre ame

» à la hauteur de la mienne ; c'est sans
» regret que je vous laisse une liberté que
» vous détesteriez , si vous saviez com-
» bien il est doux d'être enchaîné aux
» bienséances , par les charmes du sen-
» timent. »

Madame Dornai ne soupçonna pas que j'avois voulu me moquer d'elle par un motif personnel , elle me crut un homme singulier par délicatesse ; & quoique les femmes dévouées , comme elle , à la réalité , ne soient gueres capables d'attachement , ni de regret pour un sectateur de la métaphysique , elle me regretta cependant , ou du moins elle me courut. Je la laissai écrire & se fatiguer : & me contentai de répondre quelques mots à un quatrieme billet. Mon ami essuya l'importunité des confidences , il ne fut pas discret ; & je me vis autorisé à rire avec le Public de cette espièglerie. Lorsqu'une femme a perdu la considération , il n'y a point d'être qui conserve moins de droit à la pitié.

Un de mes camarades me parla quelques jours après , d'une femme qui , instruite de mon aventure , avoit fait hautement l'éloge de mon caractère , &

avoit témoigné toute l'envie de me connoître. C'étoit une des grandes Métaphysiciennes du Royaume. Je me laissai conduire chez elle. L'empressement étoit médiocre ; je me peignois en elle une femme hypocrite , ou envieuse : dès le premier jour elle intéressa la conversation par une ingénuité extraordinaire. Placé à table à côté d'elle , elle me parla de ma conduite avec Madame Dornai , qu'elle attribuoit à mes principes épurés ; elle me laissa entrevoir la récompense qu'elle accorderoit à ma délicatesse , si le goût d'une liaison vertueuse pouvoit être un supplément aux agréments de la figure , & aux ressources de l'esprit. Je lui dis avec assez de distraction , que je lui voyois autant d'attraits que d'esprit ; & j'adressai la parole à une Dame qui étoit placée vis-à-vis moi , sans ajouter rien à mon compliment , & sans répondre un seul mot à la question qu'elle m'avoit faite. Elle crut que je ne l'avois pas entendue ; & elle recommença à m'interroger : je la regardai en souriant , & je crus que ce sourire pouvoit l'éclairer ; il produisit un effet contraire ; & je vis sa confiance s'exprimer par un redoublement d'attention.

Après le souper elle engagea tout le monde dans des parties de jeu ; & elle me réserva pour faire la sienne dans un entretien dont je ne pus même m'épargner la longueur , malgré ma manière franche de m'y expliquer. Tous les rébus des Platoniciennes y furent épuisés. Nulle idée , nul tour , nul esprit ; la plus fade copie du plus triste original fut pendant deux heures le spectacle qu'elle offrit à mes yeux. D'abord pour la tâter , moins que pour lui dissimuler l'ennui dont je me croyois menacé , j'avois essayé de former un combat ; mais dupe de ma politesse , & honteux d'épargner une femme qui m'assassinoit , je cessai de me contraindre : Je ne fais , lui dis-je , s'il existe quelqu'un qui puisse approuver votre manière de raisonner sur le point que nous discutons ; mais à coup sûr , ce quelqu'un n'est pas moi. Je condamne absolument vos maximes ; elles m'étonnent autant qu'elles me révoltent. Si votre système s'établissoit sur la vertu , je ne verrois qu'un excès respectable , & je dirois : en la charmant on peut l'instruire ; elle intéresse par son erreur. Mais je vois ici l'ouvrage du préjugé & de

l'amour-propre ; je vois le mépris de votre âme nourrir les illusions de votre esprit ; je me peins les amans le plus honnêtement unis , en butte à vos traits inépuisables ; & je me dis , la nature n'est pas en sûreté avec une imagination révoltée contre l'ancienneté de ses loix , & la douceur de ses plaisirs. J'ai dit & écrit à Madame Dornai tout ce que j'ai voulu , poursuivis-je , mais je me moquois d'elle , je cherchois à la punir ; & j'ai cru qu'il n'y avoit pas un être sur la terre qui pût s'y méprendre. Madame Dornai est une femme qu'on persifle & qu'on punit ; Madame de Volsan est une femme qu'on éclaire , ou qu'on abandonne. Je suis jeune , & vous êtes jolie ; j'ai un cœur à offrir , il est honnête , & préférera toujours la délicatesse des idées , à la dépravation des mœurs : mais la chimere de la perfection ne sera jamais le but de mes engagements. Je vous offre de raisonner le bonheur qu'on peut attendre de l'amour ; je vous promets de n'avoir qu'une passion très-subordonnée à la pureté de vos maximes ; je m'engage à régler mes desirs sur les progrès que je ferai dans votre âme ; je proteste

contre toute témérité qui pourroit vous ravir le droit heureux de disposer de vous même ; mais vous vous engagerez aujourd'hui à n'apporter dans la liaison que nous pourrons former , aucune résolution contraire au bonheur que je puis me promettre de mes soins ; vous vous soumettrez d'avance à tout ce qui pourra vous être inspiré par l'estime ; vous protesterez contre cette force factice qu'on emprunte quelquefois du préjugé , ou de l'orgueil , lorsqu'on sent le moment de la séduction ; en un mot , vous me répondrez de vous , comme je vous réponds de moi-même. A ce prix , je m'engage , & vous jure un attachement fondé sur l'enthousiasme de la vertu ; car c'est cet engouement pur , c'est l'admiration , c'est le respect , c'est le transport d'une ame tout-à coup inspirée qui me livre à vous , si vous voulez de moi ; mais je reste libre , & je n'ai rien offert , si vous persistez à ne me promettre que ce que je ne puis accepter.

Madame de Volsan m'eût fort embarrassé , si elle m'eût pris au mot ; il m'eût fallu soutenir la gageure , & perdre bien des jours à lui prouver

que nous ne nous convenions pas, ou immoler tout mon être à l'honneur cruel de lui convenir : heureusement elle avoit le défaut des sottes, l'entêtement pronça ; & je vis finir l'entretien le plus ennuyeux que j'aurai vraisemblablement de ma vie. Je sortis de chez Madame de Volsan, très convaincu que la nature a d'étranges caprices, & qu'il regne dans son empire une variété d'especes bien capable d'étonner le sot, & d'amuser l'homme d'esprit ; car entre Madame Dornai, Madame de Volsan, & une coquette, la différence doit paroître bien sensible.

Nous passerons sous silence une troisieme aventure, qui ne peint pas mieux le caractère d'esprit de notre héros que les deux précédentes, & qui n'offre pas une assez grande variété pour intéresser beaucoup. Nous allons le mettre dans une situation qui développe mieux sa singularité. C'est encore lui qui va parler.

Tout se fait dans le monde sans qu'on soit indiscret. Il y a des curieux, des oisifs, des bavards, des méchans ; tous ces gens là devinent, supposent, affir-

ment , exagerent. Une pensée , un mot ont pour eux la réalité d'un événement. On diroit qu'ils sont dans la confiance de tout le monde : rien ne se fait pour eux derrière la toile.

J'appris , peu de jours après mon entretien avec Madame de *** , qu'une Dame très-fière avoit parlé de moi en termes peu polis ; & que les trois refus par lesquels je m'étois distingué dans le monde depuis que j'y avois fait mon entrée , lui paroissent autant d'outrages pour son sexe. « Je voudrois bien , » avoit-elle dit dans un grand cercle , » que cet homme qui cherche les aventures pour avoir droit de les mépriser , » eut l'imprudence de s'adresser à moi ; » je lui apprendrois à être plus modeste , » & moins singulier. »

Ce propos me fut rendu fidèlement ; je pris une connoissance exacte du caractère de la Dame. On m'apprit qu'elle étoit savante , dédaigneuse , importante , & sage par fierté. La qualité de savante m'épouvanta d'abord. Les femmes peuvent avoir tout l'esprit imaginable ; on n'en craint point l'abus , dès qu'elles sont sans prétention. Elles sont comme les
autres ;

autres ; elles ont une ame : la société ne les regarde pas comme étrangères ; l'amour ne leur est pas étranger : souvent l'esprit augmente leurs qualités estimables , corrige ou voile leurs défauts , leur prête de nouveaux charmes ; on les dispense d'en avoir par un charme particulier : mais une savante a presque toujours l'esprit faux , le cœur froid , le caractère mauvais , l'humeur difficile. Elle ennuie , & méprise ; elle fronde & déplaît ; elle choque , elle envie , elle brave ; la société la craint , l'amitié la fuit , l'amour la hait.

Je ne prétens pas confondre dans la même opinion toutes les femmes qui ont cultivé leur esprit ; le ridicule & les défauts essentiels ne sont pas une condition inévitable de cette culture. Une teinture des sciences n'est quelquefois qu'une recommandation de plus. J'ai connu des femmes instruites qui auroient arraché l'estime à l'envie , & l'admiration à la stupidité ; mais j'en ai peu connu : & j'ai trouvé , au contraire , beaucoup de savantes dont le moindre défaut étoit de ne rien savoir , & de ne rien sentir. Les questions que je fis sur celle

Août , 1781.

G

dont j'avois à me plaindre , m'apprirent qu'elle avoit la plus exacte ressemblance avec celles dont je viens de tracer le portrait général. Quoique piqué de ses discours , je faillis d'abandonner un projet de vengeance que je venois de former , cependant le dépit prévalut , & je me fis présenter à elle le lendemain.

Je m'offris à Madame de *** sous les traits de la modestie ; je louai tout , je souffris fort , je demurai long-tems , je refusai de souper ; il falloit respirer. J'appris le lendemain qu'elle avoit été fort contente de moi. J'y retournai deux jours après sous le même masque , que je gardai jusqu'à la fin de la visite. Elle parla beaucoup , déraisonna toujours , ne loua jamais. J'applaudis imprudemment à tout ; je levois avec timidité les yeux sur elle ; à peine oisois-je hazarder les soins d'usage. Mon extérieur lui plût ; elle le prit pour le gage de sa supériorité. Un ami que j'avois rencontré chez elle , & que j'avois mis dans la confidence de mes desseins , lui fit remarquer tout bas que je n'étois pas reconnoissable auprès d'elle , & qu'elle avoit fait un miracle. Elle me regarda avec complaisance ; j'affectai plus

de timidité. Elle eut des soins pour moi : on recommença à lui faire observer ma contenance respectueuse ; elle sourit : elle me porta des regards de bienveillance ; elle m'en adressa de plus doux : je me trouvai enfin engagé dans une conversation. Jamais je n'avois eu moins d'envie de briller. J'écoutois , & je me disois : Peut-on unir tant d'audace à tant de sottise ? Cet entretien me fit beaucoup d'honneur & beaucoup de bien ; je n'avois point contrarié ses idées , j'avois donc beaucoup d'esprit. J'avois admiré ses inepties , j'avois donc beaucoup de connoissances. Mon caractère & mon extérieur , dit-elle , invitoient à la confiance : on devoit croire que j'étois naturellement raisonnable & modeste , & que si je me montrois dans le monde sous une apparence différente , c'étoit par une manière de penser complaisante , & une flexibilité d'humeur qui me faisoit adopter les formes les plus agréables aux différens esprits , & plus analogues aux circonstances. Ainsi je n'avois été qu'un homme du monde un peu singulier avec Mesdames Dornai , de Volsan , &c pour prendre de l'ascendant sur elles ; & j'étois

plus vrai , plus naturel avec elle , par l'ascendant qu'elle avoit pris sur moi.

Tel fut le jugement que porta Madame de *** , d'un homme à qui elle se proposoit de plaire , & qu'elle étoit incapable de pénétrer. Je souffris ses louanges aussi patiemment qu'il me fut possible , en tremblant cependant qu'il ne s'y glissât quelque aveu. J'évitois autant qu'il m'étoit possible d'en faire naître l'occasion , en me tenant toujours loin d'elle , & en ne lui disant que des choses qui ne peuvent attirer à un homme aucune de ces indiscretions qui détruisent les avantages de l'équivoque.

Madame de *** commençant à m'estimer , eut l'orgueil de se croire sûre de moi. Elle me rechercha sérieusement : ma timidité favorisant son audace , elle s'expliqua par mille choses qu'une étourdie ne se permettoit point. Il faut mépriser également les deux sexes pour franchir aussi hardiment les limites. Je voulois une preuve plus manifeste de ma victoire ; & pour me la procurer , j'étois condamné à des soins plus positifs & plus sensibles. Une conversation nouvelle avança beaucoup mes affaires. Nous

étions à l'écart ; tout le monde jouoit : elle fit de l'esprit autant qu'elle voulut. J'osai lui montrer que j'en avois , que je raisonnois , que j'étois instruit , que j'étois philosophe. Le goût qu'elle avoit pour moi imposa des loix à l'amour-propre : elle souffrit que je la contrariasse ; elle ne s'apperçut pas même que tout doucement je lui prouvois qu'elle n'avoit pas le sens commun. Vaincue enfin par ma supériorité , elle fut assez foible pour m'avouer que , détournée par le torrent du monde importun , de la solitude & de l'étude , elle n'étoit pas encore parvenue à se procurer à son gré ce jugement exquis qui forme la vraie philosophie. Vous me paroissez avoir supérieurement l'un & l'autre , me dit-elle : je vous avoue mes besoins ; c'est peut-être vous avouer davantage : je voudrois que sur quelques traits d'histoire que j'ai lus , que j'ai recueillis , & sur lesquels j'ai porté mon jugement pour m'essayer , vous daignassiez me dire librement votre avis. Ce seroit une maniere de m'instruire d'autant plus sûre que j'aimerois à vous avoir des obligations.

L'emploi qu'elle me proposoit est

agréable, quand l'écolière est intéressante. Il est doux de former l'esprit quand on veut obtenir le cœur : mais quelle différence de situation, quand on ne se propose rien que de contraire à l'amour ! Cependant un prix flatteur devoit couronner ma complaisance. En l'instruisant, j'allois animer sa foiblesse, & constater son ignorance : c'étoit remplir tous mes desfeins. Cette pensée me donna le courage de répondre favorablement. Après avoir résisté pendant quelques momens avec beaucoup d'apparence de modestie, je consentis à ce qu'elle exigeoit de moi. Sur le-champ elle me remit son portefeuille, qui renfermoit les traits d'histoire sur lesquels elle avoit réfléchi. Comme ils n'étoient pas en grand nombre, je lui promis mon travail pour le lendemain.

Quoique Madame de *** ne sût pas bien raisonner, il étoit à craindre qu'elle ne se connût en mauvais raisonnemens ; & j'aurois manqué mon coup par un persiflage trop déclaré : je voulois d'ailleurs intéresser son cœur par la reconnaissance, & par la conviction de sa raison. Ma vengeance eût été imparfaite, si

je n'eusse immolé qu'un être à demi-trompé par mes motifs. Je fus donc obligé de donner plus de soin à mon travail, pour assurer plus d'effet à ma perfidie. Je lui portai le lendemain mon tribut littéraire. Je m'imagine qu'en le communiquant au Lecteur, j'ajouterai à l'intérêt qu'il prend déjà à cette aventure.

PREMIER TRAIT.

Lorsqu'un Scythe étoit offensé, & qu'il n'avoit pas le moyen de se venger, il faisoit rôtir un bœuf, le mettoit en pièces, & s'asseyoit sur la peau, au milieu de toutes ses viandes, les mains liées derrière le dos, comme un prisonnier : tous ceux qui passaient par-là, & le vouloient secourir, en prenoient un morceau, & juroient de concourir à sa vengeance, chacun selon son pouvoir.

RÉFLEXION DE MADAME DE ***.

Les Scythes ne devoient pas faire un fort grand usage de l'esprit ; la ressource est commode , mais le tableau est grossier.

MON JUGEMENT.

Cette maniere simple & touchante d'exposer le besoin de trouver du secours, devoit inspirer beaucoup de pitié. Nous accordons souvent beaucoup moins à de plus éloquens discours, & c'est souvent la faute de cette éloquence même.

II^e. T R A I T.

Les Romains pensoient qu'on ne devoit pas laisser à chacun la liberté de se marier, d'avoir des enfans, de mener telle ou telle vie que l'on vouloit, de vivre enfin au gré de ses passions & de ses desirs. Pour obvier à cet inconvenient, ils élurent deux Censeurs.

RÉFLEXION DE MADAME DE ***.

Voilà une institution bien tyrannique. Il y avoit donc dans cette République des milliers de Médecins payés par le Gouvernement pour interroger le tempérament de chaque individu, & autant de filles publiques, également payées pour recevoir tout homme, qui, destiné au mariage par le pouvoir de la nature, n'obtenoit pas la permission de se marier.

MON JUGEMENT.

Rien n'étoit plus sage que cette institution. La liberté qu'ont les hommes de vivre entièrement à leur fantaisie , les perd presque tous , & introduit peu à peu dans les Etats cette oisiveté si fatale à l'homme , cette corruption si funeste à la société. Les Romains connoissoient aussi bien que nous les avantages de la liberté , & les moyens nécessaires pour la maintenir ; ils en étoient aussi jaloux que nous ; ils s'en montroient , dans toutes les occasions , les zélés défenseurs. Cependant je ne me souviens pas d'avoir lu dans toute leur histoire de grands inconvéniens attachés à la qualité de Censeur.

Il s'est répandu dans notre Nation des vices qui ne sont que trop connus de tout le monde , quoiqu'ils échappent à la vigilance & à la rigueur des loix. L'irréligion , le libertinage , la fraude déliée , l'avarice , l'oisiveté , le luxe excessif , les vices dans les gens mariés , dans les célibataires , dans l'éducation des enfans , dans l'exercice des emplois , des arts & des métiers , & autres de même nature , ne pourroient-ils pas être soumis à la cen-

fure ? laquelle étant exercée fans pédanterie & fans passion , rendroit à la Nation ses bonnes mœurs , sans lui ravir la liberté ; & veillant à la sûreté civile , veilleroit à la conservation , même physique , de la Monarchie ; car le dépérissement d'un Etat est un des effets les plus naturels de la corruption générale ; & c'est des vices cités plus haut que se forme insensiblement cette corruption destructrice , lorsque leur cours constant n'est arrêté par aucune digue particuliere. L'état de la Police à Paris , sous le Magistrat éclairé & vigilant qui la dirige & la perfectionne tous les jours , est une preuve sensible des avantages que les mœurs trouveroient dans la création de quelques places de Censeur. Ils seroient placés entre le Magistrat chef , & les Commissaires de quartier. Ce seroient des hommes choisis , éprouvés , renommés , respectés : leur fonction ne s'étendrait pas plus loin que l'observation des mœurs , & la recherche de ce qui leur nuit dans les habitudes qu'on ne punit point comme criminelles. Ils rendroient compte de leurs découvertes & de leurs vues au Magistrat chef.

III^e. T R A I T.

Parmi les réglemens que publia Antonin , St. Augustin en cite un qui établissoit pour regle , que si un mari poursuivoit sa femme en Justice , comme lui ayant manqué de fidélité , il falloit que le Juge examinât si le mari avoit lui-même gardé la fidélité à sa femme : & que , supposé qu'ils fussent trouvés tous deux coupables , ils fussent tous deux punis : car , dit l'Empereur , il est tout-à-fait injuste que le mari exige de sa femme l'observation d'un engagement qu'il ne remplit pas lui-même.

RÉFLEXION DE MADAME DE ***.

Cet Empereur raisonnoit très-bien : L'égalité des devoirs établit l'égalité des peines , sur-tout en matiere de fidélité. Notre sexe doit être bien convaincu de son esclavage odieux , en apprenant qu'il ait fallu faire un réglement particulier pour le soustraire à l'empire tyrannique des hommes , dans un point aussi incontestable & aussi simple.

- MON JUGEMENT.

Antonin étoit surnommé *le Pieux*. Il est dangereux que de pareils Princes fassent des réglemens, ou créent des loix. La nature peut y être plus consultée que la raison ; & c'est la raison sur-tout qu'il faut consulter quand on donne des loix aux hommes, parce qu'ils ont corrompu la nature. A n'envisager l'infidélité dans les deux sexes que comme suite du dégoût & des tentations, l'adultère, également punissable dans les deux, ne donne à aucun des deux le droit d'accusation & de poursuite, sans l'autorité de l'innocence. Mais les suites d'un crime égal dans son principe n'étant point du tout égales dans leur progression, il n'est point raisonnable de n'établir une loi ou un jugement que sur l'opinion de cette égalité. Or l'adultère, dans la femme & dans le mari, a des conséquences bien différentes. On fait tout ce que je pourrois dire à cet égard. La loi d'Antonin étoit dangereuse ; elle dut produire beaucoup d'audace dans les femmes Romaines, beaucoup de désordre dans les mœurs, beaucoup de trouble dans les familles,

beaucoup de scandale, beaucoup de maux, beaucoup d'impunité. Il est humiliant & triste de voir une loi prononcée par la nature, aussi funeste par son effet, & conséquemment aussi condamnable; mais c'est une preuve de plus que la Philosophie seule doit prononcer des loix.

IV^e. T R A I T.

Constantin, bien instruit que la vraie autorité du Prince est inséparablement liée avec l'autorité des loix, défendit aux Juges d'exécuter ses propres Rescrits, de quelque maniere qu'ils eussent été obtenus, s'ils étoient contraires à la justice; & il leur donna pour regle générale, d'obéir aux loix préférablement à des ordres particuliers.

REFLEXION DE MADAME DE ***.

On est bien digne de commander, quand on sait se défier de l'étendue de son pouvoir. Un Monarque absolu est nécessairement présomptueux ou cruel, lorsqu'il n'a pas cette heureuse défiance : un Monarque timide est nécessairement le plus juste & le plus digne de régner.

MON JUGEMENT.

Plusieurs de nos Rois , & particulièrement Charles V , ont rendu des Ordonnances pareilles à celle-là , au sujet des évocations au Conseil. Antiochus , Roi de Syrie , se croyoit si dépendant des loix , qu'il donna un décret par lequel il permettoit , & commandoit même de ne point obéir à ses Ordonnances , si elles se trouvoient contraires à la disposition des loix. Une des loix de Justinien porte : « C'est une parole di-
» gne de la majesté d'un Prince , de dé-
» clarer que tout Souverain qu'il est, il se
» croit lié & astreint par les loix ; tant
» notre autorité dépend de celle du droit
» & de la justice. » *Je vous donne cette épée ,* disoit Marc-Aurele , au Chef du Prétoire , *pour me défendre tant que j'obéirai fidèlement aux loix ; mais elle doit servir à me punir , si j'oublie que ma fonction est de faire le bonheur des Romains.* J'ose croire qu'il y a du trop dans tout cela. Un Prince trop soumis aux loix se repose trop sur elles. Il doit leur subordonner ses passions , & jamais ses vertus & son génie bienfaisant. Com-

bien ne peut-il pas s'offrir de circonstances , où la loi trop sévère l'empêchera de faire le bien ou le mieux ! Il est de fait que la loi n'a pas pu tout prévoir ; il est donc hors de doute que c'est borner l'autorité à la simple représentation , ou , si on l'aime mieux , le sentiment à la simple Justice , que de ne faire dans tous les cas que ce qu'a tracé la loi. Je m'imagine que les Justinien , les Antiochus , les Marc - Aurele en affectant cette scrupuleuse docilité dans leurs discours , s'en écarterent quelquefois dans leur conduite : & quiconque connoîtra bien , je ne dis pas le caractère d'un cœur magnanime , mais la nature seulement , aimera à croire comme moi , que des Princes qui furent justes par principe de sensibilité , préférèrent quelquefois la bonté , la foiblesse même , à une justice rigoureuse.

V^e. T R A I T.

Lactance , un des hommes les plus vertueux de l'Empire Romain , étoit , malgré son rare mérite , si pauvre , qu'il manquoit du nécessaire. Cette pauvreté fit en lui un effet tout contraire à celui

qu'elle a coutume de produire ; ce fut de lui donner du goût pour elle : il s'en fit une si douce habitude, que, dans la suite, à la Cour de Crispe, & à la source des richesses, il ne sentit augmenter ni ses besoins ; ni ses desirs.

REFLEXION DE MADAME DE ***.

Un tel exemple sert à consoler les Philosophes, & à honorer la Philosophie.

MON JUGEMENT.

La pauvreté qui va jusqu'à manquer du nécessaire, ne peut jamais devenir une douce habitude, si l'orgueil ne s'en fait un motif pour mépriser l'opulence des autres, & un moyen particulier pour insulter publiquement à leur faste. On peut dire, en ce cas, qu'elle est un vice nourri avec complaisance pour favoriser un très-mauvais penchant : car il y a bien de la dureté & de l'impertinence à s'élever au-dessus des besoins, pour avoir droit d'insulter aux plaisirs.

VI^e. & dernier TRAIT.

Godina, femme de Loofric, Duc de Mercie, mort en 1056, étoit la Prin-

cesse la plus illustre de son siècle par sa beauté & sa vertu. Son mari avoit imposé une taxe sur les habitans de Coventry , qu'elle entreprit de leur faire ôter , en traversant , nue , toute la Ville ; condition que le caprice de Loofric lui avoit prescrite , si elle vouloit obtenir l'effet de sa demande. Elle fit défendre aux habitans , sous peine de mort , de la regarder passer ; monta à cheval , & traversa la Ville sans autre voile que ses longs cheveux. Cependant un homme , poussé par la curiosité , entr'ouvrit la fenêtre ; mais il fut mis à mort.

REFLEXION DE MADAME DE ***.

Ce tableau a une grandeur qui élève l'ame nécessairement. On courroit les rues pour une pareille femme.

MON JUGEMENT.

Sa générosité fut héroïsme ; sa précaution fut vertu ; sa rigueur fut foiblesse : combien de grands tableaux gâtés par des nuances !

J'envoyai le lendemain mon griffo-

nage à Madame de *** ; j'y joignis le billet qui suit.

“ Je ne puis vous porter , Madame ,
” le tribut de mon esprit & le gage
” de mon zele. Une incommodité me
” retient chez moi. J'ai osé ajouter à
” vos idées , quelquefois les contrarier :
” vous aviez exigé une sincérité propor-
” tionnée à mon estime. On ose tout ,
” lorsque l'on veut prouver un sentiment
” aussi juste. ”

Madame de *** me répondit dans les termes les plus affectueux , je pourrois dire les plus tendres , si deux jours après , ne me voyant point paroître , elle ne m'avoit écrit un billet si passionné , qu'il faisoit , pour ainsi dire , disparoître l'intérêt du premier.

Je pouvois lui apprendre son sort dès le moment , & j'y étois déterminé , lorsque l'ami que j'avois avec elle , entra , & retint ma plume par un détail curieux. Il étoit , deux heures auparavant , chez Madame de *** ; elle lui avoit parlé de moi avec l'intérêt le plus indiscret , & l'avoit chargé de me dire , en termes précis , que si la douleur de me savoir incommodé , & le vif desir de

me revoir , pouvoient accélérer ma guérison , elle m'ordonnoit de me servir de la recette des plus douces pensées & des plus agréables présomptions. Mon ami lui avoit dit que c'étoit-là une déclaration : Oui , c'en est une , avoit-elle répondu , pourvu qu'il l'entende. Il alloit se retirer pour faire sa commission , lorsqu'une Dame de ses amies étoit entrée & avoit parlé de moi. Ses propos n'étoient qu'un compliment sur les sentimens que Mad. de *** paroïssoit m'avoir inspirés. C'est le triomphe des sciences , avoit-elle dit , & c'est le véritable savoir : rien ne prouve mieux l'esprit que l'art de plaire. Madame de *** , hardie jusqu'à l'imposture , s'étoit révoltée contre l'intention qu'avoit apparemment la Dame en lui parlant ainsi. Vous croyez me flatter , en me félicitant d'une conquête ? avoit-elle répondu ; votre erreur m'humilie : je serois très offensée que quelqu'un s'avisât de m'aimer ; je l'en ferois repentir , ou il seroit bien insensible au mépris. L'amour qui est l'amusement de tant de folles , & la gloire de tant de fottes , ne peut paroître qu'un outrage & qu'un abaissement au petit nombre

de femmes qui ont élevé leurs idées au-dessus de la sphere commune. Vous oubliez d'ailleurs , avoit-elle ajouté , que la conquête dont vous me félicitez doit être un sujet de dépit pour toute femme qui pense. Le Chevalier de ** , qui jusqu'à présent a paru se complaire à insulter les femmes , s'est rendu indigne de me devoir le bonheur de soupirer.

La Dame , un peu honteuse de son propos , poursuivit mon ami , n'avoit pas osé le justifier par l'autorité des apparences ; & Madame de*** , continuant à s'en formaliser , lui avoit témoigné beaucoup d'humeur jusqu'à la fin de la visite. Pour lui , il étoit si indigné d'un tel excès de fourberie , qu'il n'y avoit rien à quoi il ne fût capable de se prêter pour aider à ma vengeance. J'accepte votre offre sans balancer , lui répondis-je ; vous êtes l'ami de la Dame qui a entendu mon doux panégyrique : Je ne vous demande que de l'engager à m'accorder , demain , une heure chez moi ; vous lui donnerez la main : elle trouvera son dédommagement dans la confusion d'un être altier , à qui elle ne doit pas

plus de pitié que moi , puisqu'il l'a également offensé , en lui reprochant un compliment simple , par la plus impertinente fausseté.

Les choses ainsi arrangées entre mon ami & moi , & l'heure du rendez-vous convenue , nous nous séparâmes. Je traçai un nouveau billet dans lequel je me félicitai de l'intérêt généreux que , suivant le rapport de mon ami , on daignoit prendre à moi. J'augurois beaucoup de la douceur des *présomptions* , mais je craignois beaucoup plus des rigueurs de l'absence. « Ce seroit sans doute abuser » du droit de présumer , disois-je , que » d'oser prétendre au charme consolant » d'un regard ; mais lorsqu'on s'inté- » resse au sort d'un malade , on lui per- » met l'aveu de ses besoins ; on préside » au remède qu'on lui inspire ; quelque- » fois même pour assurer sa confiance , » on en fait l'essai devant lui ; tout cela , » Madame , dépend de la façon de » sentir , l'esprit doit vous avoir appris » jusqu'où l'on peut pousser un raison- » nement à cet égard ; & je n'ai rien » à dire de plus , si la fierté vous per- » met de m'entendre.

On m'entendit très-bien , & l'on ne fut point fiere. La réponse fut une promesse vivement exprimée de venir me tâter le pouls , à six heures du soir. Ah ! qui tâteroit le vôtre quand vous me verrez , me dis-je, vous trouveroit plus malade que moi. Je me proposois une maniere de l'humilier, dont l'effet devoit lui donner la fièvre.

Je passai la nuit dans l'agitation : ces petites espiégeries , ainsi motivées , sont des affaires sérieuses. Le moment heureux arriva. J'avois prévenu mon ami sur mes desseins , & sur l'heure où il devoit amener son aimable complice. Mon cœur tressaillit lorsque je les vis entrer. Je priai Madame Delmore (c'étoit son nom) de me permettre le rôle d'amant pendant tout le tems de la scene. Imaginer , dans ces momens , c'est enrichir la malignité ; & il n'y a point de refus à craindre.

Madame de *** ne tarda pas à arriver. Le Lecteur devine tout ce qu'elle eut à souffrir. La dissimulation contre des esprits résolus est un tourment horrible. Elle me lança mille regards affreux : je fixois les miens sur elle ; & elle voyoit

que loin de m'imprimer la crainte , elle ne devoit pas même attendre de la pitié. Je sentis vingt fois en une heure que le tragique eût été mon genre , si j'avois consacré ma verve à Melpomene. Cette scene dura plus que je ne l'aurois pensé. L'embarras de Madame de *** la prolongea. Elle étoit si confuse , qu'elle ne savoit comment se retirer. Notre contenance lui apprit que nous nous propositions de nous moquer encore d'elle lorsqu'elle seroit partie : enfin elle fut obligée de lever le siege. Mon ami , qui lui donna la main , me dit en rentrant , qu'à coup sûr j'aurois sa visite , ou une lettre , le lendemain ; car, ajouta-t-il , on mourroit de tout ce qu'elle a sur le cœur , si on ne l'exhaloit par des plaintes. J'éprouvai en effet que sa conjecture n'étoit pas fautive. Je reçus à dix heures du matin le billet le plus énergique , le plus menaçant. Je ne fais si Médée écrivoit lorsqu'elle étoit fâchée ; mais , si cela est , ce ne seroit pas affoiblir son caractère que de lui prêter le style de Madame de ***. Ma réponse , qui se fit attendre deux jours , ne m'attirera pas le reproche de faiblesse.

« Vous avez voulu m'humilier , Ma-
» dame , j'ai voulu vous le rendre. Vous
» m'avez menacé , sans me connoître ,
» vous m'avez désavoué après m'avoir
» choisi ; vous avez menti à la vérité , à
» votre cœur , pour satisfaire un orgueil
» qui révolte , quoiqu'il tienne du délire.
» Retenez cette maxime , Madame , que
» l'amour-propre est un être nerveux ,
» qui repousse très-bien une injure ; &
» qu'il est permis de corriger une fem-
» me , quoiqu'en respecte son sexe. »

Je vais laisser Madame de *** livrée
à ses réflexions , me préparant des coups
qu'elle n'osa jamais me porter ; & je
passe à une aventure cent fois plus in-
téressante que le coup-d'œil des ridicules
rassemblés ne peut être amusant. Ici
mon ame goûtera la satisfaction de se
faire connoître par une honnêteté que
mes premiers récits n'ont point annon-
cée à ceux qui ne conjecturent pas. Je
peindrai des sentimens qui devroient tou-
jours faire naître le bonheur ; des crimes
qui devroient toujours être suivis de
remords ; des qualités plus respectables
que beaucoup de vertus plus honorées :
j'essayerai d'instruire quelques esprits sans
principes ;

principes ; de réveiller quelques ames assoupies dans la langueur d'un néant vainement déguisé ; de ramener à l'amour quelques cœurs corrompus par l'épidémie des crimes familiers , ou égarés par ce phosphore continuel qui brille dans le monde sous le nom d'inconstance. Mon récit commencera par des réflexions analogues à mon sujet , & utiles à mon succès.

Il est des cruautés de tout genre , & des monstres de toute espece. Dans nos sociétés les plus douces , à la Cour des Princes les plus généreux , dans le séjour des Sages les plus révéérés , & de la Justice la plus incorruptible , il existe des hommes capables de tous les crimes , & d'autres à qui il ne manque que le courage de les commettre. Dans ces cercles brillans , où la frivolité regne avec l'amour volage , où la superficie semble n'être jamais pénétrée , il est des criminels profonds qui pénètrent sans cesse la nature pour la trahir , font de tous les attachemens qu'ils ont l'art d'inspirer , des sujets de désespoir aux ames les plus intéressantes & les plus honnêtes ; leurs noirs projets , conduits avec esprit , & exécutés

Août , 1781.

H

avec adresse , ou avec audace , sont bientôt publiés par eux mêmes : il se trouve des êtres assez barbares pour devenir leurs flatteurs Un de ces traits peut seul inspirer plus d'horreur qu'un long traité sur la mauvaise - foi dont on punit les femmes qu'on a séduites , & sur l'infamie de ceux qui applaudissent au triomphe de l'insolence & de la cruauté.

Une jeune personne très - aimable & très-jolie venoit d'épouser , à Paris , sans amour , un homme qui n'avoit jamais eu de l'amour que pour lui-même. Elle s'ennuya d'être indifférente & de vivre avec un indifférent. Un téméraire devina ses pensées , & se promit de dissiper son ennui. Elle étoit si préparée par la situation de son ame à écouter une déclaration , qu'il n'eut que la peine de la tromper pour la séduire. Elle crut être aimée avec toute l'ardeur qu'on se promet quand on aime ; & sa passion fut bientôt égale à sa confiance. L'espoir du séducteur étoit d'augmenter aisément le nombre de ses triomphes , en publiant ce triomphe nouveau : il savoit qu'il faut unir l'art de tourmenter à l'art de plaire , & que l'indiscrétion n'est rien , sans les

mauvais procédés. Son esprit très-exercé dans ce genre , & très - animé par l'amour-propre , fut bientôt assez inventif pour lui fournir vingt moyens qui ne lui firent éprouver que l'embaras du choix , pour n'avoir pas la peine de choisir , il les employa tous. La jeune personne souffrit deux mois sans se plaindre , & souffrit d'autant plus que s'accusant de ses chagrins , elle imputoit les uns à son imagination , & les autres à ses défauts. Elle fut enfin obligée de se croire moins défectueuse , moins chimérique , & moins ridicule qu'elle n'étoit malheureuse : elle dut sa pénétration à l'excès de ses tourmens. La lettre qui suit , apprit à son tyran qu'il falloit employer les dernières ressources de l'art , ou se résoudre à perdre sa victime.

« Le plaisir de vous croire sensible ,
» m'aveugla si long-tems sur vos torts ,
» que ce n'est qu'après en avoir cherché
» vainement en moi-même , que je
» me détermine à me plaindre ; & je ne
» fais même , en souffrant beaucoup ,
» où trouver des expressions qui puissent
» rendre & mon état & ma douleur. Les
» illusions qui m'abusèrent m'ont laissé

» ignorer le langage des reproches ; & il
» m'est aussi difficile de m'exprimer ,
» qu'il me fut doux de vous croire. Ce-
» pendant , liée à votre gloire par mon
» amour , je ne puis consentir à votre
» déshonneur , & je sens que mon avi-
» lissement en devient la source publique.
» Je dois penser sans doute que le monde
» très corrompu ne juge pas les amans
» injustes avec beaucoup de sévérité ,
» puisque vous y paroissez tous les jours
» sans rougir , en y portant une ame si
» coupable envers moi ; mais je m'ima-
» gine néanmoins que l'intérêt général
» ne permet pas qu'on y voie tranquil-
» lement l'art cruel de faire répandre
» des larmes , & le plaisir plus cruel de
» s'en glorifier. Je suis persuadée que si
» quelques personnes vous applaudissent
» par air , beaucoup d'autres vous con-
» damnent par équité ; & je sens que
» ces dernières exigent de moi que je
» vous fasse rougir , ou que je vous aban-
» donne. Déterminée à faire le dernier
» sacrifice , je commence cependant à
» employer le plus doux moyen : vous
» imputerez peut-être à la foiblesse cet
» excès de modération , & vous conclu-

» rez que l'on n'a pas à craindre les réso-
» lutions d'une femme qui se sent avi-
» lie , & se contente de se plaindre. Je
» sens que je serai assez prompte à vous
» détromper , pour ne vous pas laisser
» jouir d'une erreur qui sera l'outrage
» que j'aurai le mieux senti ».

On croiroit , en lisant cette lettre , que le dépit prêtoit beaucoup de force à celle par qui elle étoit tracée ; mais le dépit trompe un moment l'amour-propre , & n'a nul pouvoir réel sur le sentiment. L'imposteur , très - piqué des menaces qu'elle osoit lui faire , imagina vingt moyens de la punir , dont quelques-uns n'avoient jamais été inspirés par la vengeance ; il les eût tous employés s'ils avoient pu n'exposer qu'elle. Tour à tour séduite & tourmentée , rassurée & alarmée , humiliée & respectée , négligée & prévenue , elle ne connut plus de situation. Sa raison s'altéra insensiblement ; elle fit des démarches qui caractérisoient presque la folie ; le Public les sut ; des plaisans en rirent ; des vaudevilles lui apprirent qu'elle étoit déshonorée. Elle sut que le premier étoit parti de la main à qui elle devoit ses autres blessures : le

désespoir devint son génie. Trop affoiblie par la douleur & par les larmes pour former des projets violens , elle forma celui de mourir , qui ne demande que de la foiblesse. Une retraite ignorée de son mari fut l'asyle de ses sombres pensées. Huit jours après elle étoit sur les bords du tombeau.

Dans un pays de mœurs , cette nouvelle eût armé mille cœurs sensibles contre un malheureux qui osoit s'en glorifier. La fatuité lui fit les honneurs d'un attentat qui étoit son triomphe ; elle donna le dessin d'une estampe , où une amante étoit représentée percée d'un trait mortel aux pieds d'un amant qui sourioit à sa blessure. Les deux figures étoient même ressemblantes. On vit cet horrible monument dans les mains des plus jolies femmes. La beauté mit un prix au bourreau de la beauté ; celui qui devoit être chassé de la société fut recherché par la coquetterie , & célébré par la fatuité. La nature , en cette occasion , éprouva tous les outrages.

Jeunes gens , pour qui sur-tout je trace ici cette anecdote effrayante , vous ne lirez rien dans la vie des tyrans & des

conjurateurs qui soit aussi horrible & aussi instructif : considérez le tableau que j'offre à vos yeux ; s'il ne vous épouvante pas , défiez-vous de votre cœur.

J'étois à la campagne ; j'entendis parler d'une solitaire très-jolie qui se cachoit à tous les yeux , depuis deux ans , dans une maison écartée du Village. On en parloit avec intérêt. J'interrogeai ceux que je crus mieux instruits ; bientôt j'écoutai tout le monde : il me sembla que j'étois destiné à consoler un cœur gémissant. Le mien me portoit vers l'asyle respectable de l'amour. Cependant , connoissant bien le jaloux empire de ce Dieu , je ne regardois souvent que comme une illusion l'espoir délicat que je nourrissois. On me dit qu'elle avoit languï long-tems dans les bras de la mort , & qu'elle n'avoit été ramenée à la vie que par les efforts de l'art conservateur. C'est qu'elle a bien aimé , m'écriai-je avec admiration : le plus doux des sentimens devient la plus cruelle maladie quand le chagrin en a corrompu la source.

Entraîné par cet objet puissant , je me promenois tous les jours autour de sa maison. Je l'apperçus un matin autour

de sa fenêtre, je vis en même tems sortir un Jardinier, je voulus l'arrêter ; il parut avoir dessein de m'éviter. Je cherchai dans ma bourse le moyen de fixer ses pas ; je n'y parvins que par l'importunité. Remettez votre argent, me dit-il ; la volonté qui m'a rendu sourd est plus puissante que lui. Pourquoi m'interrogez-vous ? Etes-vous un parent ? êtes-vous un ami ? êtes-vous le malheureux ? Il me regarda en prononçant ce dernier mot. Excusez, Monsieur ; cette femme est si bonne, si belle, si touchante, si triste Je tuerois le scélérat qui l'a mise dans cet état. — Tu chériorois donc un homme rempli de pitié pour elle, sans la connoître, lui dis-je ? Je vois ton cœur, & je prévois ta réponse : eh bien, je suis cet honnête homme, console-moi de lui être encore inutile ; je fais ses chagrins : dis-moi la vie qu'elle mene. — Elle n'en mene point, répondit-il ingénument ; elle soupire, elle pleure, elle cache ses larmes par bonté pour nous ; à peine elle parle, à peine elle existe — Tu fais cependant son histoire, poursuivis-je, quelqu'un te l'a contée ? Je la fais aussi, mais je veux t'entendre

— Je crois que vous ne l'ignorez pas , reprit-il , mais vous ne le savez pas bien ; il y a à y joindre ce qu'elle pense , ce qu'elle souffre tous les jours : cela ne peut se dire ; il n'y a que sa tristesse qui le dise bien . . . — Elle fut trahie par un imposteur qu'elle aimoit tendrement , poursuivis-je ; elle voulut mourir , elle vint ici , elle a vécu avec peine — Elle n'a plus vécu , dit-il en larmoyant ; elle n'a plus su si elle étoit au monde : la moitié des choses qu'elle fait ne sont pas des actions ; c'est le put mouvement du corps ; il n'y a que dans celles qu'elle dit qu'il entre de la pensée ; aussi sont-elles bien tristes . — Ne t'a-t-elle jamais chargé d'aucune lettre pour son parjure ? — Une lettre . . . Pour ce misérable . . . Je suis bon , je n'offense jamais ; il est de qualité ; mais . . . s'il se trouvoit au bout de mon fusil , il auroit lu pour toute sa vie .

Je ne rendrai pas mon entretien avec ce Jardinier plus long ; je ne détaillerai pas non plus tous les moyens que j'employai long-tems avec inutilité pour m'introduire chez Eléonore , (c'est le nom que je donnerai à cette infortunée). Ce détail exigeroit un volume .

Toute femme sans doute a un cœur ; il est fait comme le nôtre : nous nous consolons, elle peut se consoler. Lorsqu'on lui plaît, on avoit une qualité qui pouvoit lui être utile, ou qui lui étoit agréable : cette qualité ne peut pas être accordée à un seul individu ; il existe des millions d'hommes : elle doit se trouver dans l'ame honnête & sensible ; si elle n'y est pas précisément, les soins doivent en tenir lieu : dès qu'on peut obliger ou plaire, on peut consoler.

Tel fut le raisonnement que je fis dès que je me sentis résolu à me dévouer à Éléonore. J'eus besoin de me le rappeler souvent dans le cours d'une longue épreuve : j'aurois désespéré mille fois de réussir, si je n'avois été soutenu par la connoissance de la nature. Enfin, je vis paroître l'aurore d'un jour plus favorable. J'aurois cru me tromper sans la confirmation intérieure que l'on doit à l'estime de soi-même ; & cette intelligence secrète est le prix le plus doux de la vertu. Ce ne fut qu'un regard, ce ne fut qu'un mot ; mais les Cieux s'ouvrent au premier regard favorable, après avoir long-tems douté, & l'on y lit sa destinée. Un trans-

port eût été une imprudence. Il faut toujours croire qu'un objet qui s'est longtemps défendu, résiste encore en éprouvant le pouvoir d'une force supérieure à la sienne, & qu'entre la surprise & la défaite, il y a un espace dont on éclaire la nécessité par le feu d'une ardeur indiscrete. D'ailleurs, est-ce à la joie qu'on s'abandonne dans ce moment, quand le cœur est véritablement tendre, & que l'objet est véritablement respecté? Non, la douceur d'un premier plaisir plonge dans la méditation; on se demande si l'on est digne de son bonheur; on est plus occupé des momens qui doivent suivre, que du moment dont on jouit; on mesure une durée déjà nécessaire au sentiment, déjà garantie par l'estime, déjà prescrite par l'honneur: on se perd, pour ainsi dire, dans l'immensité d'un siècle; un instant n'est qu'un point que l'ame franchit, & qui n'est pas digne d'arrêter sa vivacité.

Tel fut l'état où je me trouvai auprès d'Eléonore jusqu'à la fin du jour. Il duroit encore le lendemain. Je ne pouvois cesser de me rappeler ce regard, ce mot qui avoient pénétré le fond de mon cœur:

je crois qu'il se mêla de l'orgueil à ma félicité ; je sentis que je méprisois jusqu'à la grandeur suprême, & qu'à mes yeux le premier trône de l'univers étoit le cœur que j'allois occuper.

Il est bien peu de gens capables de concevoir les réflexions étonnantes qui successivement firent disparaître tout le charme de ma méditation. J'ai dit que pour beaucoup d'esprits, ce livre ne seroit qu'un roman. C'est ici le moment de l'épreuve.

Au milieu de la volupté où je nageois ; je sentis le besoin de réfléchir. Une voix parloit à mon cœur ; je distinguai celle de la probité. Le pressentiment de ce qu'elle alloit me dire, me rendit lent à l'entendre : je cherchois à me distraire ; j'appellois secrètement Eléonore à mon secours : enfin il fallut écouter. Jamais ce moment ne s'effacera de mon esprit.

Eléonore étoit l'être le plus parfait & le plus sensible : les chagrins de son cœur lui avoient mieux fait connoître les devoirs de l'amour. Quel serment exigeoit-elle en engageant sa foi ? Le confident de ses peines ne pouvoit l'ignorer : quels soins pourroient bien remplir ce serment !

Mon âge , le monde , mes devoirs , la coquetterie des femmes , combien d'obstacles ! combien d'écueils ! Cependant ma parole sera engagée , continuai-je ; j'aurai dit à une infortunée qui vouloit mourir : Vivez , je vous réponds de votre bonheur Elle vivra peut-être dans les larmes malgré mes efforts ; je vivrai dans les tourmens malgré mes vertus ; j'éprouverai enfin les regrets : heureux si je puis échapper aux remords !

Ce tableau sombre & sévère fit insensiblement une si vive impression sur moi , qu'il ne me fut plus possible d'en détourner les yeux. Je respectois tant Eléonore , qu'à chaque instant j'ajoutois à la réalité du tableau : je croyois voir le moment où ses regards me troubleroient ; j'entendois ses plaintes : « Ingrat , me disoit-elle , » que vous avois je fait » ?

Je passai tout le jour à réfléchir : je voulois être seul ; je devins triste ; je devois la voir. Un premier sacrifice m'apprit que j'aurois été digne d'elle , si quelqu'un avoit pu l'être. Je lui écrivis que j'étois incommodé ; & deux heures après , ce prétexte n'étoit plus un mensonge : la fièvre me faisoit , je me mis au lit.

Une idée tout-à-fait noble me rendit la santé. Eléonore m'avoit nommé son Amant : c'étoit le Comte de **. Elle l'aimoit encore , quoique j'eusse trouvé le secret difficile de lui plaire. Ce succès n'étoit qu'une surprise ; elle m'eût livré son cœur , mais il n'étoit pas libre , & de long-tems il ne l'eût été. Une honnête femme pense ainsi , & rarement elle oublie un ingrat.

Je me levai de très-bonne heure , & me fis conduire à Paris : j'allai trouver le Comte. Le sort avoit prévenu mes desseins : cet homme brillant , audacieux , célèbre , venoit d'éprouver la plus cruelle perfidie. Une femme sans éclat l'avoit sacrifié à la vanité de faire parler d'elle. Je lui parlai d'Eléonore ; je fus éloquent ; j'osai mêler les maximes de l'honneur aux reproches de l'humanité ; je peignis les caracteres différens d'un Amant aimé , digne de son bonheur , & d'un infidèle jouissant de son crime. Je peignis les différens engagemens qui trompent notre cœur par un artifice affreux , ou qui l'attachent par le charme le plus vrai ; je mis Eléonore à côté de la coquette qui venoit de l'avilir ; je le forçai de se placer

entre elles : le remords le précipita aux pieds de la première ; la raison l'y ramena dix fois. J'obtins sa parole d'honneur qu'Eléonore seroit heureuse. L'amour entendoit ses sermens ; il les scella de sa main immortelle. Le bonheur de cette illustre femme n'a pas encore été altéré. Le Comte est devenu mon ami ; tous les jours ses réflexions me garantissent sa flamme. Eléonore a perdu son mari ; elle est devenue la femme de son Amant. Jamais l'hymen ne s'est plus heureusement uni à l'amour.

Ce sacrifice avoit coûté à mon cœur. Il me resta , pendant plusieurs jours une impression de tristesse que rien ne pouvoit effacer. Je sentis le besoin de la dissipation ; & j'allai chercher quelque folle qui pût répandre de la gaieté dans mon ame ; par son ridicule ; le sort me servit au gré de mes desirs. Je reçus de la campagne une lettre qui m'annonçoit une aventure plaisante. Je prévient le Lecteur que cette aventure sera toute sans récit , & sans conversation ; on ne lira que des lettres.

LETTRE PREMIERE.

Au milieu des champs , où je vis parmi les moutons , j'apprends , Monsieur , qu'il existe à Paris , un homme qui n'a pas l'esprit d'un berger. On me mande que vous *refusez* les femmes avec autant de hardiesse , que la plupart des hommes en ont à les rechercher. Je n'ai jamais été refusée , Monsieur ; & je voudrois vous connoître. Enchaînée dans ma solitude par les fers de l'hymen , ce n'est que par le secours des lettres que je puis me rapprocher de vous , à moins que le desir de me refuser ne vous rapprochât de moi. Vous ne voudrez pas courir dix lieues pour goûter un plaisir qui s'offre à vous tous les jours ? & je suis obligée de faire les premiers pas. Franchement , Monsieur , un homme de votre espece est rare ; mais il peut n'être pas singulier. Avez - vous eu quelques aventures qui vous aient donné de l'horreur pour l'amour ? ou êtes-vous un de ces hommes infortunés que la nature a privé du bonheur d'aimer par la fâcheuse

disposition des organes ? Si tel est votre fort , notre amour-propre n'a rien à vous reprocher ; notre cœur même vous doit quelque pitié. J'ose espérer que vous fixerez mon doute à cet égard. Si votre singularité n'est qu'apparente , ma curiosité est satisfaite , & ma charge est remplie. Il y auroit de la cruauté à tourmenter un homme , respectable par son malheur , & qui n'a pas grand tort au fond , de se tirer d'affaire , comme il peut. Je vous prie , Monsieur de m'honorer d'une réponse , & de ne me pas garder le secret. Mon nom & mon adresse , que je joins ici , vous mettent à portée de m'accorder cette double satisfaction.

R É P O N S E.

Vous vivez parmi des moutons , sans être bergere , Madame ; il n'y a point de mal à cela. La coquetterie vous sied bien ; vous en avez l'esprit ; vous en avez le droit ; mais craignez-en le malheur ? Vous vous adressez à un homme un peu capable de déconcerter vos projets. Si j'avois l'honneur de vous connoître , je vous dirois (peut-être plus positivement)

qu'il n'y a que du tems à perdre avec moi : je vous suppose très-jolie ; & je ne sens point affoiblir ma résistance. Vous exigez un aveu , Madame , il est fait. Je refuse de prendre un engagement , par un principe qui paroît vous être peu connu , puisque vous ne le supposez pas. Il y a cent ans , Madame , j'aurois pu vous en vanter la délicatesse ; craindre de l'exposer à votre critique , c'est vous dire combien je suis jaloux de le suivre , & c'est répondre à votre lettre.



L E T T R E I I.

Vous n'êtes pas poli , Monsieur ; mais j'ai été peu circonspecte ; je n'accuse que moi du ton cynique qui regne dans votre réponse. Il y a cent ans , Monsieur , vous auriez été tout aussi répréhensible qu'aujourd'hui de confondre toutes les femmes dans la même opinion , & de vivre indifférent par système. La délicatesse de votre principe , est l'entêtement d'un esprit injuste , ou l'orgueil d'un esprit fier. Ces deux défauts livrant l'homme à lui-même , amènent la

férocité qui est la plus cruelle maladie de l'ame. Convenez que vous éprouvez des tourmens dans votre résistance ; & que vous êtes quelquefois encore moins content de vous même que de nous ? vous n'envisagez pas nos défauts avec autant de rigueur que vous le voudriez ; si vous êtes capable d'aimer , nos charmes les balancent sans doute à vos yeux ; vous voilà donc dans un état d'équilibre ; mais cet état ne doit durer qu'autant que la raison opere ; si vous cessez un moment de réfléchir , & de vous armer contre nous , un seul coup-d'œil flatteur doit faire pencher la balance , & alors vous ne pouvez résister au plaisir de céder ; que par des efforts qui nous en font mieux sentir le besoin. Je crois raisonner , Monsieur ; il me semble que l'indifférence par système est un vice qui ne peut pas être impuni. Le cœur en est le juge ; il a ses loix , & ses vengeances ; il en faut toujours venir à la dépendance de la beauté ; & la plus involontaire est celle qui doit se faire le mieux sentir. Je vous vois péniblement occupé , & honteusement sensible : vous combattez le desir , & vous annoncez d'au-

dace : état affreux , si votre ame est réellement tendre. Un coup-d'œil vous touche ; un reproche vous agite ; un soin vous séduit ; il faut résister à tout cela ; il faut jeter un voile sur la beauté qui vous invite ; il faut rassembler des forces insuffisantes pour combattre , malgré vous , la nature & l'amour. J'entre dans des détails que vous connoissez mieux que moi , Monsieur ; notre empire est si naturel que l'homme le plus injuste est souvent le plus éclairé. Ne vous tourmentez pas plus longtems ; cédez , de bonne grace , ou malgré vous ; n'épuisez pas ces ressources d'artifice sur lesquelles la vanité vous abuse ; nous savons les apprécier ; nous savons qu'elles n'ont qu'un tems ; & lorsque ce tems est passé , l'homme qui nous a bravées , sans pouvoir nous haïr , nous paroît un objet si ridicule , si digne d'être moqué , qu'il peut mourir de honte , s'il lui reste de l'amour-propre. On dit que vous êtes intéressant malgré vos défauts. Je m'étois proposé de vous lutiner par mes lettres ; mais je suis isolé des honnêtes gens ; & mon cœur me fut rendu avant mon départ ; il m'importune : si mes conseils

peuvent parler au vôtre ; je vous prie de penser à moi.

R É P O N S E.

Enfin Madame , vous voulez m'engager dans un commerce d'injures : il me semble que je place les miennes à plus gros intérêt que vous , car vous paroissez avoir plus de ressentiment que moi. Vous raisonnez beaucoup pour le dissimuler ; & par-là vous manquez l'effet de l'épigramme. Mon intérêt dicte cet avis ; je vous aimerois beaucoup mieux sans détour & sans art ; toutes les draperies déguisent la nature , & c'est une perte que ne répare pas l'art du pinceau le plus parfait , quand on est un peu cynique. Je vais vous contraindre , Madame , à suivre mon conseil ; je vais vous offenser dans votre sexe ; & pour approcher mon but de plus près , je joindrai à cette menace malhonnête , le regret plus malhonnête de ne vous pas connoître personnellement , quand je lance mes traits hardis. Je suis né avec une sensibilité , au moins égale à la délicatesse qui dicte les bons choix. J'ai eu des fantaisies , & j'en ai rougi : éclairé par

la honte de mon avilissement , j'ai voulu dédommager mon cœur de la tristesse de ses regrets par la pureté d'un attachement ; j'ai promené mes yeux sur la surface de la société , je n'ai trouvé aucun objet digne de les fixer : j'ai voulu croire que dans quelques femmes , c'étoit un déguisement volontaire , un extérieur dicté par l'usage du monde : j'ai approfondi les caractères ; j'ai trouvé la source du mal , & la fin de mon erreur. Le sentiment , Madame , est un besoin quand on pense comme moi ; & l'on ne se voit pas privé du plaisir de le satisfaire sans éprouver de la mauvaise humeur. Cette humeur augmente à mesure qu'on développe le néant des plaisirs auxquels l'amour a été sacrifié. On se plaint : on dit des vérités ; on entend des injures , on s'honore de les mériter ; une femme plus résolue se présente ; armée de traits piquans ; on les repousse ; on l'attaque à son tour ; on la blesse : la victoire ne laisse que le regret d'avoir combattu un être fort inégal , & fort imprudent. Que cet aveu , Madame , vous serve de leçon ! apprenez à terrasser votre ennemi , avant de lui chercher querelle. Ne comp-

rez point sur le droit de votre sexe, quand vous l'oubliez pour offenser : l'offense vous dégrade ; & vous perdez vos titres en perdant votre dignité.



L E T T R E I I I.

Je déclare mon imprudence, Monsieur, & j'avoue mon repentir. Depuis deux jours, je relis votre lettre ; elle m'est encore nouvelle, au moment où je vous écris, par l'effet qu'elle a produit sur moi. Jouissez, Monsieur, de la réflexion qui me ramène à vos principes, je vous abandonne mon sexe, que vous ne jugez point avec trop de rigueur ; je vous livre ma raison que je veux que vous enrichissiez de vos idées. Ne dédaignez pas de m'instruire, & permettez-moi de vous intéresser. Entraînée par le tourbillon, j'allois m'égarer sans retour ; vous arrêtez mon imagination trompée ; vous la charmez en la fixant. Il est un bonheur que je ne connoissois pas ; vous l'inspirez en le persuadant, l'amour respire sur la toile où vous promenez vos crayons. C'est

dans son sein que je veux vivre ; c'est à lui que je veux consacrer ces jours que la coquetterie alloit encore usurper. Si l'on rajeunit par le plaisir, le repentir me rendra ma première jeunesse ; parée des attraits du printems, je serai une véritable fleur ; mais voudrez-vous me cultiver ? Je crains qu'un souvenir affreux ne vous rappelle ma première forme. Cette forme cependant n'étoit qu'une apparence, vous le voyez : un instant m'a changée ; de véritables défauts résistent plus long-temps aux impressions de la raison. Non, Monsieur, vous ne dédaignerez pas mes vœux ; vous ne mépriserez pas votre ouvrage ; vous êtes trop conséquent pour n'être pas généreux..... Que je me trouve, à présent, seule, & isolée ! L'image d'un mari n'est pas celle d'un homme ; & la vôtre, sans doute, n'est celle de personne : que je me vois loin de vous ! qu'il est difficile à l'imagination de remplir cet espace au gré du cœur ! mes champs n'étoient qu'une solitude avant de vous connoître ; jugez du désert qu'ils vont m'offrir ! je serai bergère avec mes moutons, mais je ne le serai pas avec vous.

Ah !

Ah ! si je pouvois vous présenter une houlette ! si je vous voyois oublier l'univers pour la main qui vous l'auroit donnée ! que cette main feroit prompte à graver votre nom sur celle que j'aimerois à porter auprès de vous Je m'apperçois , Monsieur , que l'honnêteté de mes regrets devient un charme qui m'entraîne ; j'effacerois , si je pouvois soupçonner la nécessité de rougir. La probité d'un homme sensible me rassure. Si vous condamnez l'excès de ma sincérité , ma douleur sera la peine que j'ai méritée , en vous offensant.

R É P O N S E.

Je devrois me défier de vos expressions , Madame , & y répondre par une plaisanterie ; mais quand j'examine la nature , il me semble qu'il n'est pas impossible que vous ayez pris du goût pour moi après m'avoir montré les plus mauvais desseins. Le caprice rend tout croyable ; & la générosité des motifs permet quelquefois de hazarder l'honneur du jugement. Je veux donc bien , Madame , vous supposer des sentimens ; mais c'est pour vous épargner des peines. Je ne

Août, 1781.

I

puis accepter le bon-cœur que vous m'offrez ; la facilité de votre repentir me fait redouter l'excès de votre légèreté. Quand on peut changer aussi promptement d'idée , on peut en changer encore ; je doute même qu'on puisse s'en empêcher. S'il est vrai , Madame , que la délicatesse de mes principes ait pu vous séduire par sa nouveauté , je dois prendre quelque intérêt à vous ; & la sagesse de mes conseils sera ma manière de m'acquitter. Quand je considère le ton naïf de vos premières lettres , je me sens convaincu que toute situation a trop d'empire sur vous ; vos impressions sont promptes ; vos jugemens sont absolus ; vos sentimens sont excessifs : un pareil caractère est presque incompatible avec la constance ; il peut procurer aisément le plaisir ; il éloigne nécessairement du bonheur. J'ose vous assurer , d'après cette réflexion , qu'un tendre engagement vous convient d'autant moins que vous en êtes trop susceptible. Me conviendrait-il mieux de m'attacher à vous , après vous avoir définie ? Nous aurions mutuellement notre manière de nous tourmenter. Vous me reprocheriez

vosre esclavage , & je me plaindrois de ce reproche ; vous adouciriez la contrainte de vosre vie par des consolations secretees ; mon ame éclairée surpendroit vosre secret , & vous accableroit de son tourment : une rupture seroit le terme de nos querelles , mais ne le seroit pas de nos maux ; il vous resteroit le regret de vous être abusée , & à moi la honte de m'être égaré. L'effroi d'un tel avenir doit nous sauver tous deux. Daignez vous distraire un moment ; cet expédient sera plus sûr que le conseil de la raison. La raison irrite l'esprit vif ; la distraction le sauve mieux : si vous suivez cet avis , demain vous m'écrirez que vous êtes guéri. J'ai cru , Madame , devoir prendre le parti honnête de vous écrire , & de vous éclairer. Si vous avez voulu varier le ton du persifflage , en me faisant un faux aveu , la malignité vous a donné un faux conseil. J'ai fait d'un honneur apparent un usage si respectable , qu'il ne vous sera pas permis de vous vanter de vosre artifice. Vous ne pourrez me ravir la gloire de vous avoir vaincue dans les deux genres de combat.

Je reçus une nouvelle lettre dont les

expressions détruisirent absolument le doute. Je fus obligé de plaindre celle que j'étois obligé de croire : mais persistant à n'envifager cet engouement que comme un délire , je répondis avec plus de force & d'honnêteté. Ma résolution étoit si bien exprimée par mes conseils ; & je l'excusois si décemment par la crainte de m'attacher trop à une conquête dont l'éclat me feroit mille chagrins , & mille rivaux , que je parvins à calmer une fermentation qui commençoit à m'inquiéter. Je reçus un dernier billet dans lequel on me témoignoit beaucoup d'estime , & un peu de raison.

- Cette galerie , d'un genre assez nouveau , présente encore quelques objets dont la malignité s'amuseroit ; mais nous ne voulons pas risquer de déplaire à des esprits plus sérieux , qui pourroient soupçonner , en nous , des intentions , & nous accuser de partager le coupable plaisir qu'eut l'Auteur de ces mémoires , ou de ces rêveries , en les écrivant.

Il y a de tout dans ce Roman. On a vu des lettres , des traits d'histoire , des maximes. Il renferme encore deux piéces

de vers qui ne sont pas la partie foible de l'ouvrage. Nous allons en faire connoître une par extrait.

Elle est intitulée : *le Regne des Hommes*. Le but en est presque moral.

.

J'aimerois mieux ne tracer qu'un tableau
Où la beauté soupirant sans délire ,
Vit son bonheur égal à son empire ;
Et nous offrît le destin le plus beau.
Mon ame tendre idolâtre les belles ;
Je les voudrois couronner chaque jour :
Tous leurs attraits triomphans tour à tour ,
Font sur mon cœur des conquêtes nouvelles :
Il m'est affreux d'écrire leurs malheurs ;
Mais mon devoir est d'éclairer les cœurs ;
Et mon honneur doit m'être plus cher qu'elles,
De ces malheurs qu'éprouve la beauté,
Et dont j'écris l'humiliante histoire ,
Il en est un qu'elle a trop mérité ;
C'est du mépris qu'elle fait de la gloire
Que naît ce mal , chaque jour augmenté.
Jadis l'honneur lui donnoit la fierté ;
Elle vouloit mériter la victoire
Par des vertus : ce tems est regretté.

On ne voit plus l'amour suivre l'estime :
L'occasion , le caprice , l'instant ,
D'un étourdi font souvent un amant ;
L'œil se prévient sans que le cœur s'anime ;
Un seul regard fait un engagement.
Un tel oubli des loix de la décence
A dû produire un double égarement ;
L'homme est heureux sans goût & sans constance ;

Et la beauté se livrant sans penchant ,
Voit convertir les soins même en offense.
Sans le respect & sans le sentiment ,
L'amour n'est plus que pure effervescence ,
Lien honteux , source d'impertinence ;
On est complice , & l'on n'est point amant ;
Sans se donner , on s'engage un moment ;
Sans être ingrat , on vole à l'inconstance ;
Et quelquefois l'objet le plus piquant ,
Humilié sans nul ménagement ,
Voit le dégoût payer la préférence ,
Et le mépris sourire en l'immolant.
Vous qui lirez cet écrit nécessaire ,
Sexe avili , dont le sort fut si doux ,
Vous penserez peut-être avec courroux ,
Que pour briller mon esprit exagère
Des vérités qui l'alarment pour vous.

A mon projet ne soyez point contraire ;
Ouvrez les yeux , & voyez votre sort :
L'aveuglement est un mal volontaire
Quand la raison nous trace notre tort.
Armé des loix que jadis vous suivîtes ,
Frappé des maux que vous vous préparez ,
A vos esprits tristement égarés ,
Je viens tracer les malheurs sans limites
Que produiront de honteuses erreurs.
Déjà l'amour désertant votre empire ,
N'est plus jaloux de régner sur vos cœurs :
Vous n'avez plus les transports qu'il inspire ;
Vos sentimens sont des songes trompeurs ;
Et vos plaisirs confirmant le délire ,
Sont aussi courts que vos froides ardeurs.
L'homme imitant votre exemple funeste ,
Ne voyant plus qu'un mal à s'enflammer ,
Ne consent plus à se laisser charmer :
Or , concevez dès-lors ce qui vous reste.
Sans notre amour , votre empire est détruit :
Vous ne réglez que par notre tendresse ;
Vous dépendez de nous par la foiblesse ,
Par cent besoins que votre état produit.
Vous avez cru que l'on régnoit sans peine
Par la beauté , même par les faveurs ,
Détrompez-vous ; une gloire incertaine ,

Un foible encens , d'infideles honneurs ,
Sont le prix de ces titres trompeurs.
Il faut aimer , pour être Souveraine.
Il faut brûler des plus vives ardeurs ;
Il faut forcer l'objet que l'on enchaîne
A s'enivrer de cent plaisirs flatteurs :
Un goût léger , un triomphe facile ,
Des discours froids , l'illusion d'un jour ,
Produiront-ils ce solide retour
Et cette ivresse , en plaisirs si fertile ,
Et ce respect , premier don de l'amour ?
Non , votre orgueil ne sauroit s'y méprendre :
Or , malgré vous , jugez-vous maintenant :
Vous amusez les desirs un moment ;
Sans vous aimer , sans paroître bien tendre ,
On vous engage à servir ces desirs ;
L'instant passé , on vous rend à vous-même ;
Souvent l'outrage est le prix des plaisirs.
Qu'est devenu ce brillant diadème ,
Prix glorieux de vos tendres soupirs ?
Eveillez-vous , ouvrez à la lumière
Ces yeux si sûrs lorsqu'il faut nous trahir :
L'homme triomphe , & vous allez servir
Si vous fermez plus long-tems la paupière.
Votre destin dépend encor de vous ;
Si les mortels portent votre couronne ,

Votre réveil les chassera du trône ;
Osez combattre, ils sont à vos genoux.
Je vous réponds du succès de vos armées :
Notre penchant est de vous obéir ;
Notre bonheur est d'adorer vos charmes.
Que ce discours puisse vous attendrir :
Sujet heureux de votre empire aimable ,
Avec transport je vous verrai régner :
Je ne suis point jaloux de dominer ;
Il est un bien cent fois plus desirable ;
Vous émouvoir, pouvoir vous respecter ,
Voilà mes vœux ; ces vers en sont le gage :
Puisse l'amour vous les faire accepter !
Puisse ce Dieu dont vous êtes l'ouvrage ,
Vous dire mieux ce que je sens si bien !
Puisse sa voix vous toucher davantage !
Mais si ce Dieu ne vous inspire rien ,
Tremblez du sort que l'erreur vous prépare.
L'homme triomphe , & va vous enchaîner :
L'homme vainqueur doit devenir barbare ;
Il n'est plus fait pour pouvoir raisonner.
Vous servirez dans de honteuses chaînes ;
Vos vains attraits ne vous sauveront pas :
Dans un ferrail que servent les appas !
L'orgueil attend cent belles malheureuses ,
Pour imprimer la honte sur leur front :

Sans le respect , sans l'amour & l'estime ,
Le choix n'est rien, le goût n'est qu'un affront ;
On aime alors beaucoup moins qu'on n'op-
prime.

A tout ferrail , le monde est ressemblant
Pour la beauté , quand le regne des femmes
Est aboli par le vice des ames :
Tout homme alors a le commandement.
Le mal croîtra chaque jour davantage ,
Comme ces feux qu'accompagne l'orage ,
Et que les vents répandent en tous lieux :
Tous les excès , tous les genres d'outrage
Seront le fruit de ce désordre affreux ;
Les passions , dans un honteux délire ,
S'animeront à l'envi chaque jour :
Tremblez des loix qu'on pourra vous prescrire ;
Tout est permis , quand il n'est plus d'amour.

F I N.

T A B L E

DU VOLUME D'A O U S T.

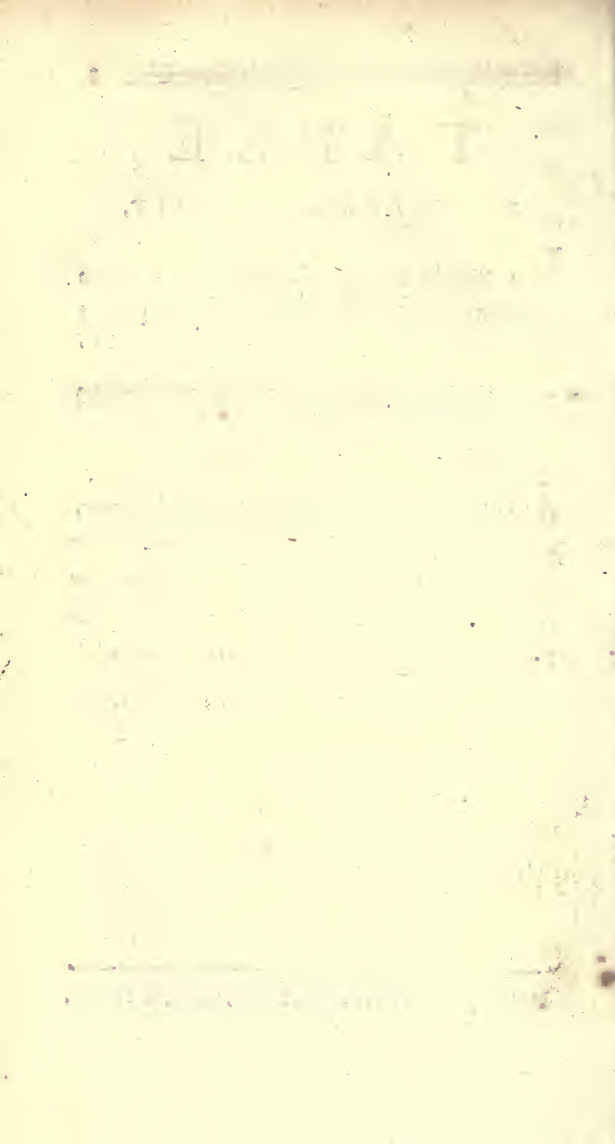
L A Vie de Lazarille de Tormes ; sa bonne fortune & ses adversités, &c.	page 3
Les Refus ,	126

A P P R O B A T I O N.

J' A I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux; le Volume du mois d'Août de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination, & aux âmes sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 26 Jùillet 1781.

DE SANCY.

De l'Impr. de P. Fr. GUEFFIER, rue de la Harpe.



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS;

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes ; François, ou traduits dans notre Langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs , les usages du tems , les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus , déguisés ou emblématiques.

SEPTEMBRE, 1781.



A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine ;
pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-
Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue
Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

SEPTEMBRE, 1781.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ETRANGERS.

HISTOIRE DE MELISTHENE,

ROI DE PERSE,

*Contenant ses Aventures galantes, ses Combats
& ses Victoires.*

Traduction fidele du célèbre ZALIOURALAÏK,
Auteur Persan ; par feu M. DE SAINTE-HYA-
CINTHE, connu sous le nom de MATHANASIUS.

A Paris, chez MUSIER & CHARDON, 1723, in-12.

L'APPROBATION du Censeur Danchet arti-
cule des doutes sur la question *si cet Ouvrage*

A ij

peut être attribué à M. de Sainte-Hyacinthe. On peut, avec plus de fondement encore, douter que ce Roman soit une Traduction de l'Arabe ; mais qu'il soit original ou copie, enfanté en Perse ou en France, il nous a paru propre à entrer comme Extrait dans notre Collection.



CHAHATH-GÉHAN, Roi de Perse ; avoit par mille belles actions soutenu l'éclat de son trône. Il voulut allier le myrte aux lauriers, & chercha dans l'amour un supplément aux satisfactions que donne la gloire. Son cœur demeura long-tems suspendu entre Salmana & Meltonse, les deux plus belles personnes de la Perse. Enfin son cœur se décida pour Salmana, & le don de sa main suivit celui de son cœur. Le dépit jaloux de Meltonse se répandit en menaces indiscrettes & furibondes, qui forcèrent la Reine à demander son exil. Salmana obtint, non sans beaucoup de peine, que sa rivale seroit reléguée dans l'Isle d'Ormus. La raison des difficultés que la Reine, malgré tout son crédit, sur le cœur & l'esprit du Roi, rencon-

tra à lui faire signer cet exil , c'est que Meltonse , dans l'époque même du mariage de Salmana avec Chahath-Géhan , avoit mis au monde un fils naturel ; fruit de ses amours avec ce grand Monarque , & qu'on étoit incertain si Salmana seroit féconde. Il ne fallut pas moins que l'imprudence & les éclats forcenés de Meltonse , pour faire consentir le Roi à l'éloignement de la mere & du fils ; cet enfant fut nommé Lygascar ; & , malgré la disgrâce de sa mere , il fut reconnu successeur présomptif de Chahath-Géhan , au défaut d'enfans mâles nés en légitime mariage.

La disgrâce de Meltonse dura deux ans , jusqu'à ce que la Reine mourut en couches en mettant au monde deux Princes jumeaux , dont l'aîné fut nommé Mélissthene , & le puîné Thalamis. Alors Lygascar fut déchu de tout droit à la Couronne de Perse ; mais son ambitieuse mere fut rapellée à la Cour d'Ispahan , & reprit bientôt tout son ancien crédit sur le cœur du Roi , qui eut la foiblesse de l'épouser , après avoir donné un an de deuil & de regrets à la perte de sa chere Salmana.

Par ce mariage la mère de Lygascar devint la marâtre des enfans de sa rivale ; elle les prit dans une aversion qui s'accrut de jour en jour , au point de surpasser celle qu'elle avoit portée à Salmana elle-même.

La première vengeance qu'elle exerça contre ces deux innocentes créatures , ce fut de leur rendre exil pour exil. Sous prétexte de les faire élever dans un meilleur air , elle persuada au Roi de les reléguer assez loin , sous la garde d'un Eunuque noir , nommé Orcan , à qui elle avoit procuré cette place de confiance , dans l'espérance qu'il seroit l'esclave & l'exécuteur de toutes ses volontés.

Orcan , avoit l'esprit droit & l'ame vertueuse. Cette ame étoit même restée virile ; le corps seul chez lui avoit dégénéré. Eunuque fidele à son Souverain , il résolut de conserver , au péril de sa vie , l'auguste dépôt qui lui étoit confié , & de n'obéir à la Reine , qu'en ce qui n'intéresseroit point son devoir. Il avoit surpris des regards & des échappées de menace , qui le faisoient trembler sur le sort des deux enfans précieux.

On venoit à peine de les sevrer , qu'une

grande guerre s'éleva , qui contraignit le Roi de se mettre à la tête de ses troupes , & de se transporter aux dernières limites de son Empire. Il déclara que , pendant son absence , la Reine seroit Régente , avec une autorité absolue. Meltonse ne tarda pas à faire usage de ce pouvoir contre les fils de sa rivale. Elle envoya à l'Eunuque une grosse somme d'or , avec ordre de lui amener sans délai les deux jeunes Princes , dans une maison de Plaisance , où elle s'étoit retirée pour quelques jours avec très peu de suite.

Le fidele Orcan se trouva alors dans une étrange perplexité. Il soupçonna le dessein abominable de Meltonse. Il connoissoit son ambition , son amour pour son fils Lygascar , & sa haine contre les enfans de Salmana. Ils sont perdus , dit-il en lui-même , si je les remets au pouvoir de leur marâtre. Le zele est inventif & fertile en ressources. Orcan se transporta pendant la nuit chez un Arménien qui trafiquoit des esclaves, lui acheta deux jeunes Géorgiens de condition servile , dont l'âge se rapportoit à celui de Mélissthene & de Thalamis , & se mit en

route avec eux quatre , avant le lever du jour , voyageant dans une voiture fermée , dans laquelle il fit prendre aux deux esclaves les vêtemens des Princes , & aux Princes les vêtemens des esclaves. Arrivé à la maison de plaisance de Meltonse , il présenta le faux Mélisthene & le faux Thalamis à la Reine qui les attendoit dans la partie la moins fréquentée & la plus reculée d'un jardin particulier dont elle seule , d'ordinaire , se réservoit l'entrée , & qui étoit terminé par un puits profond. Meltonse n'eut pas plutôt ces deux enfans sous sa main , qu'empreslé de satisfaire sa haine , elle les faisit avec rage & les jetta dans le puits. A la vue de cet attentat horrible , le fidele Eunuque transporté d'une juste indignation , ne put se défendre de venger son maître , les deux Princes ses fils , & ces deux enfans même que Meltonse venoit d'immoler à sa barbarie. Il tira son poignard , lui porta un coup mortel , & tout aussi tôt la précipita dans le même puits dont elle avoit fait le tombeau de deux innocentes victimes.

Après cette effrayante & courageuse exécution , Orcan épouvanté lui-même

de la justice qu'il venoit de faire , se retira promptement dans la voiture fermée où il avoit laissé les deux petits Princes en vêtements serviles , & donna ordre au Conducteur de s'éloigner en toute diligence , & de prendre la route de Constantinople , où il trouva un asyle sûr & où il parvint en peu d'années aux premières dignités du ferraïl.

Ce fut ainsi qu'Orcan se mit à l'abri des poursuites de l'action qu'il avoit commise en Perse , & qu'il fit servir à l'avantage de Mélissthene & de son frere l'or que Mekonse ne lui avoit donné que pour leur perte. Ne pouvant point , dans le poste qu'il occupoit , garder auprès de lui , les deux petits Princes , & ne voulant point même les laisser ensemble ni trop près de lui , afin de dérouter les recherches des Emissaires Persans , il résolut d'envoyer Mélissthene en Espagne , & Thalamis dans une des Isles de l'Archipel. Il partagea la fortune des deux freres en deux parts ; il confia l'une avec Mélissthene à un trafiquant espagnol , nommé Fernand Sanchès , qui retournoit en Europe ; & l'autre avec Thalamis à un riche & avare Grec , nommé

Almuschid , qui avoit diverses habitations dans les Isles dont on vient de parler.

Avant de se séparer de ses chers gages , il imprima avec un fer chaud , la figure d'un croissant sous le pied droit de Mélissthene , & la même marque , mais sous le pied gauche , à son frere Thalamis.

L'Espagnol se chargea de Mélissthene , sans aucune vue d'intérêt. Il étoit veuf & sans enfans : il s'accoutuma sans peine à regarder Mélissthene comme le sien , sans se douter que ce fils adoptif qu'il transportoit en Espagne , fût l'héritier présomptif d'une des premières couronnes de l'Asie. Pour l'avare Almuschid , ce fut surtout la vue de l'or qui accompagnoit le petit trousseau de Thalamis , qui le fit consentir à en faire son élève , sans s'informer de qui cet enfant tenoit le jour. Fernand avoit poussé plus loin la curiosité à l'égard de Mélissthene ; Orcan s'étoit contenté de lui répondre qu'il étoit d'une naissance des plus illustres , & lui avoit recommandé de faire porter en bague à son ôtage , la moitié d'une pierre précieuse , unique dans son espèce , (c'étoit un escarboucle) qu'il lui

remit , en l'assurant que cette pierre suffisoit pour le faire un jour reconnoître , ainsi que son frere , de ceux qui avoient intérêt à les retrouver. Il avoit également recommandé au Grec Almuschid de faire porter en bague au jeune Thalamis l'autre moitié de ce même joyau remarquable.

Almuschid étoit marié , & avoit eu de sa femme Célira plusieurs enfans , qui tous étoient morts en bas âge. Mais dans l'époque où le petit Thalamis vint dans l'Isle où elle habitoit , il arriva qu'un grand Visir déposé de sa charge , fut exilé dans cette même Isle , & amena à sa suite un Nain le plus hideux qu'on puisse représenter. Tout son corps , depuis le col jusqu'aux pieds , n'étoit , en toute proportion , que le tiers de sa tête , qui d'ailleurs par sa configuration , c'est-à-dire par un front prééminent , par des yeux excavés , par une absence de nez presque totale , & par une bouche fendue jusqu'aux oreilles , représentoit une de ces têtes de mort artificielles & colossales , qui figurent dans les mausolées ; ses pieds & ses mains étoient d'une grandeur démesurée , ses

jambe & ses cuisses d'une exiguité extrême. Le rakhitisme de l'épine dorsale, étoit latéral chez cet individu , s'étant projeté de gauche à droite , de façon que le poids de plus des deux tiers de son corps se trouvoit constamment placé hors d'équilibre. Sa peau d'un fond rouge , étoit toute velue ; son visage même étoit couvert d'un poil roux ; son front seul étoit chauve , & sa voix avoit l'aigreur du cri d'une perruche.

Tel étoit l'Echanson du Visir disgracié , qui avoit payé ce caprice révoltant de la Nature , un prix exorbitant ; car dans les Cours d'Orient , les outrages qu'on lui fait , ou qu'elle se fait elle-même , acquierent presque toujours un prix excessif , & fort au-dessus de celui qu'on met à ce qu'elle produit de plus beau.

Célira , qui pour lors étoit enceinte , vit ce monstre , & cette vue vraiment horrible , la frappa tellement , & fit sur ses esprits une impression si forte que , quand elle accoucha , elle mit au monde une fille , ou plutôt un monstre absolument semblable au Nain dont on vient de faire la peinture.

Cette fille d'Almuschid & de Célira fut nommée Cocentrix. Sa laideur s'accrut avec l'âge , & avant d'avoir atteint sa seizième année , elle pouvoit déjà passer , sans contradiction , pour la plus hideuse personne de tout son sexe. Pour achever le portrait de Cocentrix , on doit dire qu'elle étoit monstrueuse au moral comme au physique , & que les vices de son ame égaloient sa difformité.

Elève avec Thalamis , qui devint (après son frere Mélisthene) le Cavalier le plus beau , & le plus accompli en tout genre , elle ne put se défendre d'un tendre penchant pour lui ; & ce penchant contredit par l'indifférence de ce jeune homme , se convertit chez Cocentrix en une sorte de fureur , dont les éclats indécents ne purent qu'ajouter encore à l'aversion secrète que Thalamis éprouvoit pour elle. Cocentrix qu'irritoient les difficultés , ne rougit point de demander à ses parens Thalamis en mariage. Célira n'approuva point cette demande , & représenta à sa fille qu'elle n'étoit point conformée de manière à donner des enfans à son époux , sans risquer de périr. Almuschid que l'or seul tentoit , & qui

cherchoit à éloigner le moment de rendre à Thalamis celui qu'il avoit reçu pour lui des mains d'Orcan , reçut avec plus d'indulgence la requête de sa fille. Son avarice vit dans cette union un avantage flatteur. Il promit à Cocentrix de lui donner en mariage celui pour qui l'amour l'avoit blessée ; mais il trouva dans l'extrême répugnance de Thalamis un obstacle qu'il espéra , toute-fois , surmonter par la suite.

Laissons pour quelque tems Thalamis dans son Isle , se défendre des pressantes sollicitations de Cocentrix , pour voir ce qui se passe à Toledé , où Mélisthène a été élevé par Fernand Sanchès. Cet Espagnol , depuis son retour à Toledé sa patrie , avoit senti le vuide de la vie célibataire ; il s'étoit remarié , & avoit eu de ce second mariage deux filles d'une rare beauté , dont l'aînée se nommoit Elise , & la cadette Lucinde. Il les avoit élevées l'une & l'autre avec son fils adoptif , Mélisthène , à qui il avoit fait faire tous les exercices d'un jeune homme de qualité , (on a vu qu'il avoit été prévenu par Orcan que la naissance de Mélisthène étoit illustre.) L'élève de Fer-

nand répondit à cette brillante éducation au-delà des espérances de ce bon Espagnol ; & comme les graces de sa figure , l'élégance de sa taille , l'ensemble charmant de toute sa personne , justifioient la noblesse d'une telle institution (*), plus d'une belle soupira bien-

(*) Parmi les Lecteurs que pourra rencontrer cet Extrait, il en est d'un esprit philosophe & penseur , à qui nous croyons faire plaisir en transcrivant ici , mot pour mot , d'après l'original , le plan de l'éducation morale que reçut le Héros de ce Roman.

« Melisthene , même dans son enfance , ne
» fut jamais traité en enfant. Sanchès lui donna
» toujours une honnête liberté , dans l'espoir
» que la bonté du naturel feroit en lui ce que
» fait bien imparfaitement dans les autres l'au-
» tere contrainte il voulut que la vertu fût le
» plus fort préservatif qui le pût garantir des
» crimes.

» Il n'ignoroit pas que la défense assaisonne
» bien souvent les plaisirs , & qu'elle fait trou-
» ver de l'attrait dans bien des crimes auxquels
» on n'eût jamais pensé , s'ils n'eussent été

tôt en secret après la possession du cœur d'un Cavalier aussi parfait. Mais ce cœur (un tel don ne peut se partager) s'étoit insensiblement engagé à l'aimable Lucinde, la cadette des filles de Fernand-Sanchès ; & Lucinde n'avoit pu refuser un tendre retour à un homme ai-

» présentés à l'imagination par ceux même qui
» prétendent les interdire.

» Ce sage maître rendoit à son disciple, ou
» lui demandoit raison de tout. Il ne vouloit
» pas que Melisthene se gouvernât selon la
» coutume, à moins que la coutume ne se trou-
» vât conforme aux regles de la raison ; ce qu'il
» n'arrive pas toujours.

» Il lui apprit à mépriser les applaudissemens
» du Public, & à se soupçonner coupable de
» quelque faute, lorsque la populace ignorante
» lui donneroît le plus de louanges.

» Il attendit, pour lui donner la connoissance
» de l'Etre suprême, qu'il fût en âge de com-
» prendre ce qu'on lui en disoit ».

Hist. de Melisthene. Paris, 1723,

pag. 135 & suiv.

mable dont les soins la charmoient , & qui la préféroit à toutes les Dames de Toledé , & à sa sœur même , qui les éclipsoit toutes par sa beauté.

Mélisthène & Lucinde s'aimèrent donc en pleine liberté , ayant la même facilité de se voir dont jouissent un frere & une sœur. Ils s'aimèrent , ils se le dirent , sans doute ; on du moins leurs regards & leurs fréquens soupirs purent leur apprendre que le secret de l'un étoit aussi celui de l'autre. Mais deux obstacles s'opposoient à ce qu'ils osassent permettre à leur ardent & mutuel amour de lever le voile du mystere qui le déroboit à tous les autres yeux : Lucinde n'étoit que la cadette de sa sœur , qui n'étoit point encore pourvue ; & d'autre part , Sanchès que plusieurs de ses amis avoient souvent excité à marier Mélisthène à l'une de ses filles , avoit constamment répondu que l'illustre naissance dont on lui avoit assuré qu'étoit Mélisthène , ne lui permettoit point de penser à cette alliance , en abusant de son ascendant sur l'esprit d'un si noble ôtage.

Tandis que notre Héros & Lucinde soupiroient ainsi en silence , un parti ,

en apparence avantageux se présenteoit pour sa sœur Elise ; c'étoit Lycastor. Il avoit un frere puiné , nommé Lycaste , qui ne tarda pas à demander la main de Lucinde. Ces deux freres étoient riches , & même d'une extraction noble , mais d'une figure repoussante , & plus haïssables encore par leur caractère de fausseté & par leurs mœurs hypocrites.

Les faux dehors de leur piété n'en imposèrent nullement aux deux aimables sœurs , mais leur pere en fut totalement la dupe. Il déclara à sa fille Elise qu'elle épouseroit Lycastor , & à sa fille Lucinde qu'elle épouseroit Lycaste. Sanchès n'écouta aucune excuse , aucune objection. Il fit tout préparer pour la cérémonie des noces ; & le jour fatal étant venu , il contraignit ses filles de comparoître avec leurs futurs , dans une chapelle privée , en face d'un autel , & devant un Ministre , qui ayant exigé d'elles le *oui* décisif sans avoir pu l'obtenir , eut l'audace de passer par-dessus cette formalité essentielle , & de donner sa sanction à un double mariage , nul par la forme , comme par le fond.

Les deux sœurs sortirent de la chapelle

en versant un torrent de larmes. Lucinde se retira dans l'appartement de son aînée & s'enferma avec elle , sans qu'on y trouvât à redire. Mélisthène s'y étoit déjà rendu ; il avoit , dès la veille fait à Elise l'aveu de sa passion pour Lucinde. La douleur de ces trois personnes étoit la même. Forcées dans une crise commune de prendre ensemble une résolution, après avoir gémi sur la tyrannie de Sanchès envers son propre sang , & sur celle des deux freres envers celles dont ils prétendoient faire leurs compagnes , il fut décidé qu'on se soustrairait à l'horreur de consommer un tel mariage , en prenant au plutôt la fuite. Les deux sœurs étoient couvertes de bijoux & de pierreries , Mélisthène venoit d'être remboursé par Sanchès de tout l'or dont il lui restoit à compter avec lui ; un vaisseau prêt à faire voile , avoit pour Capitaine un ami de Mélisthène : tout sembloit conspirer à favoriser l'évasion d'Elise & de sa sœur , jusqu'au festin & aux réjouissances même qu'on faisoit , ce jour là , pour célébrer une union à laquelle leur bouche ni leur cœur n'avoient consenti.

Le projet de la fuite , proposé , convenu , & arrêté , Mélisthene alla tout disposer pour l'exécution , & revint promptement , pour prévenir les soupçons que son absence auroit pu faire naître. L'or qu'il prodigua à pleines mains lui applanit tous les obstacles. On ne soupçonna aucun projet désespéré , de la part des deux sœurs , parce que la certitude d'échapper à leurs tyrans ayant tari leurs larmes , elles avoient porté à leur retour , dans la salle du banquet , un front assez serain.

Le festin fut suivi d'un bal masqué ; durant lequel les trois fugitifs s'échappèrent de Toledé à la faveur d'un triple déguisement , & sans que personne songeât à les poursuivre. Melisthene à bord du Vaisseau qui l'éloignoit d'Espagne , avec de si cheres complices , écrivit à Fernand Sanchès , une lettre de soumission & d'excuse , où il lui juroit d'épouser Lucinde , & de ne jamais souffrir qu'Elise prît un époux qui ne fût digne d'elle. Il est très douteux que ces soumissions & ces excuses eussent satisfait ou calmé l'Espagnol. La lettre , au surplus , ne parvint point à son adresse. Sanchès

étant tombé en apoplexie dans sa chambre pendant le bal , accident qu'on attribua à l'excès de bonne chere auquel ce vieillard s'étoit livré ; & la mort , indulgente en quelque sorte à son égard , lui épargna ainsi la connoissance de l'enlèvement de ses deux filles.

Rien n'égale la surprise , la fureur des deux freres , quand ils s'apperçurent qu'Elise & Lucinde n'étoient plus en leur pouvoir. La disparition de Mélisthene ajouta encore à leur étonnement , & la mort subite de Sanchès , mit le comble au trouble , à la confusion , au désordre qui régnoit dans toute la maison , & qui se répandit en un instant dans tout Tolède.

Mélisthene cependant naviguoit au gré d'un vent favorable. Le vaisseau faisoit voile vers Constantinople : lorsqu'il fut à la vue des Isles de l'Archipel où séjournoit Almuschid , parut soudain un Corsaire Candiot. L'équipage du navire Espagnol se défendit avec vigueur ; mais le Corsaire étoit trop supérieur en forces , pour qu'on pût se flatter de rendre le combat égal. Mélisthene après avoir fait des prodiges de valeur , voulut

renter un dernier effort pour sauver les deux filles de Sanchès, & leur persuada de se jeter avec lui dans la chaloupe, à la faveur de laquelle il osa passer entre les deux vaisseaux qui étoient aux prises, & gagner, à force de rames, le rivage de l'Isle voisine, à travers une nuée de fleches que le Corsaire-faisoit décocher contre lui, & dont une, en lui traversant le bras droit, le mit hors d'état de combattre. Heureusement, la chaloupe avoit abordé, quand le trait cruel eût atteint Mélisthene. Mais la chaloupe Candiote eût bientôt rejoint la sienne. Cette nacelle ennemie portoit six hommes, dont deux rameurs, & quatre combattans. C'étoit fait de Mélisthene & de ses deux protégées, quand, par un de ces hazards qui semblent appartenir à la féerie, Thalamis survint. Il étoit venu se promener sur le bord de la mer. Il étoit armé d'un cimeter. Il ne vit pas plutôt deux femmes & un homme blessé, poursuivis par quatre brigands, qu'il vola à leurs secours. Deux s'étoient emparés d'Elise, & deux de Lucinde, qui s'étoient enfuies par des routes opposées, à la vue de Mélisthene éperdu, que sa

blesse mettoit dans l'impossibilité de les défendre. Thalamis se vit donc obligé de diviser le secours ; & la proximité ou peut-être une impulsion aveugle , un attrait prédominant , l'entraîna de son côté. Le combat fut plus long qu'on ne l'eût présumé. Ces deux ravisseurs lâches , sans doute , puisqu'ils enlevoient une femme , & ne rougissoient pas de se mesurer deux contre un seul homme , eurent toutefois la seule valeur qui convienne à des Pyrates ; ils n'abandonnerent leur prise , qu'avec la vie : mais quand , après ce premier exploit , Thalamis , vainqueur , voulut poursuivre les deux ravisseurs de Lucinde , il vit qu'ils étoient déjà rembarqués avec elle dans la chaloupe , & qu'ils avoient gagné la pleine mer à force de rames. Il revola donc vers Elise pour lui témoigner son regret de l'impuissance où il étoit de rendre à sa compagne le même service qu'à elle.

En attendant ce qu'il plairoit à la Providence d'ordonner du sort de Lucinde , il étoit pressant de venir au secours du Cavalier blessé. Elise & Thalamis se hâtèrent de briser la fleche , & de la re-

tirer de la playe. Cette opération douloureuse acheva de faire perdre au blessé l'usage de ses esprits. On profita de sa défaillance pour le porter à l'habitation d'Almuschid, à l'aide de quelques esclaves qui étoient accourus sur la côte aussi-tôt qu'ils avoient vu Thalamis faire le coup de cimeterre avec les Pirates.

Almuschid étoit absent. Un procès relatif à ses gains usuraires, le retenoit à Constantinople. Célira, en son absence, fit les honneurs de la maison, & s'en acquitta beaucoup mieux que n'eût fait le maître en personne ; car Célira étoit née obligeante, généreuse même ; elle employa tous ses soins à guérir la blessure de Mélisthène, & à adoucir la situation & les chagrins d'Elise. Elle fut aidée, pour ne pas dire prévenue, dans ce double soin, par le brave & sensible Thalamis, qui devint en peu de tems l'ami le plus dévoué du blessé, & l'ami le plus tendre de la belle Espagrole.

Il n'est guere de cure impossible au zele de l'amitié. Le bras de Mélisthène fut bientôt rétabli : mais son cœur saignoit

gnoit d'une atteinte que chaque instant rendoit plus cuisante. La perte qu'il avoit faite de Lucinde , la douleur de n'avoir pu la sauver des mains des Pirates , son incertitude sur le sort de cette belle , entretenoient dans son ame une plaie bien autrement difficile à guérir , que toutes celles auxquelles la valeur expose les héros. C'est ce que voyoit Elise , c'est ce qu'elle avoit pris soin d'apprendre à Célira & à Thalamis ; mais ni l'un ni l'autre n'osoient toucher une corde si délicate , ni appliquer à un mal aussi récent aucune consolation directe. Mélisthene comprit & fit cesser leur scrupule. Le besoin de parler de Lucinde , lui fit prononcer ce cher nom. Elise soupira pour toute réponse ; mais Thalamis apprit au plus désolé des amans , que le revers dont il s'affligeoit n'étoit point sans remède ; qu'il avoit fait faire des perquisitions par le Capitaine d'un Brigantin , & qu'il résultoit de ses recherches que Lucinde avoit été conduite à Constantinople , sa beauté l'ayant fait juger digne de faire l'ornement du ferrail du Grand-Seigneur. Thalamis finit par offrir à Mélisthene le secours de son bras ,

Septembre , 1781.

B

& le sacrifice même de sa vie , s'il étoit nécessaire , pour délivrer Lucinde.

En s'énonçant ainsi , Thalamis tendit à notre héros une main , que celui-ci , par reconnoissance , serra vivement dans la sienne. Ce rapprochement donna lieu à l'épouse d'Almuschid , & à la fille de Sanchès , d'observer que la pierre de la bague de Thalamis étoit parfaitement semblable à celle qui brilloit au doigt de Mélisthène. Elles leur firent part de cette observation , qui les jeta l'un & l'autre dans un étonnement difficile à décrire. Ils se firent ensuite diverses questions , se demandant l'un à l'autre : *de qui tenez-vous cette bague ? depuis quand la possédez-vous ?* La réponse , des deux parts , se trouvant la même , & s'étant ainsi assurés que ces deux bagues étoient l'apanage de leur berceau , & l'énigme de leur naissance , ils comprirent qu'ils étoient frères , se livrerent avec transport à toute la joie d'une telle découverte , & s'abandonnerent long-tems à des embrassemens mutuels. La difforme fille d'Almuschid se trouva présente à cette scène touchante ; & son extravagante tendresse pour Thalamis en redoubla de

moitié. Une passion extrême est rarement exempte de jalousie , & la jalousie à cent yeux. Cocentrix surprit des regards languissans , des soupirs réciproques , entre Elise & Thalamis. Un simple soupçon de cette nature eût suffi pour la porter aux plus affreux excès de vengeance. On ne s'étonnera point que la certitude d'avoir une rivale & une rivale préférée , ait pu inspirer à la plus hideuse & à la plus méchante créature de son sexe le noir projet dont on va voir l'exécution.

Cocentrix avoit un jour vu son pere , qui se croyoit sans témoins , enfouir en terre une bourse pleine d'or. Elle avoit besoin de la somme , pour se délivrer d'Elise par un crime au succès duquel il lui falloit employer des complices : elle n'hésita point à se la procurer. Dès que la nuit fut venue , elle s'arma d'une bêche , souleva la terre , en tira le dépôt que lui avoit confié l'avarice , & courut avec cet or , corrompre un Chef de Corsaires Algériens , nommé Quivirbey , qui séjournoit alors dans l'Isle pour y radoubert son bâtiment. Cocentrix convint avec lui , de lui ouvrir de nuit les portes de la maison de son pere , aussi-tôt que le navire seroit en état de

mettre à la voile , & de l'introduire dans la chambre d'Elise , qu'elle lui recommanda d'enlever sans bruit , & de transporter en Europe , ou en Afrique , comme il jugeroit à propos.

Quivirbey accepta le marché , qui fut conclu à trois cents pieces d'or. Il voulut les recevoir d'avance. Alors il engagea sa parole , & la tint au tems marqué avec une exactitude peu ordinaire aux brigands de cette espece.

Pour faciliter à Quivirbey l'exécution du complot , Cocentrix composa , la veille de l'enlèvement d'Elise , un philtre somnifere , qu'elle versa perfidement dans le forber de cette importune rivale. Elise fut ainsi livrée sans défense , dans un sommeil léthargique & semblable à la mort , au ravisseur Africain ; & ses paupieres ne commencerent à s'ouvrir , & à secouer le charme du breuvage narcotique , que vers la moitié du troisieme jour de la navigation.

Quand le navire Algérien fut à la hauteur des côtes d'Espagne , il rencontra un gros bâtiment Espagnol qui lui donna la chasse , & qui le joignit , quelques efforts qu'il fît pour lui échap-

per. Ce bâtiment avoit été armé par les deux freres Tolédiens , Lycastor & Lycaste , dans l'espérance de recouvrer Elise & Lucinde , ou plutôt dans l'espoir de les punir de leur fuite. Quivirbey étoit si inférieur en forces qu'il se regarda comme perdu si le combat s'engageoit ; il fut trop heureux quand le porte-voix lui déclara qu'on n'en vouloit qu'à deux Dames Espagnoles , filles de Fernand Sanchès , & que , visite faite de son vaisseau , il pourroit continuer sa route. Quivirbey n'hésita point à répondre qu'il avoit à bord Dona Elise , l'une de celles dont on étoit en peine , & qu'il étoit prêt à la rendre. Il la remit en effet aux deux freres Tolédiens , qui après avoir cherché eux-mêmes inutilement Lucinde dans tous les recoins du bâtiment , permirent à l'Algérien de faire voile , & ne lui enleverent d'autre proie , ne tirèrent de lui d'autre rançon , que la seule Elise. En effet , la vengeance étoit en ce moment leur unique passion.

L'infortunée Dona Elise fut traitée en criminelle , en femme adultere & fugitive , dès l'instant qu'elle fut tombée au pouvoir de son barbare époux. Il la

fit enfermer à fond-de-cale , chargée de chaînes , après l'avoir accablée des plus sanglans reproches. Arrivé à Toledé , il la livra aux poursuites des Tribunaux , quoiqu'il n'ignorât point que la punition des femmes coupables du crime dont il accusoit la sienne , étoit le bâcher.

C'étoit alors l'usage en Espagne , qu'aucun Chevalier ne pût accuser sa femme d'adultere ou d'enlèvement consenti , sans s'offrir à soutenir en champ clos , & la lance à la main , cette accusation , contre tel champion qui se présentât pour défendre l'honneur de l'accusée , à qui les loix donnoient quarante jours de délai après son jugement , pour trouver un défenseur de ce genre : & si le mari succomboit dans ce duel d'épreuve , la femme étoit déclarée innocente & renvoyée absoute.

Nous laissons à regret Dona Elise gémir dans les cachots de Toledé , pour revenir à Thalamis & à Mélisthene , que nous avons laissés dans une Isle de l'Archipel. Ils étoient devenus amis ; ils venoient de découvrir qu'ils étoient frères ; & la ressemblance de leur dernier

désastre , la perte commune d'une maîtresse , ajoutoit encore à cette fraternité. Ils eussent bien voulu ne plus se séparer , rester fideles compagnons de voyage & de fortune. Mais l'espoir de retrouver Lucinde appelloit l'un à Constantinople ; & les soupirs de l'autre se portoient vers Toledé , où il se flattoit qu'Elise auroit fait donner des nouvelles de l'attentat du Corsaire Algérien sur sa liberté. Indépendamment de ces deux considérations , les fureurs de Cocentrix n'eussent permis à l'un ni à l'autre frere de séjourner plus long tems dans l'Isle.

Ce monstre de laideur , cet objet fait pour la haine , s'étoit mis en tête d'être aimé , & sa passion constamment rebulée par Thalamis , s'étoit portée toute entiere sur Mélisthene , qui la paya de la même froideur. Alors Cocentrix prit la vie en haine , & les deux freres en horreur. Elle ne songea plus qu'à tirer une vengeance éclatante du mépris qu'ils avoient fait d'elle , & qu'à s'immoler elle-même après les avoir immolés. Lorsqu'elle se fut fixée à cette horrible résolution , elle envoya chercher sur les hauteurs de l'Isle , par une jeune esclave , de

l'aconit, du napel, de la bella-dona & de la ciguë, toutes plantes mortelles qu'elle mêla ensemble, & dont elle composa un poison d'une force quadruple, voulant être sûre qu'il feroit un effet aussi prompt qu'infailible. Elle se trompa dans son espoir. La jeune esclave qu'elle avoit mise dans son secret, & qui étoit dans un âge où le cœur est plus enclin aux tendres foiblesses qu'à la cruauté, s'alla jeter aux pieds des deux frères; leur révéla l'abominable complot, & les prévint de ne rien prendre à l'avenir des mains de Cocentrix. Mélisthene & Thalamis frémissent d'horreur à ce récit, & se résolurent sur l'heure, à quitter l'Isle clandestinement. Comme leur projet de voyage n'étoit pas le même, ils monterent chacun un différent navire, & se séparèrent en s'embrassant. Thalamis jura à Mélisthene d'aller le rejoindre à Constantinople, lorsqu'il seroit venu à bout de recouvrer Elise; & Mélisthene lui promit de l'y attendre. A peine étoient-ils à une certaine distance en mer, qu'ils virent l'un & l'autre, du tillac de leur vaisseau, des torrens de fumée & de flamme s'élever de la maison d'Almuschid.

C'étoit l'effet du désespoir de Cocentrix & de sa fureur portée au comble , lorsqu'elle les fut embarqués. Elle avoit mis le feu à la maison de son pere , résolue de s'y réduire en cendres , & s'occupant peu de ce que deviendrait sa mere & la petite esclave. Almuschid arriva à tems pour sauver l'une & l'autre ; mais lorsqu'il vit que tout son or & son argent fondus en lingots brûlans , avoit été rejoindre les entrailles de la terre , il entra dans un désespoir égal à celui de sa fille , se jeta au plus fort de l'incendie , & confondit ainsi ses cendres avec celles de ce monstre. Cet événement prouva que l'avarice est quelquefois capable des mêmes fureurs que l'amour.

Il étoit tems que Thalamis arrivât en Espagne. Lorsqu'il entra dans Toledé , le bûcher étoit prêt , & n'attendoit plus que la victime. On avoit ménagé dans la Place publique une grande enceinte , au milieu de laquelle Lycastor & Lycaste , armés de toutes pieces , la lance au poing , & montés sur deux chevaux de combat , attendoient qu'il se présentât quelque champion pour défendre Elise. Le Héraut avoit déjà appelé par trois fois ce

champion vainement attendu, quand parut Thalamis, que le Peuple avoit informé en route de ce qui se passoit dans la Place. Aussi-tôt il s'adressa aux Juges du combat, leur demanda un cheval & des armes, qui lui furent donnés sans délai. Une difficulté retardoit le conflit; Lycastor avoit un second; Thalamis n'en avoit point: mais ce dernier tira les Juges d'embarras, en défiant les deux freres à la fois, & en s'offrant à les combattre tout seul. Le cas étoit rare, mais non sans exemple. Les Juges, forcés par les acclamations des assistans, lui adjugerent sa demande. Lycastor & Lycaste n'en devinrent que plus furieux, & se promirent bien de ne pas ménager un si altier antagoniste.

Cependant, Thalamis cherchoit vainement dans cette vaste assemblée celle pour qui il alloit combattre. Un voile lugubre la déroboit à ses regards. Il la reconnut à ce voile même, mit un genou devant elle, & voulut recevoir de sa main la lance dont il alloit se servir pour la venger. Elise, à l'aspect inespéré de son Amant, leva une partie de son voile, & pour toute harangue, fit parler l'ex-

pression de ses beaux yeux ; ensuite elle alla prendre aux pieds des Juges une lance de combat , & la mettant au poing de son défenseur , qui étoit déjà monté à cheval , elle lui dit uniquement ces paroles : *Cher Thalamis , nos cœurs se connoissent ; va combattre , triomphe pour moi & pour toi-même.*

Ces paroles prononcées par une bouche adorée , tinrent lieu à Thalamis de *second* ; elles l'éleverent lui-même au-dessus de son propre courage. L'amour transforme un homme ordinaire en héros , & fait d'un héros une légion invincible. Thalamis se présente en champ-clos ; il fond sur ses deux adversaires avec l'impétuosité de la foudre. Il fait rouler du premier choc Lycastor sur la poussière. Cette première victime de sa fureur tombe de manière que la moitié de son corps reste engagée sous le cheval. Lycaste survient au secours de son frère ; mais il n'arrive que pour recevoir un coup de lance dans la visière , qui fait voler en éclats la partie supérieure de son casque. Cet accident le livre à la discrétion du vainqueur. Thalamis jette au loin sa lance ; & , le cimeteré levé , fond

sur le tremblant Lycaste, qui lui demande grace pour soi-même & pour son frere. *Rendez hommage à la vérité*, leur crie Thalamis, *ou attendez-vous à mourir à l'instant même de ma main.* Aussi-tôt les deux Tolédiens, en signe de soumission, jettent leurs armes sur l'arène, & appliquent leur main droite sur leur poitrine. A ce signal, les Juges du Camp s'avancent, suivis des Hérauts d'armes. On fait prêter silence; on reçoit, on écrit leur déposition. Ils confessent qu'Elise & Lucinde ont été tyranniquement forcées, violentées dans l'engagement qu'on leur a fait prendre. Elise est déclarée innocente & libre; les deux freres Tolédiens sont condamnés au bannissement. Le Gouverneur de Toledé, les Magistrats, l'Evêque du lieu, s'empresent de convertir la premiere union, qui étoit nulle & illégale, en une union sacrée & indissoluble. Elise est solennellement mariée à Thalamis.

Il ne manque plus à ce favori de la gloire & de l'amour, que le bonheur de contribuer à celui d'un frere & d'un ami. Ce frere, cet ami est connu d'Elise; elle l'aime de toute la tendresse d'une sœur;

elle fait que sa propre sœur Lucinde fait consister (quelque part où elle soit) toute sa félicité à être un jour unie à Mélissthene par les liens de l'hyménée. Elle consent au voyage que Thalamis lui propose de faire à Constantinople, où Mélissthene lui a donné rendez-vous chez le Consul de la Nation François.

Thalamis ignoroit ce qui se passoit alors à la Cour Ottomane. Nous allons en reprendre le détail de plus haut.

Sultan Amurath venoit de mourir; il avoit laissé deux enfans, dont l'aîné, nommé Soliman, légitime héritier de la Couronne de son pere, en avoit cependant été injustement frustré par son puîné nommé Mahomer.

Quoique Soliman eût toutes les bonnes qualités d'esprit & de corps pour faire un Prince accompli, il éprouva que le Peuple ne se paie pas toujours de vertus solides; que ne pénétrant que l'écorce, & non le fond des choses, il prend souvent l'apparence pour la réalité. Mahomet, populaire à l'excès, mais plein de vices, fut préféré à son frere aîné, plus équitable, plus brave, plus digne à tous égards de régner, mais qui, sûr & trop

sûr peut-être de son droit à succéder au Trône, regardoit le Peuple tumultueux & changeant comme un coursier indocile qui avoit besoin de bride & d'éperons.

La brigue, formée de la plus obscure populace, fut bientôt grossie de la majeure partie des Janissaires. Soliman fut exclu du Trône; son frere, qui lui avoit ravi une Couronne, dédaigna de lui ôter la vie. Soliman tomba du faite des grandeurs souveraines dans le néant de la médiocrité. Mahomet, par une présomption mal entendue, le méprisa assez pour lui permettre de rester dans Constantinople comme simple particulier. Les choses subsisterent sur ce pied pendant six mois; & si Mahomet eût bien gouverné, elles n'eussent jamais changé de face. Mais quittant l'hypocrisie & le masque débonnaire, qu'il n'avoit pris que pour en imposer, il se livra bientôt au luxe, à l'orgueil, aux vexations, à tous les vices des usurpateurs. On commença à murmurer, à regretter Soliman. Il se forma soudainement un parti pour le rétablir sur le Trône. Ce fut dans cette circonstance que Mélisthene arriva à Constantinople.

Il se mit au fait des prétentions respectives des deux Princes. Le droit, la raison lui parlerent pour Soliman. Il alla secrètement lui offrir ses services, qui furent acceptés avec transport, Soliman fut charmé de la bonne grace de Mélithene, de l'audace qui brilloit dans ses yeux, & le remit au lendemain pour entrer dans plus de détails avec lui. Dans l'intervalle des deux entrevues, Mélithene vit arriver son cher Thalamis, accompagné d'Elise, qui lui raconta les exploits que son époux avoit faits à Tolède. Le bruit s'en répandit aussi tôt dans tout Constantinople, & Soliman en étoit déjà informé quand Melisthene se représenta devant lui, accompagné de ce brave frere, qui offrit également ses services au Prince déposé.

Soliman voyant sous ses drapeaux deux si vaillans hommes, ne douta plus du succès de ses armes, & fit aux deux freres les promesses les plus brillantes. Ils lui répondirent que le seul prix qui pût les tenter, étoit encore sous le pouvoir de Mahomet; en un mot, ils demanderent pour unique récompense, Lucinde, quand ils auroient rendu Soliman maître du serrail.

L'étendard de la guerre fut levé , & le bruit des tambours & des trompettes vint alarmer jusques dans ce même ferrail l'usurpateur consterné. Il étoit bien éloigné de soupçonner que Lucinde , qu'il n'avoit point encore vue , fût la principale cause du danger qui menaçoit ses jours. Mahomet relevoit à peine d'une maladie dangereuse , fruit de ses excès ; & les Médecins lui avoient interdit pour long-tems le commerce & la vue même d'aucune femme.

L'orage étoit formé sur la tête de Mahomet , & prêt à l'écraser , quand il songea , mais trop tard , à le conjurer. Il rassembla promptement autour de lui , pour sa défense , tout ce que son Palais renfermoit d'esclaves en état de porter les armes. Il étoit tems qu'il prît cette résolution , puisqu'à l'entrée de cette même nuit , Mélisthene & Thalamis , à la tête des plus braves troupes Ottomanes , donnerent l'assaut au ferrail , & en emporterent cette partie qui regarde la terre-ferme : mais la prise de l'autre portion qui regarde la mer fut différée au lendemain. Soliman donna à l'intrépidité des deux freres les plus grands éloges ; il

avoua que même assis sur le Trône , il seroit toujours impuissant à payer d'aussi grands services.

Après avoir rempli son devoir de grand guerrier & de grand Capitaine , Mélis-thene voulut satisfaire celui d'un aimant inquiet du sort de ce qu'il aime. Il apprit d'une juive qui avoit souvent pénétré dans l'intérieur du ferrail , que les fenêtres de l'appartement de Lucinde donnoient sur la mer , en face d'une pointe de rocher dont il connoissoit la position. Il conjura son frère de venir avec lui dans une nacelle , tenter de reconnoître le lieu pendant ce qui restoit de nuit , à l'aide d'un foible clair de lune. *Qui fait , cher Thalamis , lui dit-il , si je n'aurai pas le bonheur , ou d'entrevoir ce que j'adore , ou d'entendre sa douce voix , ou de lui faire entendre la mienne ?* Il ne falloit pas long - tems presser Thalamis pour lui faire entreprendre une action courageuse , ou pour le porter à servir son frère & son ami. Il accepta la partie avec joie. Ils n'eurent pas de peine à obtenir l'agrément de Soliman , à qui ils firent accroire qu'ils n'entreprendoient de faire le tour du ferrail

par mer , que pour le reconnoître de ce côté-là. Ils prirent donc une simple barque de pêcheur , & se firent conduire à l'endroit indiqué , sans que personne songeât à les troubler dans leur voyage, Mahomet ayant retiré dans le ferrail pour se défendre du côté de la terre , tous les Gardes de la côte , & jusqu'aux matelots des navires.

Quand les deux freres furent sous le balcon de Lucinde , Mélisthene ne fit que prononcer son nom. La belle aussitôt reconnut sa voix , ouvrit sa fenêtre ; & ne lui dit que ces mots : *Est-ce vous , cher amant ? si c'est vous , sauvez-moi , sauvez la moitié de Mélisthene,*

Sans perdre de tems , les deux freres , à la faveur du croc de la nacelle , se hisserent au balcon , & sauterent légèrement dans la chambre de la belle captive. Ils joignirent par un nœud les deux draps de son lit , pour s'en faire une sorte d'échelle , qu'ils attachèrent par un bout au balcon , & dont ils laisserent pendre l'autre bout dans le bateau , où les attendoit le pêcheur. Tandis que Mélisthene , chargé du plus cher , du plus précieux des fardeaux , qu'il serroit d'un

bras, se laissoit glisser, de l'autre, le long de l'échelle factice, Thalamis qui étoit resté le dernier dans la chambre de Lucinde, vit tout-à coup entrer un Eunuque blanc, qui tenoit en sa main une coupe d'or enrichie de rubis, & remplie de poison. Mahomet résolu à périr, venoit d'envoyer un semblable breuvage à toutes ses femmes, pour n'en laisser aucune au pouvoir de son frere. Buvez ce poison par l'ordre du Sultan votre maître, dit en entrant l'Eunuque, qui portant toute son attention à la coupe dans la crainte de renverser la liqueur, n'avoit point encore levé les yeux sur la personne à qui il la présentoit, lorsqu'un coup de poignard que Thalamis lui donna dans le cœur, lui ravit à l'instant la parole, la vie, & la coupe.

Après ce coup hardi, Thalamis renversa le breuvage sur le riche tapis de la chambre, & passa la coupe dans sa ceinture, pour montrer cette dépouille à Soliman, comme un garant prochain de sa victoire; puis rejoignit en diligence son frere, Lucinde & le pêcheur.

Le récit de cette aventure, la vue de Lucinde, ornée des vêtemens du ferrail,

& l'aspect de la coupe la plus précieuse de Mahomet , ne laisserent plus de doute à Soliman , que l'assaut décisif du ferrail ne fût encore plus facile du côté de la mer , que du côté du continent. Il fit les plus grandes instances aux deux freres victorieux , de prendre à l'instant sur des barques & des radeaux , les plus braves des Janissaires , & de tenter , à leur tête , de s'introduire dans ce fort inaccessible , par le même balcon qui leur avoit donné entrée chez Lucinde.

L'ordre fut exécuté , au moment même , avec cette ardeur de vaincre qui mene presque toujours au succès. Mélissthene & Thalamis (à la tête de cinq cents hommes les plus intrépides de toute l'armée) se firent mener par mer au lieu que la victoire leur avoit déjà appris à connoître. Les fenêtres de Lucinde étoient encore ouvertes ; le double drap étoit encore noué & suspendu au balcon. Il servit une seconde fois aux deux freres , non plus à se sauver du ferrail , mais à y rentrer triomphans. Ils furent bientôt suivis , à l'envi , de la valeureuse élite que Soliman leur avoit donnée à commander. On avoit prescrit le

silence le plus absolu , & cet ordre si difficile à observer dans une troupe , fut exactement rempli. Mélisthène & Thalamis étant montés à la tête de leur troupe , le premier objet qui frappa leurs yeux , fut l'Eunuque blanc , à qui , quelques heures auparavant , Thalamis avoit donné la mort. En pénétrant plus loin , chaque pièce , ou ils entrèrent leur offrit l'image affreuse de Sultanes étendues sans vie , ou dans les dernières convulsions causées par le breuvage mortel. Ils détournèrent avec horreur leurs yeux de ce spectacle déchirant , & poussèrent jusqu'au quartier des Eunuques , où ils espéroient saisir vif l'usurpateur Mahomet.

Il est des hommes qui , comme l'histoire nous peint l'efféminé Othon , ne commencent à mériter de vivre , qu'au moment de mourir. Mahomet étoit de ce nombre. Il avoit toute sa vie passé pour lâche ; la manière dont il termina ses jours prouva hautement qu'il étoit courageux. Tandis que Mélisthène & Thalamis le cherchoient au quartier des Eunuques , il s'étoit retranché dans celui des Icoglans , avec trente seulement des plus déterminés d'entre eux , car tous les

autres avoient pris la fuite. L'Aga des Janissaires en ayant eu avis , il voulut avoir la gloire de faire un tel prisonnier ; il se détacha , avec cent hommes , du corps que commandoit Mélisthene , & tirant sur la gauche du ferrail , il se vit arrêté par une porte qu'on refusa d'ouvrir & qu'il fit enfoncer. Les premiers rayons du jour commençoient à luire , & découvrirent aux yeux de l'Aga , Mahomet au fond d'une galerie , le cimeterre à la main , résolu à périr plutôt que de se rendre ; & ses trente fideles satellites dans la même contenance. L'Aga avant de charger , les somma par trois fois de se rendre aux armes triomphantes de Soliman. Ce mot fit entrer Mahomet en fureur , & cette fureur se communiqua à sa petite troupe. Il en coûta soixante hommes à l'Aga pour en réduire trente , qui ne cessèrent de combattre qu'en abandonnant la vie. Mahomet mourut le dernier , sur un monceau de braves gens , dont les uns avoient péri pour sa défense , & les autres , la plupart , étoient morts de sa main.

Pareille scene se passoit au quartier des Eunuques. Le brave Orcan , malgré

le poids des ans , les commandoit , les soutenoit par son exemple , & refusoit de se rendre aux vainqueurs , jusqu'au moment où Mahomet ayant rendu le dernier soupir , les Janissaires firent retentir dans tout le ferrail ces cris de triomphe : *Mahomet a péri ; vive notre Empereur Soliman & ses braves défenseurs , nos invincibles Chefs , Mélisthene & Thalamis !*

Quels noms pour Orcan ! combien ils frapperent son oreille & son cœur ! Il envisage aussi-tôt les deux Généraux contre lesquels il combattoit ; il croit reconnoître leurs traits , quoiqu'il les eût perdus de vue depuis leur enfance ; mais il voit briller à leur main le signe natal , l'éclatant escarboucle ; & tous ses doutes sont levés. Il tombe à leurs pieds , au moment où l'un & l'autre levoient sur sa tête un homicide tranchant. *Que faites-vous , Princes ?* leur crie-t-il : *Ne donnez point la mort à celui qui vous a sauvé la vie.*

L'exemple d'Orcan est suivi de tout le reste du ferrail. Soliman est proclamé Empereur. Il entre dans le ferrail du côté de la terre , à la tête de son armée.

Tandis qu'on lui dresse à la hâte un arc-de-triomphe , les deux freres victorieux qui ont relevé l'Eunuque , apprennent de lui les circonstances secretes de leur royale naissance. Ils savent enfin qu'ils sont les fils du grand Roi de Perse Chahath-Géhan , de glorieuse mémoire , & que , par l'ordre de la naissance , Melisthene est l'aîné & le Souverain de son frere. Soliman prend possession du ferrail ; on lui a déjà appris la reconnoissance d'Orcan & des deux Princes ; il s'en fait répéter les détails par Orcan lui-même , à qui , en considération du service qu'il a rendu à Mélisthene & à Thalamis , il conserve son poste de Surintendant du ferrail.

Il restoit à Soliman à s'acquitter envers les deux fils de Chahath-Géhan , à la valeur desquels il devoit sa couronne. Un trône peut seul payer un trône. Le leur étoit occupé par l'usurpateur Lygascar , fils naturel de Chahath-Géhan ; car ce glorieux Monarque étoit mort en bataille rangée dans la guerre dont on a parlé au commencement de cette histoire.

Mes amis , mes généreux défenseurs ,
(dit Soliman aux deux Princes de Perse)

vous

vous avez défendu mes droits ; c'est à moi de protéger les vôtres. Rassemblons toutes les forces Ottomanes, & forçons l'usurpateur de votre héritage à reconnoître son légitime Souverain.

La guerre fut donc aussi-tôt déclarée à Lygascar, qui d'abord essaya de lever un nombre formidable de troupes ; mais le Manifeste qui établissoit les droits de Mélisthène n'eut pas plutôt été répandu dans les différentes Provinces de la Perse, que presque tous les Soldats de l'usurpateur désertèrent pour aller se ranger sous les drapeaux de Soliman, protecteur des droits de Mélisthène. Ainsi cette campagne fut en quelque sorte terminée sans guerre, & Lygascar fut trop heureux de chercher son salut dans la clémence de son Souverain, qui lui fit grace, & lui conserva un rang distingué à sa Cour.

Elise & Lucinde accompagnerent leurs augustes époux à cette expédition : elles partagerent leur triomphe ; & Soliman ne voulut qu'irrer Ispahan qu'après avoir assisté au Couronnement de Mélisthène & de Lucinde.



Septembre, 1781.

C

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES

LE MARÉCHAL DE BOUCICAULT,

Nouvelle historique.

Par JEAN-BAPTISTE NÉE DE LA ROCHELLE.

A Paris , 1714 , in-12.

O N doit favoir quelque gré à ces Roman-
ciers qui , s'écartant de la route battue par leurs
confreres , relèguent la Mythologie dans les
magasins de l'Opéra , & au lieu de faire parler
des Dieux & des Déeses , des géants & l'écho ,
font parler le cœur , & trouvent dans nos pas-
sions les cieux & les enfers , les Dieux & tous
les monstres de la Fable. Rendons graces à ceux
qui , peu jaloux de se borner à nous retracer ,
à la maniere de Racine , nos foibleesses , don-
nent , à la maniere de Corneille , de la dignité
aux scenes qu'ils décrivent , & font agir , non
pas des Amans fades ou désespérés , mais des

Héros amoureux. Au mérite des situations & de la peinture du cœur humain, ceux-ci joignent l'intérêt attachant si noble & si vrai de l'histoire ; sous leur plume , les événemens précieux se rapprochent ; la Monarchie semble rouler en silence devant le Lecteur ; & les noms les plus célèbres & les maisons les plus illustres sont rappelés à notre souvenir. L'histoire est quelquefois sèche , aride , souvent elle se borne à nous instruire : c'est beaucoup sans doute ; mais il faut plaire. Une moitié du monde , celle sur-tout par qui le monde est embelli , & qui répand les illusions sur nos traces , demande aux Ecrivains de l'agrément , du style , de l'intérêt. Trompez-moi , leur dit-elle , trompez-moi ; mais amusez-moi , je m'ennuie , je viens à vous ; j'ai besoin de pleurer , faites-moi verser des larmes ; j'aime , donnez-moi des modèles qui me rendent excusable à mes propres yeux ; intéressez-moi aux malheurs des personnes connues. — L'Histoire fondue dans le Roman réunit les deux degrés d'utilité & d'agrément qu'on recherche. C'est presque la vie privée d'un Héros rapprochée de sa vie publique : c'est Henri IV qu'on a vu à la bataille d'Ivry , & qu'on voit déguisé en Charbonnier pour arriver jusqu'à sa Maîtresse :

c'est Turenne sortant du Conseil, & qui confie le secret de l'Etat à sa belle Coetquen, qui le trahit. Eh! combien de foiblesses à faire pardonner aux Héros! Quelle noblesse le Roman historique ne peut-il pas conserver?

Le Maréchal de Boucicault, dont nous donnons l'extrait, prêtoit plus qu'un autre au Roman. Il étoit né dans le siècle de la Chevalerie: ses exploits guerriers ont tenu des prodiges chevaleresques; il en avoit l'ame, le ton, la franchise & le bras. Il fonda un Ordre de Chevalerie sous le nom de *la Dame blanche à l'écu verd*. L'esprit de cette institution étoit de parcourir les campagnes, de visiter les Châteaux, d'offrir des secours aux Beautés malheureuses, aux Amantes abandonnées, aux Dames vertueuses que la violence enchaînoit. Nouveau paladin, Boucicault vouloit être le Chef des défenseurs des belles. Des tournois, des pas-d'armes, des joutes brillantes, lui avoient fait une réputation d'adresse & de galanterie; ses exploits l'avoient fait proclamer le premier des Guerriers. Il étoit frère du fameux *Saintré*, connu sous le nom de *Petit-Jean de Saintré*, qui s'acheminoit de son côté aux honneurs par sa gentillesse, & parce que, suivant l'expression

d'une chronique, *il ne juroit, & ne touchoit à cartes ni à dex*. Les cartes en effet avoient été prohibées par Charles V. Ces jeux devenus si à la mode, & si nécessaires à bien des gens, qui sans cela seroient accablés du poids de la longueur du jour, étoient repoussés par les François : on les décrioit dans presque toutes nos Provinces; on donnoit même à quelques-unes des figures des cartes, des noms faits pour inspirer de l'horreur. En Provence, on appelloit les valets *Tuchins* : ce nom désignoit un race de voleurs qui, en 1361, avoit causé dans ce pays, & dans le Comtat Venaissin, un ravage si horrible, que les Papes furent obligés de faire prêcher une Croisade pour les exterminer. Les cartes ne furent introduites dans la Cour de France que sous le successeur de Charles V : on craignoit même, en les y introduisant, de blesser la décence; & on imagina en conséquence un prétexte, celui de calmer la mélancolie de Charles VI, dans les instans lucides où ce malheureux Roi entrevoyoit son état; Roi bien malheureux, parce qu'il aimoit son Peuple, & qu'il le voyoit déchiré par des factions sanguinaires & audacieuses, protégées par des Chefs assurés de l'impunité.

Boucicault , ou Jean le Meingre , (dit Boucicault II du nom) Comte de Beaufort , Vicomte de Turenne , Maréchal de France , commença à porter les armes dès l'âge de dix ans , & se fit estimer du Roi Charles V. Il accompagna Charles VI en Flandres , auprès duquel il avoit été élevé Enfant d'honneur , & combattit près de lui à la bataille de Rosebec l'an 1382. Ce Roi le fit Chevalier la veille de la bataille. Les Génois ayant préféré la domination Françoisë à la tyrannie de Jean Galéas Visconti , Seigneur de Milan , le Roi Charles VI leur donna quelques Seigneurs François pour les gouverner ; mais n'étant pas propres à un emploi si difficile , il leur envoya Boucicault. Les factions des Guelphes & des Gibelins avoient presque détruit cette Ville , qui n'étoit remplie que de voleurs & de meurtriers. Le Maréchal , pour y rétablir l'ordre & faire valoir l'autorité , commanda qu'on lui apportât toutes les armes dans le Palais , défendit toute assemblée , fit couper la tête à Boccanegre & à douze ou quinze des plus factieux , & rechercha sévèrement ceux qui avoient commis de grands crimes. Il entretenoit des Compagnies qui montoient la garde dans les Places publiques , & bâtit deux Châteaux qui se communiquoient ;

l'un nommé *la Daïse*, sur l'entrée du Port ; l'autre dans la Ville , que l'on appelle *le Chârelet*. La France ayant accordé en 1396 un secours de troupes à Sigismond , Roi de Hongrie , contre les Turcs , Philippe , Duc de Bourgogne , nomma son fils , Jean , Comte de Nevers , pour le commander. Il étoit accompagné du Comte d'Eu , Connétable , de l'Amiral Jean de Vienne , du Maréchal de Boucicault , & de plusieurs autres Seigneurs de marque. Ils firent des actions d'une valeur incroyable ; mais dans la suite ils furent défaits à la bataille de Nicopolis , donnée le 28 Septembre contre Bajazet , Empereur des Turcs , qui fit massacrer les prisonniers en sa présence & aux yeux du Comte de Nevers : il en réserva seize , du nombre desquels étoit le Maréchal , & pour qui le Comte s'obligea de payer une grosse rançon. Boucicault , après son retour en France en 1399 , eut ordre d'assiéger l'Antipape , qui s'étoit réfugié dans le Comtat Venaissin : il s'en acquitta fidèlement , & le serra de si près , que dans peu de jours il l'alloit réduire , lorsqu'il reçut un ordre de la Cour de changer le siège en blocus , & de laisser entrer des vivres : ce qui fut un coup d'adresse de Benoît , qui avoit su gagner quelques Grands

par argent. Constantinople , investie par les Turcs vers ce tems-là , étoit dans le dernier danger , & le fauxbourg de Péra étoit sur le point d'être pris. Ce fauxbourg appartenoit à la Seigneurie de Gênes , & le Maréchal de Boucicault , y allant avec douze cents hommes seulement , le délivra , & par conséquent la Ville , en 1400. Après qu'il eut dégagé les environs , & repoussé les Turcs , qu'il battit en plusieurs rencontres , il revint en France pour solliciter un plus grand renfort , & y amena l'Empereur avec lui , laissant le Seigneur de Château-Morand dans Constantinople pour la défendre. La valeur de Boucicault étoit célèbre dans tout le Levant , aussi-bien qu'en Italie , où l'on implora son secours pour défendre Famagouste contre le Roi de Chypre , qui l'investit en 1406. Le Maréchal ayant armé pour la secourir , le Grand-Maître de Rhodes s'entremet de l'accommodement ; & pendant qu'il se traitoit , Boucicault employa ses armes contre les Turcs. Après avoir fait conduire l'Empereur Manuel de Modon à Constantinople , il alla assiéger la Ville de Lescandelour , qu'il prit d'assaut ; puis la paix de Chypre étant faite , il tourna ses armes vers les côtes de Syrie , parce qu'il y avoit guerre avec

le Sultan d'Egypte, pour quelques marchandises que ce barbare avoit prises aux Génois. Les Vénitiens, jaloux de tant de prospérités, & observant les démarches de Boucicault, en donnerent avis en diligence, par une barque légère, à tous les Ports de cette côte-là, de sorte que par-tout où il descendoit, il trouvoit le rivage bordé de gens armés, & disposés à le recevoir. Ainsi il manqua Tripoli & Sayetti, mais il prit Beritti, qu'il emporta d'assaut. Ce succès accrut si fort le dépit des Vénitiens, qu'en 1406, ils l'attendirent au retour. Après qu'il eut congédié la plupart de ses gens & de ses vaisseaux, Charles Zeni, qui commandoit leurs galeres, l'attaqua sans lui avoir déclaré la guerre; mais quelque foible que fût Boucicault, il se défendit si bien, qu'ils ne le purent forcer. Ils lui enleverent néanmoins trois de ses galeres, où étoient Château-Morand, & trente autres Chevaliers de marque. En 1409, étant allé de Gênes à Milan, pour recevoir cet Etat sous l'obéissance du Roi, Jean Galéas Visconti, qui en étoit Seigneur, aima mieux être soumis à la France, qu'au Marquis de Montferrat & au Seigneur de Vérone. Le Marquis fit soulever les Génois par la faction Gibeline. Ils massa-

crerent tous les François qui se trouverent dans leur Ville, forcerent la Citadelle, tuerent le Seigneur de Fayette, Lieutenant de Boucicault, & se soumirent au Marquis de Montferrat; mais peu de tems après, ils le chasserent de leur Ville. Boucicault ayant tenté inutilement de se rétablir à Milan, revint en France, où il embrassa le parti du Duc de Bourgogne. En 1415, il conduisoit l'avant-garde à la bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier; & ayant été mené en Angleterre, il y mourut en 1421. L'Auteur de sa Vie dit qu'il aima la Poésie, & qu'il fit plusieurs Ballades, Rondeaux, Virelais, sortes de Pieces qui étoient en usage de son tems. Son corps fut porté à Tours, & enterré dans la Chapelle de sa famille, où l'építaphe qu'on y lit lui donne le titre de Grand Connétable de l'Empereur & de l'Empire de Constantinople.

Nous ne saurions dissimuler à nos Lecteurs que l'Auteur du Roman de Boucicault, au lieu d'aggrandir son cadre, & d'y faire promener son Héros dans les différentes attitudes de sa vie, semble avoir voulu se resserrer, avoir ignoré les mœurs du siècle qu'il devoit peindre, & s'être borné à quelques faits trop connus.

L'intrigue du Roman nous a paru simple , une qualité qui tient sans contredit à la foiblesse de son pinceau ; il n'a amené pas un de ces grands mouvemens , pas une de ces situations qui caractérisent l'Ecrivain chaud , nourri de l'étude des bons modeles , qui sent , & anime le papier , à l'exemple de ce Sculpteur trop connu pour le citer , qui , après avoir donné le dernier coup de maillet sur le marbre , s'écrie avec transport : *Parle*. L'Auteur a imité les anciens Poètes épiques ; il prend son Héros au milieu de ses aventures : un récit en donne le commencement ; maniere vicieuse , & que nous avons bien fait de rejeter.



La France étoit épuisée par de longues guerres ; des factions l'avoient déchirée : le peuple avili & exténué , n'offroit aux yeux des étrangers , d'un côté qu'une populace de malheureux Agriculteurs gémissant sur le soc de leur charrue , de l'autre qu'une milice effrénée , sans soldes & sans discipline , ennemie de l'Etat qu'elle venoit défendre. Charles V , ce Roi si sage , & qui , pour nous servir de

l'expression de son rival , *sans monter à cheval* , y fit si souvent monter son ennemi , avoit entrepris de remédier à la plus grande partie de ces excès. Il avoit entrevu que tant de barbarie , tant d'indiscipline , ne provenoient que du siècle d'ignorance dans lequel il vivoit. Il voulut forcer son siècle à faire un pas de plus. Il appella les Savans , fonda une Bibliothèque , encouragea les Beaux-Arts. Il mourut trop tôt pour le bonheur de la France. Son fils n'avoit que douze ans : il laissoit cet héritier présomptif de la Couronne , sous la tutele de deux oncles jaloux , inquiets & ambitieux. Venceslas formoit des prétentions au trône , & suscitoit les querelles. Charles V , effrayé de l'audace d'un ennemi aussi puissant , avoit ordonné , par son testament , qu'on chercheroit dans l'Allemagne une épouse à son fils , pour qu'il y trouvât un balancier capable de maintenir l'équilibre , toutes les fois que Venceslas essaieroit de le rompre.

A la mort de Charles V , les Barons du Royaume s'étant assemblés , le Duc d'Anjou , Régent , envoya demander Isabeau , fille d'Etienne , Electeur de

Baviere. Ce mariage fut célébré avec une magnificence inouïe. La Chevalerie mêla ses jeux guerriers à ces banquets galans. Mars & les Graces semblerent être enchaînés avec les mêmes guirlandes ; l'amour qui ne manque jamais de jouer un grand rôle dans toutes nos fêtes , sembloit inspirer tous les Chevaliers , & toucher toutes les Dames. Un coup de lance étoit à peine porté , un choc s'étoit à peine donné , qu'aussi-tôt mille jeunes cœurs palpitoyent , un cri général & des cris sourds s'élançoient ; des larmes rouloient en perles dans les plus beaux yeux du monde. On eût dit que ce n'étoit point la fête du Roi , mais le mariage de la nation , mais le cri de l'amour. Nommons celles qui méritèrent la pomme , qui donnerent tant de prix , & virent tant de lances se briser à leurs pieds. C'étoient la Duchesse de Berri , les Comtesses de Porcien, d'Auvergne , d'Alençon , les Demoiselles de Beaufort & de Saint-Pol. Nommons ces braves Chevaliers qui vinrent passer sous les échaffauds de leurs Dames , & saluer d'une inclination de tête , en agitant dans leurs mains leurs lances *brandissant*.

res ; vieux guerriers , & vous jeunes re-jettons d'une noblesse antique , espérance prématurée de la Nation , vous étiez ensemble confondus dans les rangs. L'orgueil avoit déposé les prétentions des rangs & des dignités en entrant dans la lice ; l'adresse , la bonne mine , & l'amour devoient seuls accorder la prééminence. Parmi ceux-là , on retrouvoit le Duc d'Orléans , frere du Roi , les Ducs de Berri , de Bourgogne , de Bourbon , le Prince de Tarente , second fils du Duc d'Anjou , le fameux Connétable de Clifson , Boucicault , le Comte d'Armagnac , Messieurs de Roye , & de Saint-Py.

On auroit cru à les voir passer & combattre , qu'ils avoient , ces braves Chevaliers , chacun une Dame de leurs pensées , qui les suivoit des yeux , & qui par un mouvement de tête , leur disoit à chacun : Courage , triomphez ; un triomphe bien plus doux en sera le prix. On se seroit trompé. La plupart étoient accourus se ranger dans les quadrilles sans dessein ; mais la plupart se retirèrent plus occupés , qu'ils n'y étoient entrés , & presque tous étoient rivaux , sans s'en douter. La belle de Beaufort avoit attiré

leurs hommages ; & pour s'en faire remarquer , ils avoient saisi toutes les occasions de s'approcher d'elle.

Le Maréchal de Boucicault fut plus heureux que ses rivaux , il se présenta & vainquit ; il s'approcha de Mademoiselle de Beaufort , soupira & fut entendu. Ces jeux de la paix dans lesquels il brilloit , recevoient un nouvel éclat des rayons de la gloire qu'il s'étoit acquise dans ses campagnes. La nuit vint mettre un terme à ces galans tournois. Les Chevaliers se réunirent ; les vainqueurs précédèrent , & tous passaderent une seconde fois sous les échafauds des Dames. Boucicault s'inclina respectueusement , & baissa sa lance glorieuse devant Mademoiselle de Beaufort ; elle salua & rougit. Tout de moi , dit-il en rentrant chez lui , tout de moi a parlé ; ma bouche seule n'a rien dit , & celle de Mademoiselle de Beaufort est restée close. . . Que n'ai-je rompu le silence ! de quel poids , de quelle inquiétude je serois maintenant foulagé ! je ne respire plus : tant de graces ! tant de beauté !.... Ces Dames étoient rangées en amphithéâtre : on ne voyoit qu'elles , on ne s'oc-

cupoit que d'elles. Que de vœux secrets ! ah ! s'ils ont tous ressemblé aux miens , ils étoient brûlans : il faut aimer , être aimé , ou mourir ; oui mourir à ses pieds , d'amour & de désespoir. — Durand , ce fidele Ecuyer de Boucicault , vieilli à son service , sous la tente , dans les fers , dans les joûtes ; Durand le serviteur & tout à la fois l'ami modeste de son maître , fut appelé : Ami Durand , lui dit le Maréchal , que t'en semble du tournoi ? — Il m'en semble , Messire , que vous avez bien fait votre devoir : combien de Chevaliers défarçonnés ! que de lances rompues ! votre journée est glorieuse. — Crois-tu ? — Vous devez en être fier. — Avois - tu les yeux tournés vers les échaffauds ? — Oh ! mon maître , je suis François ; & après le spectacle du courage aux prises avec le courage , rien ne peut m'intéresser autant qu'une assemblée de jeunes beautés. Mes yeux descendoient de l'amphithéâtre dans la lice , & remontoient de la lice sur l'amphithéâtre ; que les combattans étoient beaux ! que les Dames étoient belles ! — Toutes ne l'étoient point également. — Je n'ai eu besoin , pour en juger , que du

premier regard ; d'ailleurs j'ai entendu. — Que disoit-on ? à laquelle donnoit-on la préférence ? — A Mademoiselle de Beaufort. — Est-il bien vrai ? — Ce n'étoit qu'une voix pour elle & pour vous. On vous renommoit le plus adroit & le mieux fait des combattans , comme elle la plus belle des Dames. J'ai cru remarquer qu'elle détournoit rarement ses yeux de vous ; elle sembloit toujours vous chercher , & vous , Messire , n'est-il pas vrai que vous la cherchiez ? — Je ne voyois plus qu'elle & ma lance. J'aurois fait des prodiges. Où pourrai-je la rencontrer ? — Demain au bal ; au château des Tournelles. — Je m'y rendrai , ami Durand ; laisse-moi , j'ai besoin de repos , ou plutôt de solitude. On ne dort plus du moment qu'on aime : la vie est un réveil continu , interrompu par quelques aimables rêves. Je vais donc rêver à Mademoiselle de Beaufort. Fut-il jamais Demoiselle tant accomplie !

Le lendemain Boucicault se para pour le bal ; & sa parure sans être trop recherchée , étoit remarquable. Le bal , a dit un Ancien , est le champ de bataille des amours. C'est-là que l'occasion sou-

rit aux désirs , & que la témérité trouve une excuse dans la gaîté du lieu & dans l'aimable licence qui y regne. Boucicault étoit placé auprès de Mademoiselle de Beaufort , & causoit avec elle. Le Duc de Bourgogne interrompit ce doux tête-à-tête , en priant Mademoiselle de Beaufort de danser avec lui. Le Duc fit si bien que pendant le reste du bal , Boucicault ne put tenir à sa maîtresse que des propos courans , qui remplissoient le vuide du tems , mais qui ne pouvoient permettre à son cœur de s'épancher. Il ne put pas douter un seul moment que le Duc de Bourgogne ne fût son rival , & il en fut convaincu le jour suivant , au lever du Roi , où il rencontra le Duc. Il ne lui fut pas difficile de juger de l'état de son ame , sur la contrainte avec laquelle il lui fit une révérence.

Le Vicomte de Turenne , pere de Mademoiselle de Beaufort , combla d'éloges Boucicault , & le présenta lui-même à sa fille. A peine Boucicault se trouva-t-il seul avec elle , qu'il commença le plus tendre des aveux , celui qu'on ne fait bien qu'une fois dans sa vie , qui n'est bien entendu qu'une seule fois , &

qui fuffit pour établir entre deux ames fenfibles un commerce réglé de fentimens. La réponfe fuivit de près , & c'est cette réponfe qui fe grave à jamais dans l'ame d'un amant. A la réponfe , fuccéderent , fuivant l'ufage , des témoignages d'inquiétude. Boucicault craignoit des rivaux ; il en voyoit beaucoup , & beaucoup de diftingués par la naiffance & par la fortune : il nomma le jeune Prince de Tarente , appelé au trône de Naples. — Il eft fi aimable , difoit-il , il n'eft bruit que de fa gentilleffe , que de fa bravoure. — Il n'eft pas Boucicault , répondit la belle de Beaufort : mille peuvent bien briguer mon cœur , un feul doit l'obtenir , & celui-là c'eft Boucicault ; c'eft vous qui osez craindre. — La crainte eft une fille timide de l'amour. Ah ! plus on prie un bien , & plus on craint de le perdre. Mais je fuis difpofé à le garder , & à le défendre contre tous ceux qui oseroient m'en difputer la poffeffion. — On pourra vous la difputer ; mais rien ne faura vous la ravir. Mais vous vous trompez ; le Prince de Tarente n'eft pas l'ennemi que vous deviez craindre davantage ; c'eft le Duc

de Bourgogne : vous connoissez sa férocité ; vous savez qu'abusant du crédit attaché à la qualité de Prince du Sang, il est l'ennemi du Régent & le tyran de ses vassaux & de ses voisins ; vous savez que pour suprême & unique loi, il ne reconnoît que sa volonté, & que c'est un crime de lui résister : vous savez à quels affreux excès il a porté, dans tous les tems, sa vengeance. Combien de sujets de crainte ne devriez-vous point avoir, si vous n'étiez pas aussi brave que vous l'êtes, & aussi cher à la France par vos exploits ! — Que le Duc de Bourgogne vous aime, je n'en suis point étonné ; il vous a vue.... mais qu'il sache que vous m'aimez, voilà ce qui doit me surprendre. — Mademoiselle de St. Pol l'a éclairci sur ce mystère. — Mademoiselle de St. Pol m'aime ; j'ai mal répondu à ses empressements : l'œil d'une rivale est perçant ; elle aura surpris ma pensée, & m'a trahi. — Un Page vint interrompre cet entretien ; Mademoiselle de Beaufort se rendit auprès de la Reine, & donna un rendez-vous pour le soir à Boucicault sous l'allée des cyprès.

Boucicault se promenoit sur la terrasse

du Château ; il vit venir à lui Mademoiselle de St. Pol : vainement il fit tout ce qu'il put pour éviter sa rencontre , elle le cherchoit , elle le suivoit. Boucicault étoit doué d'une franchise excessive ; il ne put dissimuler son mécontentement. Vous m'avez trahi , Mademoiselle ; que vous avois-je fait , pour révéler à des oreilles indiscrètes le mystère de mes feux pour Mademoiselle de Beaufort ? Que vous avois-je fait pour m'attirer cette vengeance ? — Ce que vous m'avez fait ? Je vous aime , je vous l'ai dit , & vous ne m'avez point entendue. — Est-ce donc là un crime irréparable ? — En est-il de plus grand aux yeux d'une femme ? Interrogez tout mon sexe , il ne vous répondra pas autrement que moi. — Ai-je pu vous aimer ? — Comblez encore la mesure de vos torts. — Quel langage faut-il donc vous parler ? — Il n'y en a point de commun entre vous & moi ; vous ne savez pas m'entendre. — Ne sauriez-vous revenir à un état plus tranquille ? L'indifférence. — La vengeance. — Eh bien , comment faut-il expier ce crime prétendu ? — Par les longs tourmens d'une vie entière. — Tant de courroux , tant de

fiel. — Vous ne connoissez pas une femme outragée. — Outragée ! — Oui , ingrat , vous la faites rougir cent fois le jour. — Ce n'est point ma faute. Que ne vous ai-je vue , avant d'avoir rencontré Mademoiselle de Beaufort ! Il faut donc que je me prépare à recevoir tous les coups qu'il vous plaira me porter ? — Oui , j'ai juré de traverser vos amours , & de vous susciter autant de rivaux qu'il me sera possible. — Eh bien , qu'ils viennent , je les combattrai tous ; & s'il peut me rester un regret , ce sera de ne pouvoir combattre une furie comme vous. — Ah ! si la valeur & la force du bras étoient le partage de mon sexe , je ferois vengeance , ou je ne vivrois plus.

Boucicault ayant pris congé d'elle , ne put s'empêcher de s'écrier : quelle femme ! Le soir lui paroissoit trop lent à venir ; le soleil s'étoit à peine retiré de l'hémisphere , qu'il se promenoit déjà sur le lieu du rendez-vous. Mademoiselle de Beaufort ne s'y fit point attendre , elle s'y rendit dès les premières ombres du crépuscule. Elle vint raconter à l' amoureux Boucicault tout ce qu'elle venoit d'entendre de la bouche du Duc de Bour-

gogne ; des plaintes , des menaces , des reproches. Elle n'avoit pas fini , que le Duc se présenta lui-même à peu de distance de la porte du cabinet de verdure. Boucicault courut à lui pour le prier de ne point avancer ; le Duc dédaigne de l'entendre , dédaigne de répondre , & s'approche du cabinet. Mademoiselle de Beaufort s'étoit ouvert un passage à travers les branches , & s'étoit sauvée. Le Duc , qui s'étoit imaginé devoir l'y rencontrer , trompé dans son espoir , témoigna son ressentiment par des propos offensans. — J'aime Mademoiselle de Beaufort , dit-il à Boucicault , vous le savez , toute la Cour en est instruite , & vous osez me la disputer ; vous faites plus , on dit que vous lui plaisez. — Je fais trop ce qu'un Gentilhomme François doit à un Prince du Sang de France. Je fais bien qu'il doit oublier qu'il est offensé , attaqué , quand il a à répondre à un Prince. Je vous répondrai donc , Monseigneur , avec tout le respect que je vous dois , qu'il est trois points où les hommes sont égaux , le moment où l'on reçoit la vie , celui où l'on reçoit la mort , celui où l'on aime. Vous aimez , Monseigneur ,

j'aime aussi ; voilà entre nous une égalité parfaite. Je suis aimé, vous ne l'êtes pas ; là commence une distinction entre vous & moi , qui est toute à mon avantage. Ai-je pu ne pas aimer celle que vous aimiez ? non , Monseigneur. En l'aimant , ai-je dû penser que vous qui n'étiez point aimé, que vous dont le nom, pendant long - tems, ne fut pas même prononcé à Mademoiselle de Beaufort , vous vous croiriez offensé , & que vous m'accuseriez de vous enlever un cœur que vous n'avez jamais possédé , qu'on n'a jamais été tenté de vous donner ? Si ce n'étoit moi , c'eût été un autre qui vous auroit ravi ce bien ; & si Mademoiselle de Beaufort n'avoit su où placer son cœur , vous n'en eussiez point été plus heureux. Dans tous les tems, c'est à elle à prononcer sur votre sort. Croyez , Monseigneur, que l'amour & la mort se jouent également des rangs & des personnes ; ils frappent aveuglément à droite & à gauche dans leur allure incertaine ; tout est égal devant ces deux Divinités. N'allez pas , Monseigneur , me faire un crime de la faute du sort ; je fais, encore une fois, le respect que je
vous

vous dois ; mais rien au monde ne peut m'engager à renoncer à Mademoiselle de Beaufort, rien, qu'elle, elle seule ; je mourrois plutôt. . . . — Oui, tu mourras. — A ces mots, le Duc de Bourgogne tire son épée, & se met en garde ; Boucicault en fait autant, & se tient sur la défensive. Le Prince de Tarente, le Connétable de Clisson, le Comte d'Herbey accoururent au bruit des épées. Le Prince de Tarente emmena le Duc ; le Connétable & le Comte d'Herbey suivirent Boucicault.

Boucicault trouva dans le Connétable & le Comte d'Herbey des amis braves & prêts à se sacrifier pour lui, prêts à combattre le Duc de Bourgogne. Le Roi, instruit de cette querelle, en accorda le pardon à Boucicault. La Reine l'accueillit avec bonté ; toute la Cour, prévenue en sa faveur, n'avoit point balancé à le justifier. La Reine parut plus empressée que tous les autres : Ne peut-on pas connoître, dit-elle à Boucicault, la Dame pour qui deux rivaux si distingués ont tiré l'épée ? Elle doit être bien glorieuse. Dans ce moment elle fixa Mademoiselle de Beaufort, elle la vit rougir, perdre con-

Septembre, 1781.

D

tenance ; & c'en fut assez pour être éclaircie de son doute.

La Reine étoit encore jeune , étoit encore belle ; elle joignoit à ces avantages un maintien gracieux , des manieres prévenantes ; elle réunissoit tous les dehors les plus séduisans : il sembloit qu'elle aimoit tout le monde , & qu'elle vouloit plaire à tout le monde ; volontiers elle eût oublié qu'elle étoit Reine , pour l'empire plus charmant que donne l'amour & la beauté. Mais toutes ces heureuses qualités dispa-roissoient aussi-tôt qu'elle éprouvoit une résistance , qu'elle avoit un desir violent : rien ne mettoit de bornes à son ambition ; il n'en étoit point où sa vengeance fût s'arrêter. Mille passions fermentoient dans son cœur , & c'étoient mille crimes quand elle vouloit. La Reine , depuis quelque tems , regardoit Boucicault avec complaisance ; elle aimoit à se trouver avec lui , & faisoit naître les occasions de le retenir ou de le rappeler. Elle n'avoit point parlé encore ; & Boucicault , quoique déjà trop coupable de ne pas savoir deviner , pouvoit être pardonné. L'aventure qui venoit d'arriver , & qui lui annonçoit que la passion

de Boucicault pour Mademoiselle de Beaufort n'étoit peut-être que trop vive, la détermina à faire des démarches, qui coûtent toujours beaucoup à une femme, à plus forte raison quand c'est une Reine qui descend vers son sujet. Isabeau de Baviere parla donc.

Il est donc bien vrai que l'amour cherche l'égalité; c'est-là qu'il naît, c'est-là qu'il respire, c'est-là qu'il fait des heureux. L'amour est aussi nu que la pensée; comme elle, il veut être libre. La contrainte, la dissimulation sont funestes à tous deux. Le respect glace la pensée sur les levres, & l'amour dans le cœur. Boucicault ne parut qu'étonné de l'aveu de la Reine. Cependant Isabeau étoit belle, elle étoit vive, elle étoit pressante; c'étoit dans le même lieu, sous la même allée des cyprès: mais Isabeau étoit Reine, ce n'étoit point Mademoiselle de Beaufort. Boucicault resta muet; son cœur ne disoit rien, ses yeux étoient baissés? — Vous ne répondez point, Boucicault? — Madame, le respect. — J'ai oublié mon rang & mon nom en vous parlant ainsi; oubliez tout de votre côté. M'aimez-vous? Isabeau a-t-elle trop peu.

de charmes pour vous ? — Que dites-vous, Madame ? Je me suis dit mille fois : c'est trop peu du Trône de France pour Isabeau ! Qui ne seroit heureux d'être compté dans le nombre de ses sujets ! Jamais je n'ai douté que vos beaux yeux ne fissent beaucoup d'esclaves ; & dans ce moment-ci, je ne puis que je n'ajoute à tout ce que j'ai dit & pensé si souvent. — Tout cela étoit flatteur ; mais Isabeau mesuroit d'un œil attentif Boucicault, qui gardoit de nouveau le silence. Rien n'étoit expressif dans lui. Sa physionomie n'annonçoit point cette agitation inquiète de l'ame contrainte qui brûle de s'élan- cer, ces combats secrets, & ces victoires courtes qu'on remporte intérieurement avant d'avoir assez de forces pour parler, pour pouvoir dire *je vous aime*. La Reine connoissoit le langage des amans : ce n'étoit pas celui qu'avoit emprunté Boucicault. — Non, dit-elle, non, Boucicault, vous ne m'aimez pas. — Qu'osez-vous penser, Madame ? ma vie, mon bras, tout n'est-il pas à vous ? Est-il une occasion que je n'aie pas saisie, quand il a fallu vous plaire ? — Oui, bon Guerrier, brave Chevalier, fidele sujet, mais

médiocre Amant. Vous m'avez entendue, Boucicault : je ne parle plus au sujet, je dis à celui que j'aime : m'aimes-tu ? Je lui dis aime-moi, je le répète : Isabeau prie, Isabeau cherche le bonheur qu'on veut lui refuser. Qu'as-tu à répondre ? — Madame. . . . — Je t'ai entendu, tu hésites ; Beaufort l'emporte sur moi : je ne lui pardonnerai point cette victoire ; je ne te pardonnerai point ces refus. Oublie ces instans d'abaissement où tu m'as vue, jure de n'en jamais parler. — Je vous le jure, Madame. — Eloigne-toi, & songes que tu m'as fait rougir.

Boucicault avoit tout à craindre de l'union de la Reine & du Duc de Bourgogne ; il étoit assuré que la Reine pardonneroit tous les attentats du Duc ; rien ne pouvoit conjurer ce violent orage. Il vint déposer ses alarmes dans le sein de Mademoiselle de Beaufort, qui n'eut que des larmes à lui offrir. Une seule espérance les flattoit ; c'étoit de se voir tous les jours, & de se voir pendant long-tems. La Reine saisit le premier prétexte pour éloigner Boucicault.

Les Corsaires de Barbarie infestoient les côtes de Gênes, & commettoient des

hostilités inouïes. Le Duc de Bourbon fut chargé du commandement des troupes que la France envoyoit au secours des Génois. Boucicault eut ordre d'accompagner le Duc dans son expédition. On vouloit le séparer de Mademoiselle de Beaufort; mais on ne soupçonnoit pas qu'en cherchant à troubler son repos, on lui présentoit de nouvelles occasions d'acquérir de la gloire, & la gloire sert si bien l'amour! Boucicault fit parler la renommée; & cette voix qui arrivoit aux oreilles de son Amante, étoit trop flatteuse pour ne pas la dédommager. Alger l'avoit vu braver tous les périls, & revenir victorieux. Deux fois il avoit retiré le Duc de Bourbon des mains des ennemis. Appelé en combat singulier par d'Oliferne, Général de l'armée Maure, il avoit renversé son adversaire. Revenu en France, il apprend que les Anglois ravagent la Guienne; il accourt, il bat un parti nombreux, & facilite la treve de quatre ans qui fut signée par les deux Rois.

C'étoit avoir beaucoup fait pour l'Etat: assez de gloire avoit récompensé ses travaux. Il lui manquoit encore ce nouveau

laurier qu'un amant guerrier cueille à côté du myrte. Il n'avoit point encore rendu des combats pour l'amour. La Chevalerie avoit des droits sur son cœur : eh ! n'en a-t-elle pas toujours eu sur les héros amoureux ? Il craignoit que Made-moiselle de Beaufort ne lui dit à son retour : Vous avez vaincu pour l'Etat , l'Etat vous doit des récompenses ; moi je ne vous dois rien : qu'avez-vous fait pour moi ? — Ce que j'ai fait , se répondoit-il tout haut , ce que j'ai fait ; toujours votre image m'a suivi par-tout : j'ai formé un vœu pour vous , par-tout un désir m'a rappelé aux lieux où vous êtes. Ce que j'ai fait pour vous ! j'ai vu cent beautés , & pas une d'elles ne m'a touché ; pas une ne m'a paru aussi belle que vous. Ce que j'ai fait ! en combattant pour l'Etat , j'en jure par l'honneur , je ne voulois que paroître plus digne de vous. Je me disois : elle sera fiere d'avoir un vainqueur pour amant , pour époux ; il faut combattre & vaincre. N'est-ce pas assez ? Non , ce n'est pas assez , signalons - nous maintenant par des combats qui vous soient plus particuliers. Je veux tenir en votre nom un pas-d'armes contre tous venans.

D i y

Il fit annoncer le pas-d'armes par des Hérauts. Messieurs de Roye & de Saint-Py , preux Chevaliers , s'offrirent d'être les tenans avec lui. Le Roi avoir permis le défi. Le lieu du combat fut assigné dans la plaine d'Ingerbers , entre Calais & Boulogne. « Cette plaine spacieuse étoit » bornée d'un côté par un grand bois , » dont les arbres élevés & touffus ga- » rantissoient des feux brûlans du midi , » & entrecoupée de l'autre par des ruis- » seaux qui entretenoient la fraîcheur » d'une pelouse émaillée. Le Roi aimoit » ces divertissemens. Il voulut s'y trouver » déguisé avec les plus vaillans Che- » liers de sa Cour. Il en vint de toutes » les Cours de l'Europe. Déjà , dit tou- » jours le Romancier , le soleil sortoit » du sein de l'onde pour éclairer l'uni- » vers ; déjà tous les échaffauds étoient » remplis ; une foule innombrable de » peuple étoit accourue à ce spectacle ; » l'air retentissoit de toutes parts des » cris confus que l'on pouffoit , du » bruit des tambours & des trompettes : » tous les Chevaliers qui devoient com- » battre étoient sur les rangs , lorsque » Boucicault parut dans la plaine , armé

» de toutes pièces , suivi de ses deux
» illustres amis. Les bois retentirent au
» loin des cris d'admiration qui s'éleve-
» rent à sa vue. Sa bonne mine attira
» les applaudissemens de tous les guer-
» riers : il montoit un superbe cheval ,
» qu'il manioit de la meilleure grâce du
» monde ; il étoit couvert d'armes très-ri-
» ches , dont l'éclat éblouissoit les yeux :
» son casque étoit en forme de tête de
» lion qui vomissoit une infinité de belles
» plumes bleues & rouges , couleurs fa-
» vorites de Mademoiselle de Beaufort ,
» & pour sa devise il avoit fait écrire
» ces mots sur son écu : *ce que vous*
» *voudrez* , pour faire voir qu'il étoit
» prêt de combattre de toutes manieres.
» Il courut avec une valeur extrême con-
» tre tous ceux qui voulurent entrer en
» lice , & pendant trente jours que dura
» ce fameux pas-d'armes , il ne fut pas
» une seule fois ébranlé dans ses courses.
» Ses illustres amis signalerent aussi
» leur courage & leur adresse. Personne
» n'osoit plus se présenter pour com-
» battre , lorsqu'on vit entrer dans la
» barriere un Chevalier qui s'avança
» pour lui parler. Ce n'est pas , lui dit-il,

» le désir frivole d'acquérir un peu de
» gloire qui m'amène ici : je n'y viens
» que pour punir ton audace , pour t'ar-
» racher la vie & Mademoiselle de Beau-
» fort ».

Je t'entends , répond Boucicault , je te reconnois ; c'est du sang que tu demandes ! eh bien , le sang va couler. Commence , frappe , je n'attendrai pas le second coup. A ces mots ils s'attaquent avec une rage sans exemple , se frappent avec la plus grande vivacité ; les coups sont aussi-tôt parés que portés ; le sang coule de leurs blessures : un d'eux enfin chancelle , & tombe meurtri entre les pieds des chevaux. Les Juges du Camp accourent. On lui ôte son casque ; c'étoit le Duc de Bourgogne. Le Roi s'approche , leve la visière de son casque , & embrasse Boucicault , qui se jette à ses pieds. Le Roi donne les plus grands éloges à sa valeur. La Cour reprend le chemin de la Capitale ; Boucicault y revient couvert de nouveaux lauriers , il se hâte de les déposer aux pieds de la belle de Beaufort , & de les échanger contre des couronnes plus flatteuses pour lui. S'il est vrai que l'amour-propre nourrisse l'amour , com-

bien celui de Mademoiselle de Beaufort ne devoit-il pas s'augmenter ? Le Maréchal d'Angreheim venoit de mourir. Le Roi nomma pour lui succéder dans sa dignité , Botticault , & voulut lui donner lui-même le Bâton dans la chambre où il étoit né. Cette faveur devoit paroître alors encore plus honorable qu'aujourd'hui , parce qu'il n'y avoit que deux Maréchaux de France.

Ils s'aimoient : leur bouche s'en étoit cent fois répété l'aveu. Ils se voyoient ; que manquoit-il à leur bonheur ? S'il étoit permis de se substituer à ces personnages , dit le Romancier , je répondrois il ne leur manquoit rien. Quand on est en venu à ce degré charmant de confiance , à ce rapport de sentimens , quand les deux ames n'ont plus que la même mesure , & semblent s'élancer toujours ensemble vers le même terme , & planent également comme deux tendres colombes attachées l'une à l'autre , alors on est heureux , alors l'amour n'a plus rien à faire ; on n'a plus rien à demander aux Dieux , que de couper les aîles du temps.

La Reine n'avoit pas vu avec indiffé-

rence Boucicault s'éloigner d'elle , & répondre par des dédains à sa tendresse. L'amour ne parloit plus dans son cœur , mais l'amour-propre y subsistoit ; l'orgueil murmuroit , la vengeance ne devoit pas tarder d'éclater. Le Duc de Bourgogne étoit furieux. Le Roi refusoit d'appuyer son ressentiment ; & Boucicault étoit trop dangereux à attaquer en combat singulier. Vous êtes furieux , lui dit un jour la Reine. — On le feroit à moins ; j'aime , je suis dédaigné. Un rival m'enleve un bien inappréciable ; je suis témoin de son bonheur : je suis Prince , il est sujet ; & c'est moi qui rougis devant lui. J'invoque envain l'autorité : le Roi me répond que les loix ne sévissent que contre les perturbateurs du repos public , & ne protègent point des injustices , ni des ressentimens particuliers. Un crime secret est toute ma ressource. — Non , reprit la Reine , avec un souris cruel , non ; il est inutile de de commettre un crime. Il est un moyen plus sûr de tourmenter le Maréchal. Eveillons sa jalousie. Laissons-le en proie à tous ses déchiremens , qu'il passe des jours cruels , & des nuits plus cruelles encore ; qu'il

accuse d'infidélité celle qu'il aime ; qu'il veuille , & n'ose se venger ; qu'il veuille , & n'ose se rapprocher d'elle. — Sans doute , dit le Duc , la jalousie est cruelle ; & je le sens bien. S'il est possible de l'éveiller dans le cœur de Boucicault , nous sommes vengés. — Reposez-vous sur moi.

De ce moment la Reine parut rechercher Boucicault avec plus d'empressement. Elle se garda bien de lui faire des nouveaux aveux. Une Reine a toujours mille choses à dire , & peu de choses à faire pour retenir un sujet. Boucicault , qui se fût éloigné de la maîtresse , étoit respectueux auprès de la Reine. Il étoit consulté sur des projets d'Etat qui ne devoient jamais se réaliser , & les momens s'écouloient sans qu'il pût en donner un à Mademoiselle de Beaufort. Mademoiselle de Beaufort n'étoit pas plus libre. Le Duc de Bourgogne la suivoit sans cesse. Il ne lui parloit plus en amant ; c'étoit le Prince qui venoit grossir sa cour , qui attiroit la foule chez elle. Son orgueil eût été flatté dans d'autres tems ; mais ne pas voir le Maréchal , c'étoit payer trop cher tant d'égards. Le Maréchal ne se présentoit jamais chez elle qu'il n'y trouvât d'il-

lustres importuns qu'il étoit obligé de respecter ; elle ne désiroit jamais la présence du Maréchal , qu'on ne vînt lui dire , il est chez la Reine.

Cette assiduité constante commença enfin à lui causer de vives allarmes. — Le Maréchal , toujours chez la Reine , se disoit-elle ; cela pas n'est naturel. — Dans le même tems le Maréchal se disoit aussi : le Duc de Bourgogne toujours chez Mademoiselle de Beaufort ; cela n'est pas naturel. — Déjà du soupçon , déjà des inquiétudes. La rupture n'étoit pas éloignée ; non une de ces ruptures froides que suit un oubli profond , mais une de celles qui menent à leur suite toutes les angoisses , tous les déchiremens , toutes les douleurs , & qui se nourrissent de souvenirs cuisans , & de larmes.

Un bal masqué commença cette rupture. La Reine étoit à-peu-près de la taille de Mademoiselle de Beaufort : le Duc de Bourgogne pouvoit être pris , sous le masque , pour le Maréchal. La Reine s'habilla des mêmes couleurs dont Mademoiselle de Beaufort s'étoit couverte. Le Maréchal y fut trompé ; il la

prit pour son amante & ne la quitta plus ; il danfa même plusieurs fois avec elle. Mademoiselle de Beaufort ne put revenir de son étonnement. Le Maréchal avec la Reine ! une assiduité aussi soutenue ! un si grand intérêt ! il n'y avoit plus moyen de se dissimuler cette perfidie. Le trait étoit parti, & il avoit frappé. Elle s'étoit approchée d'eux, & avoit entendu les protestations que le Maréchal, trompé, faisoit à la Reine, croyant s'entretenir avec sa maîtresse. Elle se dispoisoit à sortir du bal. Le Duc de Bourgogne exactement masqué comme le Maréchal, l'avoit suivie, & contrefaisant de son mienx la voix de son rival, avoit déclaré à Mademoiselle de Beaufort, que pressé par ses remords, il renonçoit à la tromper plus long-tems ; qu'il ne l'avoit jamais aimée ; qu'il n'avoit feint de l'aimer, que pour aiguillonner l'amour-propre de la Reine, & qu'il la prioit de lui rendre la foi qu'il lui avoit donnée.

Mademoiselle de Beaufort rentra dans son appartement, la mort dans le cœur. Où trouver, se disoit-elle, le bonheur que j'ai perdu ? où trouver le repos qui

me fuit ? ou plutôt , où retrouver Boucicault ? Il m'a trompée ! lui ! il m'a trompée ! je ne le verrai plus ! si je pouvois en perdre le souvenir ! — Le bal étoit fini ; la Reine s'étoit dérobée à l'empressement du Maréchal , il avoit cru la suivre , & la retrouver en courant à l'appartement de Mademoiselle de Beaufort , parce qu'il croyoit que c'étoit à elle qu'il avoit toujours parlé. La porte lui fut fermée. En vain en demanda-t-il la raison. On ne lui répondit rien. Il voulut écrire ; sa lettre fut refusée. Un changement si subit l'étonnoit. C'étoit une énigme cruelle qu'il auroit voulu déchirer ou plutôt expliquer avec son sang. Il ne la rencontroit plus qu'accompagnée de ses femmes. Il ne pouvoit l'aborder sans qu'elle détournât la vue : l'espérance de la fléchir un jour , ou d'apprendre la cause de ce changement inoui , ne lui étoit plus permis. C'étoit un secret que l'honneur offensé avoit juré de garder. Il ne pouvoit point accuser Mademoiselle de Beaufort ; elle ne ressembloit point à ces femmes qui changent par un motif d'inconstance. Toute sa personne peignoit l'abattement , le dé-

désespoir. Sa voix n'étoit point assurée devant le Maréchal ; sa contenance annonçoit le reproche & le mépris. — Elle se croit offensée , disoit il , je le vois , ou plutôt je la devine , elle souffre : ma peine n'est rien ; mais la sienne , la sienne Un mois s'étoit passé dans ces trames cruelles. — Il faut parler , se dit il enfin , il faut parler : elle me fuit ; je saurai la contraindre à m'écouter.

Mademoiselle de Beaufort étoit obligée , par sa charge , d'accompagner la Reine. Le Maréchal venoit faire sa cour à Isabeau , comme tous les autres Courtisans : tous les Courtisans , après les premières révérences , s'approchoient de celle des Dames de la Reine qui leur plaisoit. Boucicault , enhardi par le désespoir , s'avança vers Mademoiselle de Beaufort ; elle pâlit , & parut étonnée de sa hardiesse : mais affectant bientôt une assurance que sa pâleur démentoit , elle jeta sur lui un coup-d'œil froid & rempli de dignité. Le Maréchal feignit de n'avoir rien compris à cette pantomime , & s'inclina très-respectueusement. — Mademoiselle , dit-il , vous m'entendrez. — Elle se leva , passa , sous un prétexte

léger, à l'autre extrémité de l'appartement. Le Maréchal, après quelques momens de contrainte, que la décence & le lieu lui impofoient, vint retrouver Mademoiselle de Beaufort. — Vous me fuyez en vain, dit-il, d'une voix assez haute pour être entendu, vous m'écoutez : Déchiré, tourmenté, désespéré, je n'ai plus rien à ménager, puisque vous me dédaignez. — Mademoiselle de Beaufort rougit à ce début, & prévoyant la scene qui alloit suivre, prit le parti de passer dans le jardin, en disant au Maréchal : suivez-moi, Monsieur. Le Maréchal la suivit. A peine furent-ils assez loin pour n'être point entendus, que Mademoiselle de Beaufort s'assit sur un banc, & lui dit : Parlez, Monsieur le Maréchal, je suis prête à vous écouter, puisque vous le voulez ; mais je vous préviens d'avance que je n'ai point de réponse à vous faire ; que pas un mot, pas un cri ne sortira de ma bouche. Parlez maintenant, si vous jugez à propos de parler. — Vous me fuyez, Mademoiselle ; vous dédaignez mon hommage ; je ne suis plus l'objet de vos pensées : quelle en est la raison ? Vous me devez au moins de m'instruire

du motif d'un changement qui me tue.
— Mademoiselle de Beaufort garda le silence. — Vous ne répondez point ; que vous ai-je fait ? comment ai-je perdu votre tendresse ? Parlez , Mademoiselle , parlez. — Pas de réponse. — Craindriez-vous de m'avouer votre inconstance ? C'est un crime sans doute en amour ; mais je saurois le pardonner. Il ne dépend point de nous d'aimer ou de ne pas aimer. Le lieu , l'objet , le tems sont dans les mains des destinées. Le sort a-t-il brisé lui-même nos nœuds ? Ne me retrouvez-vous plus ces traits qui avoient le bonheur de vous plaire , ce cœur qui avoit pu vous toucher ? hélas ! ni l'un ni l'autre ne sont changés. J'aime , je brûle ; rien n'altérera jamais ce feu que vous avez allumé. Faut-il brûler loin de vous sans espoir ? Parlez , répondez. — Point de réponse. — J'ai donc bien perdu , Mademoiselle ? un silence cruel est toute votre réponse. Ce n'est pas assez de l'indifférence la plus marquée , un mépris outrageant ! Mademoiselle, est ce du mépris , est-ce l'injure qu'on doit réserver à Boucicault ? A-t-il jamais renoncé à l'honneur ? l'a-t-on rencontré jamais loin

des sentiers de la gloire ? a-t-il trahi le moindre des sermens qu'il fit à l'amour ? est-il un Dieu qu'il ne puisse invoquer à son aide en témoignage de ses promesses ? Dans les cieux , sur la terre , est-il une puissance ou un homme qui puisse lui dire : Boucicault , tu as forfait à l'honneur ? Vous seule , vous que j'ai toujours aimée religieusement , vous la Dame chérie de mes tendres pensées , vous seule osez m'accuser ; oui , vous m'accusez par votre silence. Que vous ai-je fait , cruelle ? que vous ai-je fait ? — Pas de réponse. — Vous vous taisez ; eh bien , je tombe à vos pieds : je jure par tout ce qu'il y a de plus sacré de ne les point quitter que vous ne m'ayez prononcé l'arrêt de mort que je sollicite , dussé-je me traîner sur vos pas , & mourir ensuite de honte & de désespoir. — Il tomba en effet à ses pieds , & les tenoit embrassés. — C'en est fait , je ne quitte plus cette place. — Mademoiselle de Beaufort fit alors des efforts pour se dégager. — Monsieur , lui dit elle , vous ne voulez pas , je crois , user du droit du plus fort ; je veux rentrer dans mon appartement , je le veux : osez-vous m'outrager ? — Boucicault ,

consterné par cet impérieux *je le veux*, eut peine à retrouver & la force & la voix. — Moi, vous outrager, Mademoiselle ? moi ! je ne veux plus que mourir ; allez, vous êtes libre ; allez, vous n'entendrez plus parler de moi. Il se releva, s'éloigna, après avoir salué, en disant : mon infortune est à son comble.

Bien des âmes sensibles condamneront le silence de Mademoiselle de Beaufort. Vous aimiez, lui diront-elles, & vous gardiez le silence, quand tout vous disoit : ton amant n'est point coupable ; vous l'avez laissé partir la mort dans le cœur : que prétendiez vous ? elle auroit répondu ; plus on aime, & plus le soupçon d'infidélité est terrible. Il est si cruel de croire ce qu'on aime infidèle ! il est si humiliant de le voir revenir par une nouvelle infidélité ! Plus on est sensible, & moins cette pensée est supportable. Le cœur qui revient à vous, n'est plus ce même cœur qui vous aimoit. Il revient avec une tache ; & l'amour ne veut que des hommages purs. Oublie-t-on une offense ? non : peut-on aimer comme auparavant l'amant à qui on a un reproche à faire ? non. Le pardon efface-t-il l'injure ? non. Que

vouliez-vous ? auroit-on répondu à Mademoiselle de Beaufort. — Je voulois m'informer s'il étoit réellement coupable ; dans ce cas j'aurois souffert , mais je ne l'aurois plus revu : s'il ne l'étoit pas , je lui aurois rendu toute la justice qui lui étoit due. — Une véritable passion raisonne-t-elle ? auroit-on ajouté. — Oui , dans les âmes honnêtes ; & sa réponse eût été probablement sans réplique , si elle se fût adressée à ces êtres sensibles & nobles qui savent allier les devoirs avec l'amour.

Pendant que Mademoiselle de Beaufort épioit la Reine , & tâchoit de découvrir la vérité ; pendant qu'elle tâchoit de concilier les paroles outrageantes qu'elle avoit entendues au bal , avec tout ce que le Maréchal lui avoit dit , peu de jours auparavant , que faisoit Boucicault ? Il trouvoit dans l'amitié du brave Connétable de Clisson , des consolations & de courts momens de distraction. Le Connétable ne le quittoit presque jamais. Un soir qu'ils se retiroient plus tard qu'à l'ordinaire , accompagnés du Comte d'Armagnac , des assassins les attaquèrent & blessèrent dangereusement le Connétable ;

quelques-uns furent arrêtés , & déclarèrent qu'ils avoient été soudoyés par le Duc de Bretagne (1).

Le droit des gens étoit violé. Le Roi se trouvoit blessé dans la personne du Connétable ; il ordonna une levée de troupes contre le Duc de Bretagne , & voulut que le Maréchal commandât cette armée. Depuis quelque tems ce Monarque n'étoit plus que la moitié de lui-même ; sa santé étoit affoiblie par une insomnie continuelle , & par un dégoût de toute espèce d'alimens. Il se mit en campagne dans le mois de Juillet , pendant les plus grosses chaleurs , couvert d'un habit de velours. Il tomba dans une mélancolie noire , qui déranger sa ima

(*) Ici le Romancier se trompe : nous dirons tantôt , dans la notice du Roman du Connétable de Clifson , qui va suivre , & que nous avons détaché de celui-ci , dont il formoit un épisode , quel fut l'auteur de cet assassinat. Jean , Duc de Bretagne , n'aimoit pas le Connétable , le fit déténir par une perfidie au Château de l'Hermine , mais ne le fit pas assassiner ; & le Connétable se vengea de cette injure.

gination. « Il crut voir à l'entrée de la
» forêt du Mans , un spectre dont le
» visage étoit pâle & livide , les yeux
» étincelans d'un feu sombre , les che-
» veux hérissés , la barbe dégoûtante
» d'écume & de sang , qui lui crioit
» d'une voix retentissante : *Roi, ne pé-*
» *netre pas plus avant ; retourne en ar-*
» *riere : on t'a trahi.* Glacé d'horreur ,
& consterné , le Roi ne scachant quel
parti prendre , s'étoit arrêté. Dans le
même tems, l'Ecuyer qui portoit derriere
lui sa lance , endormi par la chaleur ,
laisse tomber le fer sur l'armet porté par
un autre Ecuyer. Ce bruit fit frissonner
le Roi : ses yeux inquiets furent frappés
du brillant de la lance ; il s'imagina que
les ennemis le poursuivoient , mit l'épée
à la main , en criant à la perfidie ; courut
sur les Ecuyers , & les poursuivit vive-
ment : il ne reconnut plus personne , &
chargea tous ceux qui vinrent pour l'ar-
rêter ; on n'y parvint qu'avec beaucoup
de danger. On vit qu'il étoit tombé
en phrénésie ; les troupes furent aussi-tôt
licenciées , & il fut conduit par l'avis des
Médecins au château de Creil (1).

(*) Voici ce que les Historiens racontent à
Le

Le Connétable de Clifflon , & le Maréchal suivirent le Roi à Creil , & con-

peu-près de cet événement. — Charles , dont le cerveau étoit déjà fort affoibli par les débauches de sa jeunesse , faisant un voyage en Bretagne , tomba tout d'un coup dans une entière aliénation d'esprit. Outre la chaleur excessive du mois d'Août , qui peut avoir contribué à ce fâcheux accident , on en attribue la cause à l'aventure qui suit ,

On dit que ce Roi allant à cheval , un grand homme noir se presenta à lui , lui criant : *Arrête Roi , où veux-tu aller ? tu es trahi ;* & qu'ensuite il disparut. On ajoute qu'un peu après un de ses Pages , abattu de sommeil sur son cheval , laissa tomber sa lance sur le casque de celui qui marchoit immédiatement devant le Roi , lequel ayant vu cela , s'imagina d'abord que c'étoit à lui qu'on en vouloit , & en fut extrêmement troublé. Quoique cette folie eut de tems en tems quelque relâche , son esprit n'étoit jamais fort sain , & cet égarement ne manquoit pas de revenir à la moindre occasion qui pouvoit l'altérer.

Septembre , 1781.

E

soloient ce Monarque infortuné. Clisson consoloit à son tour le Maréchal qui étoit inconsolable. La santé du Roi s'étant rétablie , ils revinrent à Paris. Que venoit y chercher Boucicault ? il n'osoit plus s'avouer que c'étoit Mademoiselle de Beaufort. Comment la fléchir ? comment la déterminer à rompre ce silence si cruel ? L'amour avoit veillé sur lui , pendant son absence. Mademoiselle de Beaufort désiroit vivement d'être instruite d'une vérité qui l'intéressoit étrangement : déjà les ennuis avoient sillonné les traits de son visage ; elle périssoit de douleur. La Duchesse de Berri , confidente & dépositaire de ses chagrins , vint enfin mettre un terme à ses peines. Elle avoit appris de la bouche de la Reine , la supercherie qu'elle avoit faite au bal , à Boucicault , & celle que le Duc de Bourgogne avoit faite à Mademoiselle de Beaufort. De quel poids son cœur avoit été soulagé ! il reviendra , s'étoit-elle écriée , il reviendra ; cette bouche qui refusa de répondre , que de choses ne va-t-elle point lui dire ?

La Duchesse vint lui annoncer l'arrivée du Maréchal ; je l'ai vu , lui dit-

elle , mais pâle , mais défait : à peine reconnoissable ; il étoit là , presque devant la porte de votre appartement. — Et vous ne l'avez point engagé d'entrer , dit Mademoiselle de Beaufort ? qu'il vienne : elle se leva , courut ouvrir les portes ; le Maréchal étoit immobile devant la porte. C'est vous , Maréchal , lui dit-elle , entrez : le Maréchal étonné d'un accueil aussi prévenant , ne savoit s'il rêvoit ; entrez , entrez donc , lui dit Mademoiselle de Beaufort. Comme vous voilà défait ! reposez - vous. — Me reposer , Mademoiselle ! il n'est plus de repos pour moi : — Qui vous l'a dit ? — Vous , Mademoiselle ! — Moi ! oh ! j'ai en ce cas bien à changer de langage. — dois-je vous en croire ? — Je n'ai jamais trompé personne. — O ciel ! que de bien vous me faites. Vous voilà donc revenue d'une cruelle erreur ! — Oui ; j'étois dans une erreur bien étrange : je vous rends justice ; mais j'oublie que le langage d'un Juge n'est pas celui que je dois parler ; voulez-vous que j'emprunte celui d'une coupable , dit-elle en baissant ses beaux yeux ? — Eh ! vous reprochai - je quelques torts ? de-

mande-t-on à Dieu compte de ses décrets ! vous qui avez comme lui , un empire sacré sur moi ; croyez que je fais vous respecter , souffrir & me taire. — Quelle délicatesse ! que d'amour ! & j'ai pu causer du chagrin. — N'en soyez point fâchée ; sans ce chagrin , je n'aurois jamais connu la douceur de ma situation présente. Quelle est délicieuse ! rien n'est comparable à ma joie ! elle est pure , elle est vive , Mademoiselle ; que je sens bien que je vous aime ! — Comme on m'avoit trompée ! les méchans ! la Reine , le Duc de Bourgogne ; quelle perfidie ! — Elle lui raconta l'histoire de cette trahison. Le Maréchal brûloit de rage , juroit de se venger. — Je vous défends la vengeance , lui dit Mademoiselle de Beaufort ; il est un moyen plus sûr de punir nos ennemis ; c'est de les rendre témoins de notre bonheur. — Jurez-moi du moins , reprit le Maréchal , que les soupçons ne troubleront point ce bonheur : vous devez bien connaître le cœur de votre amant , il est incapable d'artifice.

Pendant que ces amans sembloient oublier le monde entier , on préparoit des

fêtes à la Cour ; on donnoit des bals ; le Roi , alors rétabli , voulut assister à un de ces bals. » Il y vint avec six Seigneurs déguisés en sauvages ; leurs habillemens de toile étoient couverts de poil de lin très-délié , collé avec des matieres raisineuses , on avoit défendu dans la crainte du feu de porter des flambeaux. Le Duc d'Orléans , n'étant pas instruit de la défense , entra dans la salle par une autre porte , suivi de ses Pages qui en portoient. Le Roi attaché avec ses six Seigneurs , déguisés comme lui , s'entretenoit dans ce moment avec la Duchesse de Berri. Le Duc d'Orléans , jeune & vif , prit un des flambeaux , l'approcha du masque afin de le reconnoître ; le feu prit avec une vitesse extraordinaire , & mit tous les autres sauvages en feu ; la salle retentit aussi-tôt des cris *sauvez le Roi*. La Duchesse de Berri l'enveloppa de sa robe qu'on portoit fort ample , éteignit le feu sans qu'il en eut souffert ; mais le danger qu'il venoit de courir le fit retomber dans sa phrénésie. Les Etats s'assemblerent , afin de pourvoir à l'administration du Royaume. Le Duc de Bourgogne se servit de cet événement.

» pour rendre le Duc d'Orléans suspect au
» peuple , (*) & parvint à se faire nom-
» mer au Gouvernement du Royaume ,
» & le premier abus qu'il fit de son au-
» rorité fut d'exiler le Connétable qu'il
» favoit l'ami de Boucicault ».

Le Maréchal fut envoyé à Sigismond ,
Roi de Hongrie. Ce Prince trop foible
pour résister à Bajazet , avoit demandé
des secours à la France. Les Turcs fai-
soient le siege de Xicopolis quand le
Maréchal y arriva. Il se jetta dans la
place , battit les Turcs , les força à le-
ver le siege. « Il rencontra en revenant
» de la poursuite des fuyards , deux
» Turcs qui se défendoient courageuse-
» ment contre une troupe de soldats. Il
» ne put être témoin de leur bravoure
» sans l'admirer ; il ordonna aux sol-
» dats de se retirer , leur rendit la li-
» berté , à condition qu'ils ne serviroient
» pas contre Sigismond. Un deux étoit
» fils du grand Visir , qui lui envoya
» le lendemain de riches présens. Baja-
» zet reparut bientôt lui-même à la tête

(*) On s'abstint du titre de Régent par attrachement pour le Roi.

» d'une armée plus nombreuse. Il livra
» bataille à Sigismond , remporta sur lui
» une victoire complete. Le Maréchal
» dangereusement blessé fut fait prison-
» nier. Bajazet donna ordre de l'égorger
» avec tous les autres François ; deux
» Turcs dans l'instant se jettent à ses pieds
» pour obtenir leur grace ; c'étoient ceux
» à qui le Maréchal avoit sauvé la vie. On
» le conduisit à Andrinople où il fut en-
» fermé dans un noir cachot. Il en fut
» retiré bientôt par les soins du généreux
» Sélim (c'étoit le nom du fils du grand
» Vifir ,) il l'emmena au palais de son
» pere , n'oublia rien pour le dédomma-
» ger des souffrances de sa captivité. La
» noble franchise & la douceur du Maré-
» chal fortifierent l'amitié que la recon-
» noissance avoit fait naître dans son
» ame ».

Le Maréchal couloit des jours aussi beaux
qu'ils peuvent être quand on est dans les
fers , quand on est éloigné de celle qu'on
aime. Il n'avoit qu'un désir , celui de rom-
pre ses fers. Généreux Sélim, disoit-il à son
ami , romps mes fers ; je meurs , tu es
sensible ; tu ne vivrois pas loin de ta
chere Sultane , & moi tu veux que je

vive. Donne - moi la mort, ou rends-moi ma liberté. Les événemens de la guerre s'opposoient seuls à l'envie de Sélim; mais ces mêmes événemens hâterent bientôt le moment de sa délivrance. Tamerlan s'étoit mis en campagne; on apprit qu'il venoit de battre auprès du Mont Stella, l'armée des Turcs composée de près de deux cent mille hommes; qu'il venoit assiéger Andrinople. Bajazet, à cette nouvelle, avoit levé promptement une seconde armée qui fut également taillée en pièces. Bajazet fut fait prisonnier, & mis dans une cage de fer. Sélim profita de la confusion que ces troubles avoient amenée, pour faire partir le Maréchal de Boucicault.

Il arriva à la Cour où la convalescence du Roi, & la naissance d'une Princesse avoient ramené les plaisirs. Il n'y chercha, n'y vit que Mademoiselle de Beaufort. Il lut sur son visage tout ce qu'elle avoit souffert de son absence. « Vous avez bien souffert, lui dit-il en l'abordant? — Qui vous l'a dit? — Toute votre personne: vous m'aimez donc bien? Je suis le plus heureux de tous les hommes. Souffrez que le terme de nos

désirs ne soit plus reculé ; souffrez que je demande à votre Pere & au Roi , l'agrément d'être unis. — Ne différez pas davantage ; j'ai souffert assez de persécutions pour donner ma main. La Reine de Naples l'a demandée pour le Prince de Tarente son fils. Le Pape avoit interposé son crédit ; le Duc de Bourgogne n'a cessé de me tourmenter.

Le Maréchal ne différa point de demander au Vicomte de Turenne , pere de Mademoiselle de Beaufort , son consentement. Le Vicomte y consentit ; le Roi s'empressa de donner son agrément ; rien ne s'opposoit plus à sa félicité ; quelques jours encore & ils étoient époux. Cette nouvelle réveilla la jalousie de la Reine , & celle du Duc de Bourgogne. Il n'est sorte de perfidies qu'ils ne misent en œuvre ; la calomnie glissa sur les ames des deux amans ; ils furent se défendre de tous les traits ; mais que ne peut une Reine ? sa haine fut se cacher sous des formes insidieuses. Elle parut approuver leur mariage , & attendit pour se venger avec plus d'éclat & plus de cruauté le moment de la solennité. Des Gardes furent apostés & enleverent Ma-

demoiselle de Beaufort presque sous les yeux du Roi.

Nous n'entreprendrons point de peindre la colere du Vicomte de Turenne , la douleur , l'emportement & les menaces du Maréchal de Boucicault. Le Roi en fut indigné , & donna les ordres les plus précis pour rechercher les auteurs de ce rapt. C'est alors , dit l'auteur , que Boucicault forma le projet d'établir l'ordre de la *Dame blanche* , à l'*écu verd* , pour tâcher de découvrir l'azile de Mademoiselle de Beaufort. Les Chevaliers de cette association se promirent de ne point revenir sans en avoir appris des nouvelles. Ils se promirent encore de *redresser les torts* , de *faire rendre raison à toutes les Dames qui auroient été offensées en leur bien , ou en leur honneur*.

Ils partent tous , sans communiquer leurs desseins à personne , traversent la Flandre , l'Espagne , passent en Angleterre où ils *font de très-beaux exploits de Chevalerie*. En Angleterre Boucicault fit une rencontre que nous allons décrire : sa singularité & la cause des malheurs des deux personnages qu'il ren-

contra, sont trop intéressans. C'est encore l'amour, qui fait tout oser & tout excuser; tantôt tyran, tantôt victime, lion féroce, & colombe timide; qu'est-ce que l'amour?

Boucicault traversoit la grande forêt de la Principauté de Galles; ses pensées étoient aussi noires que cette noire forêt. Il laissoit aller son cheval à l'aventure. Une avenue superbe se présenta sur sa route, le cheval y entra. Cette avenue se rétrécissoit à mesure; & de droite qu'elle avoit été jusques-là, devenoit circconflexe, tortueuse, se replioit à mesure par sinuosités angulaires qui la rendoient un vrai labyrinthe: les arbres plantés l'un auprès de l'autre, avec confusion, étoient entourés de hayes vives qui masquoient entierement la vue. Bientôt le chemin se rappetissa tellement que le cheval & l'homme pouvoient à peine y passer. Ce chemin mystérieux tira Boucicault de sa douloureuse rêverie. Il se mit en état de défense, bien résolu de percer dans la forêt. Un mur sembla borner sa course; il suivit pendant un demi mille la longueur de ce mur. Il arriva enfin devant la porte, trois fois il sonna du cor, & demanda

assistance. On vint au devant de lui , des Laquais le conduisirent devant les maîtres du Château ; le mari étoit aveugle ; & la femme étoit défigurée & muette. Deux cadres étoient suspendus , dans l'un on trouvoit cette inscription. *Le Comte de Voolstock est mon mari ; il est aveugle , & c'est ainsi qu'un mari doit être pour son bonheur & celui de sa femme ; & dans l'autre la Comtesse de Voolstock est laide & muette , c'est ainsi que doit être une femme pour l'honneur de son mari , & pour la tranquillité du ménage.* Boucicault parut étonné après cette lecture : la Comtesse devina la cause de son embarras , & se mit à rire aux éclats. — Tu ris , femme , lui dit le Comte aveugle , de l'embarras de ce Seigneur étranger , tu as raison. Il sera bien davantage embarrassé quand il saura que nous sommes heureux : prends ma main , & donne-moi la tienne ou plutôt viens m'embrasser. — La Comtesse se précipita dans les bras de son mari. — A votre aise , leur dit Boucicault qui avoit peine à retenir son rire ; à votre aise ; le bonheur doit se trouver par-tout , puisque j'en vois ici une image , quelque défigurée qu'elle soit. Je suis donc plus mal-

heureux que je ne croyois , puisque je suis plus à plaindre que vous. — Nous n'avons pas toujours été aussi heureux que nous le sommes , reprit le Comte. Voici notre histoire. Je fus jeune comme vous , je vécus à la Cour : ce n'est point là qu'on rencontre la beauté ; c'est un sable trop mouvant ; la jeune fleur y perd trop tôt racine , tombe & se fane : c'est l'ouvrage d'un jour ; en un mot , beauté de Cour , est fraîcheur de rose. J'y vis Lady ; elle n'étoit point belle , mais elle avoit d'autres charmes , charmes arbitraires , si l'on veut ; car elle étoit , disoit-on , aimable. Il y a long-tems que je suis revenu de mon erreur à cet égard ; mais dans ce pays-là tout est fureur , parce que tout y est passager : il falloit absolument trouver Lady aimable , & le pire de tout , il falloit l'aimer. On n'étoit pas de bonne compagnie , si on n'avoit un billet de Lady à montrer. Je fis comme les autres ; je me glissai dans la foule des prétendans , je dis des douceurs , j'en écrivis ; voilà le mal : on me répondit , voilà le pire ; car je trouvai tout plein d'esprit dans ses billets. L'esprit attire. Je fus pris à ce magnétisme nouveau , &

le *bien parler* fit autant sur moi que la beauté avoit fait sur un autre. *J'épousai*. Oh ! si vous saviez , Monsieur , quel effet produisit le mariage ! Le verre optique sous lequel j'apercevois Lady , se brisa ; je la vis telle qu'elle étoit. J'avois beau chercher , je ne trouvois rien Une ame cela ne parloit pas. J'en devins grondeur , mélancolique , époux sévère & insupportable , un argus. Qui m'eût dit qu'à ce premier malheur il s'en joindroit un second ? Ma femme m'aimoit à la rage ; je ne pouvois faire un pas sans l'avoir sous mes yeux ; l'ombre n'est pas plus attentive à suivre le corps. Ma femme étoit coquette , continuoit de répondre à des billets galans ; c'étoit , en un mot , une marchande de soupirs. Ce petit train me déplût. Je devins jaloux *par honneur*. Vous conviendrez que c'est la plus sotte de toutes les jalousies ; il n'y a qu'à y perdre. J'épiaï ma femme ; j'entendis , ou plutôt que n'entendis-je pas ? comme elle étoit douceuse ! c'étoit du miel tout pur. Oh ! oh ! me dis-je tout bas , seroit-il possible que je fusse Oh ! j'y mettrai bon ordre. En effet , pendant la nuit je répandis de l'eau-forte

sur le visage & sur le sein de Lady. Elle cria, vous le pensez bien, fit rage : la plaie se guérit ; le souvenir en resta : je m'en moquois. Je croyois avoir tout gagné, en lui ôtant les moyens de séduire, j'étois dans l'erreur. Elle parloit, & son esprit faisoit tous les frais : elle ne m'appelloit plus que sa *bête* ; enfin, un jour je vis. Il est inutile que j'aille jusqu'au bout. Oh ! oh ! me dis-je encore, il faut couper à la racine. Une belle nuit, je pris sa langue, & la brûlai : elle fut malade à deux doigts de la mort : je m'en réjouissois ; car perdre une femme coquette & méchante, c'est le plus beau jour de la vie. Elle en réchappa. Ce qui me consola, c'est qu'elle étoit laide & muette. Ma femme ne parloit plus. Je respirois. Vous ne connoissez pas, Monsieur, quel est le bonheur d'avoir une femme laide & muette : c'est la paix du ménage. On n'est maître chez soi qu'à ce prix. Ma mégère devint une tendre colombe. Il faut bien aimer son mari, puisqu'il faut aimer quelque chose ; je fus aimé ; & c'est quelque chose après tout que d'être aimé sans rivaux. Cependant, si vous croyez qu'une femme soit sans rancune, vous vous trom-

pez. Trois ans après le châtiment qu'elle avoit éprouvé, ma femme s'avisa de se venger. Une nuit que je dormois, elle répandit sur mes deux yeux de l'eau-forte, & m'aveugla pour toute la vie. Après une colere bien conditionnée, je lui pardonnai. Me voilà aveugle, je n'en suis pas plus malheureux; au contraire, depuis ce moment j'aime encore mieux ma femme. Je ne lui trouve plus de défauts, je me plais à la toucher; & je conviens que l'aveuglement total est à peu-près l'état le plus propre à un mari qui veut être heureux. J'invite tous ceux que le hazard conduit ici à m'imiter; je ne fais si mon exemple est passé en mode; je n'en serois pas étonné, il y a tant d'autres extravagances. — Boucicault ne revenoit point de sa surprise, & la gaîté & la tranquillité de ces deux personnages contribuoient encore à l'augmenter. Instrumens l'un & l'autre de leur malheur, ils ne se haïssoient point, quels gens! Un troisieme personnage accrut l'étonnement du Maréchal. C'étoit un vieil Adonis en talons rouges, saupoudré d'odeur, à deux longues queues, vêtu superbement, ceint d'une large ceinture couleur de rose, un

grand bouquet de fleurs à sa boutonniere ; il chantoit des strophes du fameux Roman de la Rose : il chantoit ; sa voix sèche , argentine & aiguë étonna Boucicault : c'étoit un contraste avec son sexe , sa taille & sa figure mâle. Boucicault recula de surprise. La Comtesse rit. L'aveugle devina le sujet de ses ris. Femme , dit-il , tu ris : ce Seigneur étranger retombe donc encore dans un nouvel étonnement ? Ecoutez , Seigneur , pour cette fois , je suis surpris que vous ne riez point , en voyant devant vous ce vieux Adonis , entiché dans sa vieillesse de tous les ridicules de la jeunesse étourdie qui cherche à plaire. Voyez-le marcher , ne diroit-on pas qu'il est encore jeune , qu'il est ce qu'il fut ? Il est bien vrai que rien n'est plus incorrigible qu'un vieux petit-maître ; aussi il est bien vrai que rien n'est plus ridicule que lui. Il a passé toute sa vie à s'occuper de ces riens dont vous le voyez épris. Pendant long-tems il ajouta à ses délassemens le plaisir cruel de tromper toutes les femmes , & de déshonorer les maris ; c'étoit un virtuose dans ce genre. Vingt intrigues de front ne l'étourdissoient pas ; il trouvoit place bonne par-

tout, & par-tout c'étoit l'homme du jour. Je ne fais où il prenoit toutes les douceurs qu'il disoit à chacune d'elles en particulier ; c'étoit un miel continuellement distillé de sa bouche ; il disoit de son cœur, je ne l'ai jamais cru : On n'a de l'amour que pour nne, voilà une vérité : on parle d'amour à mille, voilà de l'esprit ; c'est la besogne de la tête. Ce n'étoit pas un de ces amoureux entièrement volages ; il faisoit des sermens, se piquoit de les tenir, juroit cent fois le jour de mourir, de combattre, tiroit vingt fois le jour son épée aux genoux de ses maîtresses. Percez, leur disoit-il, percez ce cœur que vos rigueurs déchirent. Le stratagème étoit sûr. Le moyen qu'une femme à demi-rendue puisse tenir devant une épée nue, & quand un amant ouvre sa chemise & vous montre un cœur palpitant, en vous disant : Frappez, mais ménagez vos coups, car c'est votre image que vous allez percer ! Je trouvai ce beau galant aux genoux de ma femme ; j'écoutai ses sermens. J'entendis qu'il disoit : Viennent mille rivaux, je les défie & je les insulte. Heureux de vous les présenter vaincus, & d'avoir versé quelques gouttes

de sang pour vos beaux yeux. Il se répandoit en jactances : Hercule , à l'entendre , n'étoit pas plus vaillant que lui ; ses douze combats étoient jeux d'enfans. Je guettai mon rodomont. A moi , lui dis-je , beau Sire , à moi ; il faut me suivre. On nous entendoit , il s'en apperçut , & mettant un poing sur la hanche , & de l'autre main renfonçant son chapeau , il me dit : Nous verrons. Il me suivit en effet : nous perdîmes de vue les curieux & les écou-teurs. Je tirai mon épée. Aussi-tôt qu'il vit la lame briller , mon Adonis pâlit , pencha sa tête , & me dit d'un ton à demi orgueilleux , à demi-humilié. — Je ne conçois pas pourquoi nous nous bat-trions ; j'ai toujours été de vos amis. — Un peu trop celui de ma femme. — Quoi ! vous qui avez tant de jugement , vous vous feriez le Chevalier de votre femme ? c'est la plus sotte cause à défendre qu'il se puisse. — J'en conviens ; mais c'est ma fantaisie aujourd'hui , demain peut-être je n'en aurois pas l'envie : c'est un malheur pour vous d'être tombé dans mon mauvais jour. — Oh ! vous plaisantez , je le vois bien ; d'accord , vous voulez me faire peur. Vous savez que je ne

trembles pas aisément , nous voici sur le pré ; cela vous prouve assez que je suis brave quand il le faut. Embrassons-nous & revenons sur nos pas : d'ailleurs , l'heure se passe , & j'ai un rendez-vous , je vous jure , plus agréable que celui que je pourrois prolonger avec vous. — Je ne plaisante pas , & vous allez en être sûr. =

A ces mots je fis *une feinte*. Mon homme s'écrie , je suis blessé , & laissa tomber son épée des mains. Je vous connois , lui dis - je , ou plutôt je connois vos pareils. Remplis de prétentions , vains , lâches & faux , voilà ce qu'ils sont. Je veux au moins attacher sur un d'eux , le mépris que j'ai pour toute l'espece ; ça parlons de sang-froid : que voulez-vous devenir ?

Affurément vous ne prétendez pas à la gloire de défendre l'Etat ? il feroit mieux défendu par les cris des oies que par vos faits d'armes. Vous ne pouvez être ni Magistrat , ni Commerçant. Vous avez passé vos belles années , ces années d'or pour l'étude , à éparpiller vos jours , à apprendre ce qu'il ne faut pas savoir. Vous êtes nul pour la société , ou plutôt vous en êtes le fleau , parce que vous corrompez les mœurs , par le scandale

de votre inutilité & de votre parure : vous n'êtes pas assez fort pour être Agriculteur ; d'ailleurs il y a dans cet art si simple , de sages spéculations à faire , des combinaisons dans les différens travaux de la campagne , & tout cela est au-dessus de vos forces. Vous êtes né inappliqué. Il ne vous reste qu'un moyen de réparer tant de torts ; c'est de vous marier. — Me marier ! — Oui , Monsieur , vous ferez des enfans , les gens oisifs en ont beaucoup , dit on , vos enfans ne vous ressembleront point , ils seront utiles , & par eux vous acquitterez votre dette. — Oh ! je ne me marierai point. Je laisse à d'autres le soin de peupler l'Etat. Je veux vivre d'ailleurs sans soins , je n'ai point la vertu des maris ; la patience. Je m'enchaînerois pour la vie au char d'une bégueule , d'une forte , ou d'une folle ! je ne veux point brûler de flâmes éternelles , ni me consumer dans les tiédeurs d'un long engagement. Une femme , à moi ! quand j'en ai mille ! — C'est précisément ce qui déplaît à tous les maris. Je fais cause commune avec eux tous ; car je suis du nombre des offensés , & peut-être un des pre-

miers sur votre liste ; vous allez voir de quelle maniere je fais me venger. Suivez-moi , ou je vous tue. Il me suivit dans le Château ; j'appellai un Chirurgien , & l'Esculape fit sur mon Adonis , que j'avois fait garotter , le miracle qui a rendu Abailard si célèbre. Je lui laissai le temps de guérir ; quand il le fut : vous êtes lui dis-je physiquement , ce que vous étiez déjà moralement , un être nul , ni homme , ni femme , mais tenant aux deux sexes ; à l'un par les formes , à l'autre par la foiblesse , vous contiez fleurettes ; rien ne vous empêche de continuer ; le dénouement ne fera plus le même , & c'est en cela que j'ai fait le bien des maris. Vous imaginez bien qu'il étoit honteux , humilié ! J'ai pitié de vous , lui dis - je , j'ai résolu de vivre dans ce château le peu de jours qui me restent. Vous êtes le maître d'y rester. Je ne vous crains plus ; vous me prêterez à rire quelquefois de la dégradation physique de votre être. Je voudrois que vous fussiez le seul qui soit moralement dégradé. Il accepta ma proposition. Vous le voyez aussi content que moi ; il boit , mange , chante , se pare

& dort : il aime les fleurs , les cultive , & les cueille ; c'est dommage qu'il n'ait personne à qui les offrir ; car malheureux est celui qui cueille une fleur & ne la cueille que pour lui. Ne trouvez - vous pas , Monsieur , ma maniere de me venger , très-plaisante. — On ne peut pas plus plaisante , reprit Boucicault. — Ne puis-je point savoir maintenant , quel sujet vous amene en Angleterre ? — J'y viens découvrir les traces d'un enlèvement. J'ai perdu , on m'a ravi tout ce que j'aime & je cours après le ravisseur. — Il n'est point en Angleterre , votre maîtresse ne vivroit plus , ou bien elle seroit indigne de vos recherches. Il n'est pas même dans la Principauté de Galles. Vous pouvez retourner sur vos pas. Je vous plains , j'ai aimé autrefois ; mais en vérité c'est une folie ; & ces amours exclusifs causent plus de maux qu'ils ne font de plaisirs. Je ne puis être un bon consolateur , je vous laisse entre les mains du Temps , & jusqu'ici le Temps n'a point trouvé de douleurs incurables.

Le Maréchal quitta cette retraite , & auroit volontiers ri , si le regret d'avoir perdu Mademoiselle de Beaufort avoit

pu donner trêve à ses ennuis. Il prit le chemin de Londres , & vit en traversant ce Royaume par-tout des ruines , du sang & des traces de rébellion. Le malheureux Richard II accouroit du fonds de l'Irlande , pour repousser Henri de Lancastre qui étoit revenu de France avec un secours d'hommes , & qui lui disputoit la Couronne. Boucicault fut presque témoin de la bataille dans laquelle Richard fut fait prisonnier. Il vit le Parlement autoriser les diffamations que Henri de Lancastre se permettoit contre le Roi ; il vit ce malheureux Roi , obligé de se démettre de la couronne ; démission qui ne le garantit pas de la mort qu'il trouva dans sa prison. L'usurpateur venoit d'être proclamé Roi , malgré la foiblesse de ses titres (1). Les François

(*) Les Historiens rejettent comme une fable les titres sur lesquels le Duc de Lancastre fondeoit des prétentions au Trône ; savoir , qu'Edmond , dont est descendue la Maison de Lancastre , étoit fils du Roi Henri III , & qu'à cause de la difformité de son corps , on lui préféra son frere Edouard.

avoient

avoient inutilement tenté de remettre Richard sur le trône. Boucicault avoit en vain offert son épée & son bras ; en vain il avoit osé soutenir dans toutes les assemblées , que le regne de Henri étoit une usurpation , digne de la rigueur du châtiment de leze-majesté ; en vain il avoit bravé tous ceux qui vouloient soutenir le contraire. Il intimida les Anglois , & revint en France après avoir fait quelques exploits de Chevalerie , trop peu considérables pour être cités. Les tems n'étoient déjà plus , où les Chevaliers trouvoient sur leurs pas mille aventures à mettre à fin ; où on rencontroit sur les routes & dans les bois , mille donjons & mille châteaux à forcer. Boucicault rencontra sur les frontieres de France plusieurs Chevaliers de son association , qui revenoient d'Espagne & de Flandres ; ils n'avoient rien pu découvrir. Ils avoient rompu des lances , laissé une renommée brillante. Que faire ? Le désespoir s'emparoit de l'ame de Boucicault. Mes amis , leur dit-il , je ne puis me dissimuler que le coup part d'une main puissante. J'en accuse le Duc de Bourgogne & la Reine. Le Duc a commis le rapt , la Reine l'a

partagé : si le respect que je dois à la Reine ne me permet point de me venger d'elle ; rien ne peut dérober le Duc à mon ressentiment. Il mourra ; jurez-moi d'embrasser ma querelle ; & si une trahison entraînoit votre ami dans le tombeau , jurez - moi de venger ma mort. C'est trop souffrir la tyrannie. Rien n'est sacré pour le Duc de Bourgogne : fier de la protection de la Reine , il ose tout. Le Duc d'Orléans n'est pas à l'abri de ses insultes ; & le Duc de Berri n'achete un peu de repos , que par des complaisances au-dessous de son rang. La Reine oublie ce qu'elle doit à elle-même , au Roi & à l'Etat... La Cour est partagée en deux factions dangereuses , qui appellent tour-à-tour les Anglois & les Flamands dans nos Provinces : l'Etat est démembré. Punissons le tyran qui osera nous demander compte de ce châtiment , quand nous aurons observé toutes les loix de la Chevalerie. Il est permis à un brave Chevalier d'appeller un ennemi en champ clos , & de l'attaquer. Tous les Chevaliers prononcèrent sur leurs épées le serment de soutenir Boucicault & de venger sa mort.

Satisfait de cette promesse sacrée , Boucicault s'acheminoit avec ses compagnons vers Paris ; la grande chaleur les contraignit de se reposer dans un bois voisin de la capitale. Des cris déchirans les tirèrent de leur repos , ils monterent à cheval , & arrivèrent auprès d'un château , où ils trouverent des soldats expirans. Un d'eux leur dit : Hâtez-vous , secourez Mademoiselle de Beaufort.

A ces mots Boucicault , plus terrible qu'un lion attaqué , fond sur ceux qui défendoient le château , pénétre dans une chambre où étoient dix à douze soldats ; il apperçoit au milieu d'eux Mademoiselle de Beaufort échevelée , pâle , tremblante : cette vue double sa fureur & ses forces , il répand autour de lui la mort & l'effroi. Les Chevaliers arrivent sur ces entrefaites , ils obligent ceux qui avoient échappé , de se rendre. Ils apprennent d'eux qu'ils avoient été envoyés par la Reine , qui , irritée contre le Duc de Bourgogne , qui n'avoit pas voulu lui apprendre le lieu où il détenoit Mademoiselle de Beaufort , avoit cherché à la faire enlever.

Elle ne m'échappera plus , dit-il en

la serrant dans ses bras : il n'est pas de Puissance qui puisse l'arracher delà tant que je respirerai ; elle ne m'échappera qu'à la dernière goutte de mon sang. — Et la reportant ensuite doucement sur un fauteuil , & se jettant à ses genoux ; Enfin vous voilà , lui dit-il , vous que j'ai tant cherchée ! Tant d'honneur , tant de bien doivent suivre le don de votre main ! il étoit bien juste que ce prix inestimable fût payé. Il ne l'est pas encore assez. — Combien de fois , cher Boucicault , la confiance que j'avois en votre tendresse & dans votre valeur , n'a-t-elle pas consolé votre amante éperdue ! cent fois elle a retenu ma main prête à frapper. Quand il ose tout , me disois-je , pour découvrir le lieu de ma prison , le prix de tant de travaux ferait-il d'apprendre que je ne suis plus ! Souffrons & vivons pour lui. J'ai souffert , en effet , & j'ai vécu pour vous. Je vous vois , je respire : ne m'abandonnez plus. — Vous abandonner ! j'en fais le serment ; il sera plus inviolable que celui de ces Dieux qui juroient par le Styx. Non , je ne vous quitterai plus. Non , je ne connois plus de Roi , je ne connois plus d'ordre. Vous , vous que

j'aime avant tout ; le Roi, la Reine, l'Etat après. Tant de services rendus à la France , méritent , je crois , qu'elle songe à me procurer le repos , qu'elle me doit. Je ne demande que votre main , quand vous y consentez. Ce bonheur m'est dû.

C'est ainsi que le Maréchal fit son entrée à Paris. Il étoit souvent revenu dans cette Ville après avoir gagné bien des victoires. On s'étoit pressé sur ses pas ; jamais il n'avoit été aussi flatté qu'en ramenant Mlle. de Beaufort ; il la présenta au Vicomte de Turenne , son pere. Tenez , lui dit-il , voilà un dépôt sacré que je vous confie. Je veillerai sur lui. Malheur à la main téméraire qui osera le profaner ; & puis il ajouta : Elle est à moi , elle est bien à moi : jusques à quand serai-je obligé de soupirer après ce bien , d'où dépend le bonheur de ma vie ? Vicomte , vous fûtes mon Ami dans tous les tems , devenez mon Pere. — J'y consens , dit le Vicomte : prenons jour pour la cérémonie de votre mariage. — A la huitaine , reprit Boucicault. — Et bien à la huitaine , dit le Vicomte. Il parut à la Cour ; le Duc de Bourgogne & la Reine en avoient été

éloignés. C'étoient deux grands ennemis dont le Maréchal étoit délivré. Le Roi étoit revenu dans un meilleur état , & avoit ordonné à la Reine de quitter la Cour , qu'elle scandalisoit par la licence de sa conduite. Le Dauphin y avoit consenti. Cette Princesse avoit juré une haine irréconciliable contre son fils , & s'étoit rangée du côté du Duc de Bourgogne ; ce qui avoit affoibli beaucoup le parti du Dauphin. Boucicault vit la guerre civile rallumée avec tant d'ardeur par les créatures de la Reine , & les deux partis tellement acharnés l'un contre l'autre , qu'on eût dit qu'il n'y avoit plus de patrie commune. On se mettoit peu en peine des progrès des Anglois , qui , dans une conjoncture si favorable pour eux , venoient de prendre toute la Normandie avec la ville de Rouen. Boucicault fut consulté par le Dauphin sur le moyen qu'il y avoit à prendre pour se venger du Duc de Bourgogne. — Ne me demandez point une lâcheté , Monseigneur , je hais le Duc de Bourgogne autant & plus que vous ne le haïssez ; mais je ne m'en vengerai que les armes à la main. — Le Dauphin avoit demandé le secret au Maréchal ; mais toujours inquieté par le Duc de

Bourgogne , il crut avoir trouvé un expédient pour étouffer tout d'un coup les semences de la guerre civile , & rétablir la paix dans le Royaume. Il attira adroitement le Duc de Bourgogne , & commença un traité avec lui : mais dans la seconde entrevue qu'ils eurent ensemble sur le pont de *Montereau-faut-Yonne* , il le fit assassiner. Ce coup eut des suites bien différentes de celles que le Dauphin s'étoit promises. Le peuple fut indigné de cet assassinat ; & la Reine se servit de cette occasion pour perdre son fils , & l'exclure pour jamais de la Couronne. Le Dauphin fut ajourné à Paris (*) pour

(*) La Reine , pour venir à bout de son dessein , engagea Philippe , fils du feu Duc , dans ses intérêts ; & là-dessus , la paix fut conclue avec Henri V , Roi d'Angleterre , à condition qu'il épouserait Catherine , fille de Charles VI , qu'il aurait la Régence du Royaume de France pendant la vie de Charles ; qu'après sa mort il se mettroit en pleine possession de la Couronne ; & qu'enfin les deux Royaumes de France & d'Angleterre seroient réunis en un seul ; mais que chacun d'eux néanmoins seroit gouverné selon ses propres loix. Le Ciel trompa son

répondre sur le meurtre commis en la personne du Duc de Bourgogne ; & faite d'avoir comparu , il fut déclaré inhabile à succéder à la Couronne , & banni du Royaume à perpétuité.

Vous ne m'avez point entendu , lui dit Boucicault : Monseigneur , il n'est point de rang , quelque élevé qu'il soit , qui affranchisse un Prince des loix de l'Etat , & de la loi plus sévère de l'honneur : un meurtre est toujours un crime. Tant que le Roi regne , vous n'êtes que le premier sujet. Maintenant , soutenez avec courage votre défaite : un Arrêt vous dépouille de la Couronne. L'Arrêt est injuste ; il a été rendu par un Tribunal vendu à la brigue. Répondez fièrement que vous appelez de cette sentence à *Dieu & à votre épée*. Le Dauphin suivit le conseil du Maréchal , & établit un Gouverne-

attente , & favorisa à propos le Dauphin. Henri V mourut à la fleur de son âge , & au plus haut point de son bonheur. Peu de tems après , la mort emporta aussi Charles VI , dont la vie étoit à charge à la France , parce que son imbécillité le rendoit incapable de gouverner.

ment à Poitiers. Il y avoit en France deux Souveraines-Puissances , & deux fortes de Ministres ; & pendant ces troubles , les Anglois s'emparèrent de toute la France. Le Dauphin se trouvoit opprimé par la puissance de ses ennemis ; il n'avoit dans son parti que les Provinces les moins considérables , & qui étoient entièrement épuisées d'argent ; comme l'*Anjou* , le *Poitou* , la *Touraine* , l'*Auvergne* , le *Berry* , le *Languedoc*. Il étoit appelé par dérision *le Roi de Bourges*.

Charles VI reprenoit de tems en tems ses forces & l'usage libre de son esprit. Alors ce Roi infortuné versoit des larmes sur le sort de ses Sujets & sur le sien. Rien n'égalait l'état d'abandon dans lequel on le laissoit : ses habits étoient usés & en lambeaux , son linge étoit sale , & ses appartemens étoient dans un délabrement affreux. Comme ils me laissent ! s'écrioit-il ; & ce pauvre peuple ! Il séchoit ses larmes , reprenoit du courage , rappelloit ses fideles serviteurs , & alors donnoit des ordres sages pour réprimer tous les abus , & pour l'amélioration du Gouvernement. Ces ordres auroient été suivis ; mais il ne tarδοit pas de retomber dans

son premier état. C'est dans un de ses bons momens qu'il reçut la députation de la République de Gênes, qui offroit de se mettre sous l'obéissance du Roi, & demandoit le Maréchal de Boucicault pour son Gouverneur. — Allez, dit-il à Boucicault, rétablir la paix dans cette Ville; recevez les hommages de mes Sujets, & faites-leur aimer mon joug. — Sire, reprit Boucicault, sans doute, tout mon sang est à vous; mais j'ai juré de ne point abandonner Mademoiselle de Beaufort qu'elle ne soit ma femme; quand elle le feroit, il y a si peu de sûreté pour elle ici, loin de moi. D'autres Guerriers peuvent s'acquitter de l'emploi que vous m'offrez. Mademoiselle de Beaufort n'a que moi pour la défendre: d'ailleurs, Sire, ne dois-je rien à mon bonheur? Après avoir payé ma dette à l'Etat, ne puis-je m'occuper de ma félicité? Souffrez que je reste, que j'épouse Mademoiselle de Beaufort, & que je vive heureux auprès d'elle. — La Reine est éloignée de la Cour; le Duc de Bourgogne ne vit plus: qu'avez-vous à craindre? dit le Roi; je prends Mademoiselle de Beaufort sous ma sauve-garde: elle sera

logée au Château. Vous pouvez compter aussi sur la protection du Dauphin, qui vous est attaché. — Permettez, Sire, qu'avant de rien promettre, je consulte Mademoiselle de Beaufort. — Il courut aux pieds de Mademoiselle de Beaufort : On veut nous séparer encore une fois, lui dit-il. — Je le fais, & je fais aussi que vous avez refusé : je condamne votre conduite. Que dira-t-on ? — On dira : Il aimoit, il trembloit pour elle, il n'a pu se résoudre à s'en séparer. Les ames sensibles m'excuseront. — Mais l'Etat. — L'Etat a reçu la moitié de mon sang ; permettez que je vous garde l'autre moitié. — Me la donnez-vous, cette belle moitié ? — Il y a long-tems qu'elle est à vous. — Moi, je la donne à l'Etat ; partez, couronnez-vous de nouveaux lauriers, & venez faire rejaillir sur mon front quelques rayons de votre nouvelle gloire. — Avez-vous perdu le souvenir des dangers que vous avez courus ? — Qu'importe. — Que d'accidens malheureux ne peuvent-ils pas survenir ? — Avec la patience & du courage, on peut tout surmonter ; d'ailleurs nos deux grands ennemis ne sont point ici ; je n'ai plus rien à crain-

dre ; partez , & revenez toujours amant & toujours glorieux. — Vous le voulez. — Je l'ordonne. — Il faut obéir. Il prit congé d'elle , & fut trouver le Roi. — Sire , je suis prêt ; Mademoiselle de Beaufort l'ordonne , il faut bien lui obéir. — Que l'amour qui vous donne des leçons de devoir est respectable ! dit le Roi. Mademoiselle de Beaufort m'en devient infiniment plus chère. Partez , Maréchal , je veillerai sur elle , votre Roi vous en répond. — Le Maréchal partit ; un bon vent le fit arriver en peu de jours à Gênes (*).

Cette République étoit déchirée par les factions des Adornes & des Fregoses. Chacune de ces deux Familles puissantes & rivales prétendoit également à l'hon-

(*) On doit voir que nous nous écartons du Roman , qui s'est trompé en donnant la véritable cause des troubles de Gênes. Ce n'est pas la première fois , dans ce Roman même , que nous avons rectifié l'Auteur , & que nous avons amplifié , pour donner à nos Lecteurs un tableau plus fidèle & plus étendu de l'état politique de l'Europe.

neur de conduire seule les affaires. Leurs cabales avoient tant fatigué la République, qu'elle n'avoit point trouvé de meilleur secret de les accorder, que de se donner à Charles VI, Roi de France. On étoit convenu que ce feroit au Roi de confirmer le Duc, ou tel autre Magistrat que la République auroit élu; que celui-ci feroit au Roi le serment de fidélité; que tous les décrets & réglemens se feroient au nom du Roi, & au nom de ceux qu'il auroit nommés, & qu'on lui payeroit tous les ans quatre mille florins d'or. Le Roi avoit obtenu de plus qu'il pourroit donner un Gouverneur François qui auroit deux voix dans le Conseil. Les Génois avoient promis qu'ils lui jureroient foi & hommage, & le serviroient contre tous ses ennemis. Il avoit été expressément marqué dans le Traité, que ce feroit sans préjudice des droits que l'Empire pouvoit avoir sur cette Ville; & que les Vaisseaux Génois porteroient les armes de l'Empire d'un côté, & celles de France de l'autre.

Le Maréchal de Boucicault, par sa bonne conduite, rétablit la paix; il reçut les sermens convenus, fit exécuter le

Traité ; & brûlant d'impatience (*) de

(*) La bonne conduite du Maréchal n'empêcha cependant pas les Génois de penser à se donner un nouveau Maître , quoiqu'il leur eût acquis le Port de Livourne. Tel fut toujours le caractère perfide & inconstant des Génois ; ils ont toujours trompé leurs Alliés & leurs défenseurs. Ils prirent le tems que Boucicault étoit occupé ailleurs à faire la guerre au Duc de Milan , massacrèrent les François , & se donnerent au Marquis de Montferrat , sans faire attention que *Porto-Venere* , *Lerice* & *Sarsanello* restoient au pouvoir de la France , qui , afin de leur marquer son mépris , en fit présent aux Florentins.

Aubout de quatre ans , ils se laisserent d'obéir au Marquis de Montferrat , qui s'accorda avec le Duc qu'il se choisirent entr'eux , & renonça à toutes ses prétentions sur leur Etat , moyennant vingt-six mille ducats. En faveur de cet accord , les Florentins leur rendirent les trois Places dont je viens de parler.

Mais à cette époque recommencerent les factions des *Gibelins* & des *Guelphes*. La désunion qui partagea la République , épuisa tellement le

revoir Mademoiselle de Beaufort & de

trésor public , que , pour avoir de l'argent , il fallut vendre Livourne aux Florentins , qui en donnerent cent mille ducats.

Ils eurent bientôt un nouvel ennemi à combattre. *Alfonse le Superbe* , Roi d'Arragon , prit *Calvi* dans l'Isle de Corse , & assiégea *St. Boniface*. Les Gênois accoururent au secours de cette importante Ville , & repoussèrent *Alfonse* avec perte ; après quoi ils reprirent *Calvi*.

L'humeur inconstante de cette Nation ne lui permit pas long-tems de s'accommoder de ses Ducs. Sa liberté , qui ne servoit qu'à la rendre la proie d'un certain nombre de familles , lui devint à charge , & elle se donna au Duc de Milan. Les conditions furent les mêmes qui avoient été réglées avec la France. Les Gênois s'apperçurent bientôt de la faute qu'ils avoient faite. Ce nouveau Maître qu'ils venoient de se donner , ne voulut pas leur permettre de fortifier quelques Places qui leur appartenoient , comme *Ovada* , *Pieve* & quelques autres ; mais il voulut encore détacher , à leurs dépens , le Roi d'Arragon de l'alliance qu'il avoit faite avec Florence ; & pour cela , il lui abandonna *Calvi* ,

l'épouser, revint en France. Il reçut à la Cour les félicitations & les honneurs qui

St. Boniface dans l'Isle de Corse , & lui livra *Lerice* , *Porto-Venere* ; pour assurance que les deux premières Places seroient évacuées. Il les engagea aussi contre les Vénitiens dans une guerre où ils n'eurent que du malheur.

Ce qui acheva de les dégoûter de lui, ce fut la conduite qu'il tint à leur égard dans la guerre qu'il fit à Alfonse , Roi d'Arragon ; les Génois avoient battu la flotte de ce Monarque , & l'avoient fait lui-même prisonnier. Le Duc de Milan le fit conduire dans sa Capitale , & lui rendit la liberté sans leur en donner la moindre part ; ils en eurent un tel dépit , qu'ils chassèrent sa garnison de la Ville & de la Citadelle.

Les familles des Frégoses & des Adornes avoient néanmoins besoin d'un Maître qui contrepesât leur autorité. Dès que la République reprenoit sa liberté, leur ambition la rejettoit dans de nouveaux embarras. Elle vint de nouveau se soumettre à la France , à Charles VII ; ils ne s'y tinrent pas long tems , ils se donnerent à Jean , Duc d'Anjou.

lui étoient dûs ; mais il ne touchoit point encore au terme de son bonheur. On reçut à la Cour la nouvelle du siège de Constantinople par les Turcs. Le nom des Turcs étoit si en horreur , qu'il n'étoit Chevalier qui ne se fît un devoir d'aller les combattre : c'étoit un devoir de Religion. Il n'y avoit point de nœud assez fort pour retenir un Officier François , sitôt qu'il s'agissoit de courir sur les Turcs. Le Maréchal reçut ordre de marcher vers Constantinople , & de s'y enfermer. Il partit. Son arrivée à Constantinople ranima le courage des assiégés. Il fit des sorties fréquentes & heureuses , battit à plusieurs reprises les ennemis , tua le Grand-Visir de sa propre main , prit le grand étendart de l'Empire Ottoman , fit lever le siège. Le calme ayant été rétabli par ses soins , il reprit le chemin de la France. Le Royaume retentissoit du bruit des nouvelles actions brillantes du Maréchal : Mademoiselle de Beaufort s'enorgueillissoit de devenir son épouse. Le fils du Duc de Bourgogne , moins audacieux que son pere , mais non moins haineux , moins puissant , mais autant épris que son pere

des charmes de Mademoiselle de Beaufort , étoit le seul qui ne partageât point l'enthousiasme commun en faveur du Maréchal. Il fit poster des gardes sur sa route , & le fit arrêter dans la nuit & pendant qu'il dormoit.

Le Maréchal fut arrêté , & conduit comme un criminel dans la Tour du Louvre , tandis qu'il croyoit faire une entrée triomphante dans Paris. Le Duc fit répandre le bruit qu'il avoit été assassiné , & qu'il étoit mort : toute la Cour en parut consternée ; Mademoiselle de Beaufort étoit inconsolable. Oh ! qui me rendra , disoit-elle , ce Guerrier si généreux , cet ami si tendre , cet époux chéri ? — Déjà elle avoit formé le projet de quitter le monde , de s'enfermer dans un Couvent de Carmélites , d'y embrasser la même Profession , & d'y gémir aux pieds des Autels pendant les jours que sa douleur pouvoit lui laisser. Elle s'y étoit déjà retirée , & se disposoit à recevoir des mains de l'Evêque de Paris , l'habit de l'Ordre. Tout étoit prêt , l'Autel étoit paré , le sacré Vestiaire avoit été béni par l'Evêque , Mademoiselle de Beaufort prosternée sur un prie-dieu : un peuple

entier étoit accouru pour assister à cette pieuse cérémonie. Un cri interrompit les prières. Que faites-vous ? arrêtez , arrêtez : voulez - vous vous perdre , & me perdre pour jamais ? Ne m'aimez-vous plus ? — Moi , ne plus vous aimer ! répond Mademoiselle de Beaufort , qui avoit reconnu la voix du Maréchal ; moi , ne plus vous aimer ! . . . Ici même , aux pieds de ces mêmes Autels , je faisois le ferment de ne jamais vous oublier ; je consentois de renoncer à tout , hormis à vous.

Le Maréchal se jeta aux pieds des Autels : Remercions ensemble le Ciel qui nous rend l'un à l'autre dans des momens où nous pouvons encore être unis. — Messire, dit-il à l'Evêque, voilà les ordres du Roi pour nous marier ; il n'y a qu'à changer les prières , & nous donner la Bénédiction nuptiale. L'Evêque y consentit. Avec quelle joie Mademoiselle de Beaufort plaça sa main dans celle du Maréchal ! comme elle promit volontiers d'être toujours fidelle ! Cet anneau, le gage d'une servitude éternelle , lui parut le présent le plus précieux qu'elle eût jamais reçu. Le peuple répondit à leurs sermens

par des acclamations universelles. Ces deux époux furent reconduits en triomphe à l'hôtel du Vicomte de Turenne, qui les attendoit. Mademoiselle de Beaufort paroissoit belle, malgré la modestie de son vêtement, & l'impression des premières douleurs. Boucicault paroissoit au comble de sa joie.

Il avoit dû sa délivrance à la Reine, qui avoit appris sa détention par un des Gardes du Duc de Bourgogne. Elle s'étoit brouillé avec lui, & la mauvaise santé du Roi, dont la fin étoit pronostiquée à peu de jours, l'avoit engagée à délivrer le Maréchal, pour se l'attacher par la reconnoissance, & pour trouver en lui un médiateur auprès de son fils. Elle avoit chargé le Connétable de Clifson de la commission bien chere à un ami de rompre les fers du Maréchal. Le Maréchal en effet ne contribua pas peu à adoucir l'inimitié que le Dauphin, depuis Charles VII, avoit jurée à sa mere.



HISTOIRE

DU CONNÉTABLE DE CLISSON.

Nous n'apprendrons rien de nouveau à nos Lecteurs , que nous avons familiarisés depuis cinq ans avec la lecture des Romans du quinzieme siecle , en leur répétant que les Romanciers de ce siecle ne manquoient jamais de diviser l'action , & de détruire l'intérêt par des épisodes tant bien que mal amenés. Ce défaut commun à tous , dans le quinzieme siecle , & qui vraisemblablement étoit pardonné , est devenu plus rare dans les siecles suivans , & a été entièrement corrigé dans le nôtre. Les Romans sont devenus plus courts , le style en a été généralement soigné : aux voyages interminables des anciens héros , aux combats à outrance , & ensuite aux descriptions de sieges , d'assauts & de batailles , a succédé une métaphysique sentimentée , une morale courante. Les héros ont eu la mesure commune ; ils n'ont plus été ni géans , ni nains , ni Rois , ni magiciens ,

ni Généraux , ni soldats. On a peint la vie civile , la vie privée. L'Auteur du Roman de Boucicault s'est peu embarrassé d'être au courant ; il a pris l'ancienne maniere , & son Roman a donc eu des épisodes ; celui du Connétable de Clisson en est un ; & nous l'avons détaché du corps de l'ouvrage , pour le donner isolé , afin qu'il ne nuisît point à l'intérêt du Roman de Boucicault. Nous ferons une réflexion en finissant cette notice sur l'Auteur ; c'est qu'en général tous les Romanciers qui n'avoient ni chaleur , ni génie , ni style , ni connoissance du cœur humain , ont entrepris les Romans historiques , ceux-là même qui demandent de la chaleur , du génie , du style & une connoissance parfaite du cœur , du siècle où les héros ont vécu , & des anecdotes secrètes. Nous n'avons pas deux bons Romans historiques. Il paroît que les Auteurs vouloient s'étayer de la réputation qu'avoit obtenu , de son vivant , le personnage sous le nom duquel ils écrivoient des fables plates & grossières.

ON ne fera point fâché de voir maintenant une notice du Connétable du-

Guesclin, dont il est parlé dans l'épisode de Clifton. On y apperçoit le Roi Jean, pour annoncer qu'il fut fait prisonnier par Edouard, & pour dire qu'il retourna dans sa prison à Londres, aussi-tôt que les Etats eurent refusé d'accéder au traité de Bretigny. Ces deux faits sont de la plus exacte vérité. Il falloit ajouter que le Roi Jean ne fut fait prisonnier que par sa faute. Jean, par des marches savantes, avoit rendu la retraite impraticable à Edouard. Le Roi d'Angleterre avoit offert d'acheter sa retraite, en restituant toutes les conquêtes qu'il avoit faites pendant cette campagne & la précédente, & en s'engageant à *ne pas servir de sept ans contre la France*. Mais Jean imaginant qu'il pouvoit s'assurer, dans cette circonstance, d'un gage suffisant de la restitution de Calais, voulut exiger qu'Edouard se rendît prisonnier avec cent personnes de sa suite, & consentit, à ce prix, de laisser une retraite libre à l'armée Angloise. Edouard rejetta ces conditions avec dédain, & déclara que quelque fût le sort qui l'attendoit, jamais l'Angleterre ne seroit obligée de payer sa rançon. Cette réponse étoit fiere, & digne d'Edouard.

Jean livra bataille , & la perdit par sa faute , ou plutôt par celle de toute la Noblesse François. Il fut fait prisonnier. Il s'étoit rendu à Denis de Morbec , Chevalier d'Arras. Les Gascons qui servoient dans l'armée d'Edouard , l'enleverent de force à Morbec ; les Anglois réclamoient aussi l'honneur de le retenir prisonnier , & quelques soldats menaçoient de le massacrer , plutôt que de lâcher leur proie à leurs concurrens. Warwick qui survint , envoyé par le Prince de Galles , en imposa aux deux partis , s'approcha de Jean avec les plus grandes démonstrations de respect , & lui offrit de le conduire à la tente du Prince. Edouard le reçut avec tous les égards & toutes les marques de sensibilité possibles , tâcha de le consoler , & lui paya le tribut dû à sa valeur. Edouard se rendit digne de sa victoire ; & Jean encore plus digne de ce traitement honnête.

Edouard avoit, quelque tems avant la bataille de Poitiers , institué un Ordre de Chevalerie , connu sous le nom de *l'Ordre de la Jarretiere* , (nous avons parlé de l'origine de cet Ordre dans l'extrait du Roman de Catherine de Pisan.)

Jean

Jean qui savoit qu'une décoration d'honneur peut beaucoup sur les François, institua par imitation *l'Ordre de l'Etoile*, & crut qu'en portant le nombre des Chevaliers à cinq cents, il piqueroit davantage l'émulation des François. Il se trompa. L'Ordre trop nombreux, fut avili dès son origine. Comme c'est le premier Ordre de Chevalerie dont notre histoire fasse mention, & comme il a servi de modele aux établissemens de la même espece, nous allons en donner une idée ; ou plutôt nous allons transcrire les lettres d'invitation qui furent écrites aux Récipiendaires. — De par le Roi, biau cousin, „ nous à l'onneur de Dieu & effaue- „ ment de Chevalerie, & accroissement „ d'onneur, avons ordonné de faire une „ compagnie de Chevaliers qui seront „ appellés les Chevaliers Notre - Dame „ de la noble Maison, qui porteront la „ robe ci-après devisée, c'est à savoir „ une côte blanche, un fercot, & un „ chaperon vermeil. Quand ils seront „ sans mantel qui sera fait à guise de „ Chevalier nouvel à entrer & demou- „ rer en l'Eglise de la noble Maison, il „ sera vermeil & fourré de vair, non pas.

Septembre, 1781.

G

» d'hermine, de cendail ou fani blanc,
» & faudra qu'ils ayent deffous ledit
» mantel, fercot blanc ou côte hardie
» blanche, chausses noires & foulers do-
» rés, & porteront continuellement un
» anel entour la verge duquel sera écrit
» leur nom & furnom, auquel anel
» aura un esmail plat vermeil, en l'es-
» mail une estoile blanche, au milieu
» de l'estoile une rondette d'azur, au
» milieu d'icelle rondette d'azur un petit
» soleil, & un mantel sus l'épaule, ou
» devant en leur chaperon, un fremail,
» ouquel aura une étoile toute telle
» comme en l'anel est divisé.

« Et tous les samedis quelque part
» qu'ils seront, ils porteront vermeil &
» blanc en côte & en fercot & chape-
» ron comme dessus, se faire le peuvent
» bonnement, & si ils veulent porter
» mantel, il sera vermeil & fendu à
» l'un des côtés, & tous les jours blanc
» deffous, & se tous les jours de la se-
» maine ils veulent porter le fremail,
» faire le pourront, & sur quelque robe
» qui leur plaira: & en l'armure pour
» guerre, ils porteront ledit fremail en
» leur camail ou en leur côte d'armes,

» où là il leur plaira apparemment. »
« Et seront tenus de jeûner tous les
» samedis se ils peuvent bonnement ; &
» se bonnement ne peuvent jeûner , ou
» ne veulent , ils donront ce jour quinze
» deniers pour Dieu en l'honneur des
» quinze joies Notre-Dame. Jureront que
» à leur pouvoir ils donront loyal con-
» seil au Prince de ce que il leur de-
» mandera , soit d'armes ou d'autres cho-
» ses ; & se il y a aucun qui avant
» cette compagnie ayent emprisé aucun
» Ordre , ils le devront lessier , se ils
» peuvent bonnement ; & se bonnement
» ne le peuvent lessier , se fera cette
» compagnie devant & deci en avant
» n'en pourront aucune autre entreprendre
» sans le congié du Prince , & seront
» tenus de venir tous les ans à sa noble
» maison assise entre Paris & S. Denis en
» France , à la veille de la fête Notre-
» Dame mi-Août dans prime , & y de-
» murer tout le jour & lendemain jour
» de la fête jusqu'à vêpres ; & se bonne-
» ment n'y peuvent venir , ils en feront
» crus par leur simple parole ; & en tous
» les lieux où ils se trouveront cinq en-
» semble ou plus la veille & au jour de

» ladite mi-Août , & que bonnement
» ils n'aurent pu venir à ce jour au lieu
» de la noble maison , ils porteront les-
» dites robes & entendront vêpres , &
» la Messe ensemble se ils peuvent
» bonnement.

« Et pourront lesdits cinq Chevaliers
» se il leur plaît lever une banniere ver-
» meille semée des étoiles ardennées ,
» & une image de Notre-Dame blan-
» che espécialement sur les ennemis de
» la foi ou pour la guerre de leur droi-
» turier Seigneur.

« Et au jour de leur trépassement ils
» envoiront à la noble maison , se ils
» peuvent bonnement, leur anel & leur
» fremail les meilleurs qu'ils auront faits
» pour ladite compagnie , pour en or-
» dener au profit de leur ame , & à
» l'onneur de la noble maison , en la-
» quelle sera fait leurs services solem-
» nellement; & sera tenu chacun de faire
» dire une messe pour le trépassé au plu-
» tôt que ils pourront bonnement de-
» puis que ils l'aurent su.

» Et est ordené que les armes & tim-
» bres de tous les Seigneurs & Chevaliers
» de la noble maison seront peints en

» la falle d'icelle au dessus d'un chacun
» là où il fera.

« Et se il y a aucun qui honteusement
» que Dieu notre Dame ne veillent se
» parte de bataille ou de besoigne orde-
» née , il fera sousependu de la compai-
» gnie , & ne pourra porter tel habit ,
» & l'i tourner à l'an en la noble mai-
» son ses armes & son timbre ce des-
» sus dessous sans desfacier jusques-ci ,
» tant qu'il soit restitué par le Prince &
» son Conseil , & tenus pour relevés par
» son bienfait.

» Il est encore ordonné que en la no-
» ble maison aura une table appelée la
» table d'honneur , en laquelle seront
» assis , la veille & le jour de la premiere
» fête , les trois plus souffisans Princes ,
» trois plus souffisans Bonnerets , & trois
» plus souffisans Bacheliers qui seront en
» ladite fête de Coulr , qui seront reçus
» en ladite Compaignie ; & en chascune
» veille & fête de la mi-Août , chacun
» an après en suivant seront assis à ladite
» table d'honneur les trois Princes , les
» trois Bannerets , & trois Bacheliers
» qui l'année auront plus fait en armes

» de guerre ; car nul fait d'armes de pays
» n'y sera mis en compte.

» Et est encore ordonné que nuls de
» ceux de ladite Compagnie ne devra
» entreprendre à aller en aucun voyage
» lointain , sans le dire ou faire savoir
» au Prince ; lesquiez Chevaliers seront
» en nombre cinq cens , & desquiez
» nous , comme Inventeur & Fondateur
» d'icelle Compagnie , serons Prince ,
» & ainsi l'en devront être nos succes-
» seurs Rois ; & vous avons eslu à être
» du nombre de ladite Compagnie , &
» pensons à faire , si Dieu plaît , la pre-
» miere fête & entrée de ladite Compai-
» gnie à St. Ouyn , la veille & le jour de
» l'apparition prouchene. Si soiez ausdit
» jour & lieu , si vous pouvez bonne-
» ment , à tout votre habit , anel &
» fremail , & adoncques sera à vous &
» aus autres plus à plein parlé sur cette
» matiere.

» Et est encore ordonné que chacun
» apporte ses armes & son timbre peint
» en un feuillet de papier ou de par-
» chemin , afin que les Peintres les puis-
» sent mettre plutôt & plus proprement
» là où ils devront être mis en la noble
» Maison.

» Donné à St. Cristophle en Hatale
» le sixieme jour de Novembre, l'an de
» grace 1351. Signé au bas SERIZ ».
Spicileg. tom. 3, p. 750.

Tels sont les articles de l'Ordre de l'Etoile, qui fut peu estimé dans ce tems, & qui maintenant est avili en décorant une Compagnie des Gardes de la Ville de Paris, destinée à escorter les criminels à la potence. Louis XI le donna à cette Compagnie. Pendant que Jean s'amusoit à Clichy aux préparatifs de la fête de son Ordre, Edouard se rendoit maître, par la trahison de Guillaume de Beaucourroy, de la Ville & Château de Guines.

Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs, en leur rappelant que sous le regne du Roi Jean, les Moines établis dans le Languedoc & la Provence avoient une espece d'Inquisition conventuelle, & les Prieurs enfermoient dans un caveau les Moines qui se rendoient coupables de quelques fautes; ils appelloient cela *vade in pace*: ils ne leur donnoient pour toute nourriture que du pain & de l'eau, de sorte que ces malheureux mouroient désespérés.

Le Roi Jean n'osa pas détruire entièrement ces caveaux ; mais il ordonna que les Visiteurs , les Abbés & autres Supérieurs visiteroient deux fois le mois ces Moines enfermés , & qu'il leur seroit permis de demander aussi deux fois le mois la compagnie d'un Moine de la Communauté.

Croira-t-on que les Freres Mineurs & les Dominicains demanderent la révocation de ce Règlement , & réclamerent la médiation du Pape ? Il fallut que le Roi leur laissât l'alternative d'obéir , ou de sortir. Ils obéirent avec une extrême répugnance.

Bertrand du Guesclin.

Bertrand du Guesclin, Connétable de France, Duc de Molina, Comte de Burgos & de Longueville, très-célebre en France sous les regnes des Rois Jean & Charles V, né en 1311, étoit Breton. Dès l'âge de quinze ou seize ans, il reçut le prix à un Tournoi qui fut fait à Rennes , où il étoit allé, inconnu, & contre la volonté de son pere, après avoir emprunté le cheval d'un Meûnier. Depuis il ne cessa jamais de porter les armes, & de donner , dans toutes les occasions ,

des preuves continuelles de son courage. Il emporta par surprise le Château de Fougeray , fit lever le siège de Rennes au Duc de Lancaſtre , & dans le même tems vainquit à la joute Guillaume de Blambourg , Chevalier Anglois ; enfuite , étant à Dinan , il vainquit encore , en champ clos & en préſence du même Duc , Thomas de Cantorbéry , lequel , nonobſtant les trêves , avoit fait prifonnier Olivier du Gueſclin , frere de Bertrand. Il prit encore diverſes Places ſur les Anglois , & eut le Gouvernement de Guingamp. Pendant la priſon du Roi Jean , après la funeſte bataille de Poitiers en 1356 , il vint au ſecours de Charles de France , Duc de Normandie , fils aîné du Roi , & Régent du Royaume. D'abord il lui ſervit à forcer Melun , à rendre libre la riviere de Seine , & à lui ſoumettre diverſes autres Places. Ce ſage Prince conçut dès-lors pour du Gueſclin une eſtime particulière , dont il lui donna ſouvent des marques , lorsqu'il eut ſuccédé à la Couronne en 1364. Ce fut en cette même année que Bertrand ſe trouva à la bataille de Cocherel , où il contribua le plus à la victoire que les François y remporterent le 23 Mai.

Du Guesclin combattit encore le 29 Septembre suivant à la bataille d'Auray , où il avoit la conduite de l'avant-garde ; mais il y resta prisonnier. On lui avoit déjà donné le Comté de Longueville. Lorsqu'il fut en liberté , il conduisit le secours qu'on envoya en Espagne à Henri, Comte de Tristemare , qui avoit pris le titre de Roi de Castille, contre Pierre le Cruel. Bertrand y fit plusieurs conquêtes ; il fut pourtant défait & arrêté prisonnier par Edouard, Prince de Galles , à la journée de Navarret le 3 Avril 1367. Ce Prince avoit pris le parti de Pierre le Cruel.

Du Guesclin sortit de prison après s'être obligé de payer une grosse rançon : on dit qu'elle fut de soixante mille florins d'or , & qu'il en avoit offert même cent mille. Ensuite il se mit en campagne , & contribua à tous les avantages que remporta Henri contre Pierre , & sur-tout à la victoire de Montiel le 14 Mars 1369 : elle assura la Couronne à Henri , lequel voulant témoigner sa reconnoissance à du Guesclin, le fit Connétable de Castille , Duc de Molina , & Comte de Burgos. Le Roi Charles V reçut avec beaucoup de bonté ce brave Chevalier ,

& l'honora de la dignité de Connétable de France, dont Robert, dit Morel, Seigneur de Fiennes, se démit en sa faveur, à cause de sa vieillesse; il en prêta serment le 2 Octobre 1370; il eut part à toutes les guerres qui se firent contre les Anglois, & contribua à leur enlever le Poitou, le Rouergue, le Limosin, avec diverses Places en Normandie, en Bretagne.

En 1380, ayant mis le siège devant Châteauneuf de Randon, dans le Gévaudan, il y tomba malade, & mourut le 13 Juillet âgé de soixante-fix ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de St. Denis, aux pieds du Roi Charles V, qui mourut au mois de Septembre de la même année. Charles VI lui fit faire des obsèques magnifiques en 1389. Il y a à St. Denis une lampe de son nom qui brûle toujours.

Olivier de Clisson.

Olivier de Clisson, Connétable de France sous les Rois Charles V & Charles VI, étoit Gentilhomme Breton. Il fut élevé avec Jean de Bretagne, Comte de Montfort, dont il embrassa la que-

relle contre Charles de Blois. Il donna les premières marques de son courage à la bataille d'Auray en 1364, au service de Jean. Etant venu en France, il s'attacha au Connétable Bertrand du Guesclin, qui le fit son frère d'armes en 1370, & il se signala à la bataille de Pontualin, & en diverses occasions contre les Anglois; de sorte qu'après la mort de du Guesclin, le Roi Charles VI le fit Connétable de France. Il fut pourvu de cette charge le 28 Novembre 1380. Il avoit accompagné le Roi à son Sacre & à son Couronnement; & ensuite, ayant réglé la Milice, il commanda l'avant-garde à la célèbre bataille de Rosebec, donnée contre les Flamans en 1382, où plus de quarante mille ennemis restèrent sur la place. Depuis, ayant été envoyé en Bretagne, le Duc le fit arrêter l'an 1387, au Château de l'Hermine, d'où il ne put sortir qu'avec une grosse rançon. A son retour en France, il demanda justice au Roi, & se vengea de cette injure.

Pierre de Craon, qui avoit été banni de France, s'imaginant que le Connétable avoit procuré sa disgrâce, alla l'attendre un soir, le 14 Juin 1391, qu'il

revenoit de l'hôtel de St. Paul, où le Roi avoit donné bal, & le laissa pour mort, percé de plusieurs coups qui se trouverent n'être pas mortels. Le Connétable s'en fit raison. Pendant la maladie du Roi, ses Oncles qui gouvernoient l'Etat, ôtèrent la charge de Connétable à Clisson, qui se ietira en Bretagne, où il fit la guerre au Duc Jean V; mais s'étant accommodé avec lui, il mourut à son Château de Josselin, peu de tems après, aimé des uns, craint des autres, honoré de tout le monde, le 24 Avril 1407. Son corps fut enterré au milieu de l'Eglise du Château, où l'on voit encore son tombeau.

Pierre de Craon.

Pierre de Craon étoit d'une famille ancienne; il s'attacha à Louis d'Anjou, qui étoit alors en Italie. Ce Prince l'envoya en France pour demander de l'argent & des secours; mais au lieu de remplir sa commission, il se livra à la débauche avec les courtisanes de Venise. Le Duc d'Anjou ayant attendu long-tems sans avoir des nouvelles, mourut de chagrin. Le Duc de Berry, menaça le Commis-

sionnaire infidele de le livrer au dernier supplice; mais sa naissance & ses richesses le sauverent. Craon se fit connoître par un nouveau crime; qui réveilla la mémoire du premier. Le Duc d'Orléans l'avoit disgracié; il s'imagina que le Connétable de Clifson lui avoit rendu de mauvais offices, & il l'assassina à la tête d'une vingtaine de scélérats, le jour de la fête du St. Sacrement en 1391. Le Connétable n'étant pas mort de ses blessures, poursuivit son assassin, réfugié chez le Duc de Bretagne, qui lui dit en le recevant: Vous avez fait deux fautes dans la même journée; la premiere, d'avoir attaqué le Connétable; la seconde, de l'avoir manqué. Les biens de l'assassin furent confisqués, & donnés au Duc d'Orléans; son hôtel changé en un cimetiere, & ses châteaux démolis. Avant ce meurtre, il avoit obtenu du Roi Charles VI, qu'on donneroit des Confesseurs aux criminels qu'on menoit au supplice. Richard II, Roi d'Angleterre, demanda sa grace quelque tems après, & l'obtint. Craon revint à la Cour, s'y montra hardiment, tandis que Clifson, qui avoit si bien mérité de l'Etat, en étoit banni.

Récit du Connétable de Clifson au Maréchal de Boucicault.

Je dois remonter à la mort de Jean III , Duc de Bretagne , pour vous donner une connoissance entière des événemens heureux ou malheureux , qui tour-à-tour ont fait le charme & le désespoir de ma vie. Cette mort alluma comme vous savez une guerre terrible. Le Comte Simon de Montfort & Charles de Blois époux de Jeanne , & neveu de Philippe de Valois , se disputèrent la succession de ce Duché : le Comte de Montfort étoit aimé des Bretons , & protégé d'Edouard , à qui il avoit fait hommage. Aidé des secours d'Edouard , Montfort s'étoit rendu maître des places les plus importantes. Le Comte de Blois soutenu par la France , avoit bientôt chassé son concurrent , l'avoit fait prisonnier , & conduit dans une des tours du Louvre où il mourut. La Comtesse de Montfort demanda un asyle à Edouard , & se retira à Londres avec le jeune Comte son fils. J'étois jeune , le Prince & moi avions le même âge ; j'avois été élevé avec lui. Je l'aimois , il m'aimoit , je

le suivis : Nous arrivâmes à Londres peu de jours avant la cérémonie de l'institution de l'Ordre de la Jarretiere. Edouard en fit une fête brillante. Le tournoi fut annoncé & tenu avec le plus grand appareil. Nous entrâmes dans la barriere , & nous remportâmes le prix. Il étoit bien glorieux ce prix ! nous le reçûmes des plus belles mains du monde , de celles de la Princesse fille d'Edouard. Le Comte de Montfort témoigna une sensibilité qui trahit le secret de son cœur. Il aimoit la Princesse , & en étoit écouté. Cependant la Comtesse de Montfort mettoit à profit tous les instans que nous dissipions dans les ivresses de la gloire , de l'amour , & des fêtes : son parti grossissoit : des Chefs braves & hardis lui avoient fait le serment de livrer dans ses mains Charles de Blois & Rennes sa capitale. Peu de femmes ont eu tant d'élévation que la Comtesse de Montfort ! On accuse son sexe d'une mollesse incompatible avec l'énergie d'un caractère prononcé. La Comtesse de Montfort détruisit à elle seule par sa conduite ce préjugé humiliant. Jamais elle ne connut ces frivoles détails de parure , de galanterie , d'a-

mourettes , qui occupent les femmes. Tout chez elle étoit subordonné à l'ambition , & l'ambition dans une ame grande suppose l'abstinence totale de toute la superfluité du jour , & la pratique austère & réfléchie de tous les moyens , souvent impraticables , qui conduisent , à force d'opiniâtreté , aux honneurs & aux succès Du sein de l'infortune & de l'abattement , elle fut tirer de grandes ressources : tout étoit perdu pour elle ; sa tête lui restoit , & son génie ; ç'en étoit assez pour conquérir de nouveau tout ce qu'on lui avoit pris. Avec cette audace & son sexe , elle étoit sûre de ne jamais manquer d'argent , & d'avoir toujours des hommes prêts à embrasser sa querelle. En effet , quel est le Chevalier qui auroit refusé le glorieux nom de son défenseur ?

Nous vivions son fils & moi dans une profonde ignorance. Nous trouvions le plus beau de nos jours , celui où nous avions été les plus dissipés. Toutes nos nuits étoient heureuses. Nous dormions : la Comtesse de Montfort veilloit. Aussitôt qu'elle vit ses projets prêts à se réaliser , elle nous appella. Vous n'avez plus

rien à faire ici, dit-elle à son fils, c'est trop de tems donné au plaisir. Le sort des armes vous a ravi vos Etats, a fait périr votre pere dans les fers. Vous avez sa prison à venger, & la Bretagne à conquérir. Partez; vous trouverez des amis. Montrez-vous digne de leur commander, montrez-vous digne de tout ce que j'ai osé pour vous. La gloire & la vengeance vous appellent; la vengeance & la gloire doivent seules remplir votre cœur: partez, soyez victorieux, & livrez-vous ensuite à de plus tendres penchans; alors il me sera bien doux de couronner mon fils, alors je lui permets d'avoir des foiblesses. Le jeune Comte remercia sa mere, & fit les préparatifs de son départ. Je l'accompagnai. Je m'embarquai: nous descendîmes en Bretagne. Nous n'étions qu'à deux lieues de Rennes, quand nous fûmes arrêtés par un bruit d'épées. Nous accourûmes; c'étoit une troupe de quarante hommes qui en attaquoient douze. A quelques pas delà, des Dames sur un char nous tendoient les mains & imploroient notre secours. Nous n'avions que nos épées: le nombre ne nous intimida point. Nous

nous joignîmes aux plus foibles. Plusieurs tomberent sous nos coups : les autres épouvantés prirent la fuite. Nous reconduisîmes les Dames dans leur maison de campagne.

Une d'entr'elles , à peine âgée de dix-huit ans , plus richement vêtue que les autres , étoit encore plus remarquable par sa beauté. Jusques-là , j'avois ignoré ce que c'étoit que l'amour : & tout ce que j'avois senti n'étoit pas ce que je sentoï ; un mot ; un seul mot , de foibles remercîmens , arrivèrent jusqu'à mon cœur , & cette voix s'y grava pour toujours un souvenir qui avoit mille douceurs. Toute sa personne , tout ce que j'avois entendu , m'ont suivi de ce moment par-tout. En la quittant , je baissai ma vue profondément devant elle , je posai mes deux mains contre mon cœur : il sembloit que je voulois enfoncer plus avant le trait qui me blessoit. Une tendre préoccupation s'empara de moi. Je tombai dans une amoureuse rêverie : je voyois une longue suite d'années , des combats , des obstacles , une nuit. Mais toujours j'entrevoyois un terme ; ce terme étoit consolant. Revenu avec

peine à moi , je jettai mes regards sur le Comte de Montfort. Je fus frappé de l'altération que je remarquai sur ses traits. Je fus allarmé. Je le fus bien davantage. quand je l'entendis vanter la beauté de la jeune inconnue ; il m'en parloit avec tant d'émotion , il m'en parloit si souvent , que je devinai la cause de cet intérêt. Il aime , me dis-je tout bas & avec douleur , il aime. Mon ami est mon rival : quelles suites cette rivalité va donc avoir ? Deviendrions-nous ennemis un jour ? Non , me dis-je , non : moi je haïrois le fils de ma bienfaitrice ; il pourroit haïr l'ami de son enfance ; celui avec qui il essaya son ame & sa pensée , & qui lui a voué son bras , son cœur & son épée. J'affectai une indifférence que j'étois bien éloigné d'avoir : je lui dis , que quand on avoit vu la Princesse d'Angleterre , on ne devoit plus être touché des appas des autres Dames. Ma réponse l'embarrassa , il ne me répondit rien. Je lui fis un mystère des mouvemens qui m'agitoient alors.

Nous arrivâmes à Rennes , & nous apprîmes, le même soir, que le Comte de Blois devoit donner une fête à toute sa

Cour. Nous crûmes que le tems des plaisirs favoriseroit l'exécution de nos desfeins. Nous employâmes les journées qui nous restoient à faire les préparatifs nécessaires. Le jour arrivé , nos amis se faisirent de toutes les portes du Palais. Nous pénétrâmes jusqu'à la salle où on dansoit. On nous prit d'abord pour des masques. On vint à nous, on nous entourra : le Comte de Montfort mit l'épée à la main, & annonça une catastrophe inattendue. Des cris tumultueux se firent aussi-tôt entendre ; on se mêle , on s'attaque , le sang coule . . . J'apperçois dans cette salle devenue un champ de carnage , la jeune Beauté que nous avions déjà défendue & qu'il ne m'étoit plus permis de méconnoître. Je m'ouvris un passage jusqu'à elle : Vaillant inconnu , me dit-elle , êtes-vous encore ici pour me défendre ? Sauvez une vie qui m'est plus chere que la mienne , celle du Comte de Blois , mon pere. — Jugez de mon étonnement, en apprenant qu'elle étoit la fille de celui que je venois égorger . . . Le reproche étoit déjà dans mon cœur ; déjà j'y portois la mort. Ma pâleur , mon silence , mon embarras lui eurent bientôt dit

que j'étois venu avec des intentions ennemies. Le bruit qui rebouloit , me rappella à mon devoir , au Comte de Montfort ; je m'éloignai , navré de douleur , de Mademoiselle de Blois. On étoit aux mains dans la Cour du Palais , la garde du Comte s'étoit rassemblée , le peuple avoit pris les armes ; le Comte de Montfort en soutenoit avec peine les efforts. Il étoit obligé de se tenir sur la défensive. Je protégeai sa retraite jusqu'à un des Fauxbourgs de la Ville , d'où ayant appris que nos projets étoient manqués , nous reprîmes la route d'Angleterre. Ce n'étoit pas ce qui affligoit davantage le Comte. Il parloit sans avoir vu & sans connoître la Dame qu'il aimoit ; il m'en parloit avec douleur ; je lui rappelai les engagements qu'il avoit pris avec la Princesse d'Angleterre , le besoin qu'il avoit du secours d'Edouard pour recouvrer ses Etats , & les desseins de la Comtesse de Montfort qui voyoit dans cette alliance le seul moyen de lui ouvrir le chemin de la Bretagne. Ah ! si je n'eusse pas été son rival , j'aurois parlé avec bien moins de chaleur. Le zèle de l'amitié m'autorisoit à tout dire , mais

l'amitié n'y étoit pour rien. Je tremblois d'avoir à le combattre , à le haïr peut-être , ou bien d'être obligé de lui faire un pénible & court sacrifice. Non , mon ami , non , je n'en aurois jamais la force : non , on ne cede point ce qu'on aime , sa vie , son repos , son bonheur , à un rival ; cet effort étoit au-dessus de moi , & je sentoïis bien que je ne le ferois pas.

Nous trouvâmes la face politique de l'Angleterre bien changée à notre arrivée. Jean , Roi de France , avoit fait massacrer trois Seigneurs que le Roi de Navarre protégeoit , pour se venger des mauvais conseils qu'il donnoit à son fils. Le Roi de Navarre avoit eu recours à Edouard , qui ravi d'avoir trouvé une occasion d'entrer en France , vint en Guyenne avec une puissante armée , & marcha contre Jean. Ce Roi dont l'armée étoit beaucoup plus nombreuse , l'enveloppa dans le Poitou , & le réduisit à la dernière extrémité. Le Pape Clément VI envoya le Cardinal de Périgord pour rétablir la paix entre les deux Rois. Jean n'y vouloit consentir qu'à des conditions humiliantes pour Edouard. Le

Roi d'Angleterre avoit préféré de périr , plutôt que de les accepter. Il livra bataille aux François , les attaqua avec tant de bravoure & de bonheur , qu'il les mit en déroute. Philippe, fils de Jean, maintenant Duc de Bourgogne , s'étoit défendu avec une valeur qui lui avoit acquis le surnom de Philippe le Hardi. Le Roi , après s'être défendu courageusement pendant long-tems , étoit devenu la proie de deux soldats qui s'étoient battus pour savoir à qui il demeurerait : il fut conduit à la tour de Londres , où il étoit quand nous arrivâmes. Edouard prit part au malheureux succès de notre entreprise , il promit de nouveaux secours au Comte.

La Comtesse de Montfort toujours inébranlable dans ses desseins, voulut se mettre en état d'attaquer le Comte de Blois , à force ouverte Elle fit proposer à Edouard le mariage de son fils avec la Princesse. Edouard accepta la proposition. Cette nouvelle qui dans d'autres tems auroit flatté le Comte de Montfort ne fit que l'affliger. Il avoit si mal dissimulé ses nouveaux penchans depuis son retour , que la Princesse s'en étoit apperçue ; elle
avoit

avoit remarqué que la proposition de cette alliance sembloit avoir augmenté son éloignement pour elle. Elle s'en plaignit à Edouard. Ce Roi lui répondit que la raison d'Etat, dans les personnes de son rang, déterminoit les mariages; que l'amour & la compatibilité des caractères n'étoient comptés pour rien; que c'éroit à elle de se rendre maîtresse du cœur du Comte, quand il seroit son époux. La Comtesse de Montfort fut instruite de ces plaintes, & menaça son fils de l'abandonner, de le perdre même, s'il ne montroit à l'avenir plus d'égards à la Princesse. Le Comte trembla devant sa mere, se tut, & promit de conclure cet hymen quand elle voudroit. Il fut célébré avec une pompe digne d'Edouard. Je respirois. Le Comte étoit enchaîné. Mademoiselle de Blois étoit d'un rang égal au sien, & il ne pouvoit former des projets de la séduire. La Princesse d'Angleterre étoit belle; j'imaginois qu'il l'aimeroit, & que sa passion pour Mademoiselle de Blois se dissiperoit comme un goût passager qu'on n'a pu satisfaire. Je me trompois.

On traitoit alors de la délivrance du
Septembre, 1781. H

Roi Jean. Le traité avoit été signé à Bretigny. Le Dauphin avoit consenti de donner les Enfans de France & plusieurs grands Seigneurs en ôtages. Le Roi fut délivré à Calais : les Enfans de France passerent en Angleterre. Edouard les rendit quelque tems après pour de grandes sommes d'argent. Les Etats de France ayant refusé d'exécuter le traité, le Roi vint se remettre dans la Tour de Londres, où il mourut peu de tems après.

Edouard, pressé par la Comtesse de Montfort, mit sur pied une puissante armée, pour tenter la conquête de la Bretagne. Je ne pouvois manquer d'être de cette expédition. Que j'aurois revu avec plaisir ces lieux ! mais je n'y venois que pour faire répandre des larmes à la personne que j'aimois le plus. Comment oser me présenter devant elle ! Jugez de tous les combats qui se livroient dans mon cœur ; j'allois peut-être percer le sein du pere de Mademoiselle de Blois ; je venois au moins avec l'intention non moins cruelle de le dépouiller d'un bien dont il jouissoit ; je venois être l'instrument de ses pertes. Quels souvenirs affreux j'allois graver dans l'ame de Made-

moiselle de Blois ! A quel titre oser la revoir ? Aurois-je bien le front de lui parler d'amour , de lui dire : *Qu'exigez-vous de moi ? est-il quelque sacrifice que je ne sache vous faire ?* Je craignois qu'elle ne me répondît : *Cruel , rends-moi mon Pere , ou rends-lui ses Etats.* Et je l'aime , & je vais la combattre. Qui m'y oblige ? Le devoir , mes sermens. Mais ne dois-je rien à ce que j'aime ? ne me dois-je rien à moi-même ? Je partis , désespéré , déchiré de remords précoces. La Comtesse de Montfort voulut accompagner son fils. Cette femme, si habile dans les négociations , savoit braver tous les hazards de la guerre. On l'avoit vue , après la mort de son mari , soutenir courageusement le siège d'Hennebon contre le Duc de Normandie , & donner le tems à Gautier de Mony d'arriver & de faire lever le siege.

Le Comte de Blois avancé en âge , & peu en état de résister aux forces du Roi d'Angleterre , avoit obtenu des secours de la France , sous la conduite du fameux Bertrand du Guesclin , son Connétable. Nous fîmes le siège du Château d'Auroy ; la valeur & l'activité du Connétable en

retarderent long-tems la prise. Le Comte de Blois voulant faire lever le siège, nous offrit le combat. Il fut des plus sanglans. J'attaquai le Connétable avec mille chevaux : j'eus le bonheur de le vaincre, & de le faire prisonnier. Ce fut-là que nous liâmes une étroite amitié, & depuis je lui ai été redevable des bontés dont le Roi de France m'a honoré. Ce premier échec ne découragea point le Comte de Blois. Il vint nous attaquer une seconde fois ; ce fut encore plus malheureusement. Ce vieillard perdit la vie après avoir fait des prodiges de valeur : son fils fut fait prisonnier, & son armée entièrement détruite. Le Château d'Auray se rendit ; la plupart des Villes suivirent cet exemple : en moins d'un mois, le Comte de Montfort devint paisible possesseur de la Bretagne.

Le Comte de Montfort, que je n'appellerai plus que le Duc de Bretagne, sentit qu'il ne pourroit pas se soutenir long-temps s'il avoit la France pour ennemie. Il envoya des Ambassadeurs au Roi, l'assurer qu'il le reconnoissoit pour son Souverain, & le prier de le recevoir à foi & hommage. Charles le recut, &

se rendit médiateur entre lui & la veuve du Comte de Blois, à qui il fit céder le Comté de Ponthieu & d'autres terres. La Comtesse de Montfort ne jouit pas longtemps du fruit de ses victoires : elle mourut, regrettée de son fils & de ses peuples. Je perdois en elle une véritable amie, ou plutôt une tendre mere. Les persécutions que j'ai essuyées du Duc de Bretagne ne m'ont que trop souvent rappelé cette perte.

Le tumulte de la guerre n'affoiblit point en moi le sentiment de l'amour. L'image de Mademoiselle de Blois me suivoit au milieu des combats. Je pleurois sur mes lauriers. Combien de fois ai-je souhaité d'être vaincu ! Du moins, me disois-je, elle ne m'accuseroit pas d'avoir travaillé à sa ruine. La paix me rendit son absence encore plus insupportable : ma santé en étoit altérée. Le Duc de Bretagne me tourmentoit en vain pour en savoir la cause. Je lui demandai la permission de me retirer dans un Château peu éloigné de la terre de Ponthieu, où je présumoais que la Comtesse de Blois s'étoit retirée avec sa fille. Mon Château étoit isolé : la solitude étoit tout ce qui

me convenoit. J'y vivois seul ; je cherchois peu le monde : j'avois oublié la Cour. Un seul desir m'occupoit , celui de rencontrer Mademoiselle de Blois. Un bois terminoit mon parc : lieu délicieux ! j'allois rêver sous ses épais feuillages , j'allois déposer mes ennuis aux pieds d'un bouleau ou d'un tertre. Un jour (il sera sans cesse gravé dans ma mémoire) j'entendis des voix de femmes : mon imagination étoit si remplie de Mademoiselle de Blois , que tout ce que j'entendois me paroissoit venir d'elle. Je me relevai , je courus , je suivis la voix ; j'entendis plus distinctement. Qui peut , disoit-on , vous plonger dans cette affreuse tristesse ? Votre ame est incapable de se laisser abattre aux revers de la fortune : je ne crois pas non plus que la mort du Comte de Laval en soit la cause ; vous ne l'avez jamais aimé , & il n'a reçu que le châtiment du crime d'avoir voulu vous enlever. — Pourquoi me rappeler de si tristes idées ? répondit une autre voix ; & c'étoit celle de Mademoiselle de Blois : je te l'avouerai , ce Comte de Laval est l'auteur de mes peines : s'il n'avoit pas voulu m'enlever , je n'aurois pas été secourue

par deux inconnus. Tu fais avec quelle valeur un d'eux combattit : c'est lui qui m'a ravi ma liberté. Je fus flattée de son air martial & de sa noble fierté ; j'admirai encore plus , après le combat , la douceur de ce même Chevalier , si terrible un moment avant. Il voulut nous accompagner jusqu'à la maison de campagne où nous allions : je ne pus détacher mes regards de dessus lui ; je crus remarquer le même intérêt dans les siens : c'étoit de ma part un mouvement d'orgueil. Son cœur ne fut point touché de mes foibles attraits , puisqu'il nous quitta. Je sentis aussi-tôt toute la force de l'ascendant qu'il avoit pris sur moi : ma gloire & ma vertu combattirent long tems ce sentiment ; l'amour l'emporta. Le Comte de Blois donna , quelques jours après , une fête à sa Cour : j'espérois y revoir l'inconnu ; je le cherchois par-tout ; il ne s'offroit point à mes regards inquiets. — Je craignis , en écoutant davantage , d'être découvert : j'en savois assez pour être assuré que j'étois aimé. Je m'éloignai avec précipitation , & je me montrai à elle , à peu de distance. Mademoiselle de Blois jeta un cri en m'apercevant : je

m'excusois d'interrompre sa promenade ; elle me répondit obligeamment, en rappelant le service que je lui avois rendu. Enhardi par cet accueil , & bien plus par ce que j'avois entendu , je m'approchai , & lui fis bientôt l'aveu des sentimens qui m'avoient agité dès le premier instant que je l'avois vue. J'avois lieu de m'applaudir de ma hardiesse . . . Mais lorsque je lui dis que mon Château étoit voisin du sien , elle changea de couleur , donna des signes d'une surprise douloureuse , & recula deux pas : Vous êtes donc , me dit-elle , ce Clisson dont la valeur funeste nous a ravi la Bretagne ? Mon devoir me défend d'aimer celui que j'ai tant de raison de haïr. Elle s'éloigna aussi-tôt. Je n'osai point la suivre ; je retournai sur mes pas : je gémissois sur une célébrité qui , dans ces momens , me coûtoit si cher. Un rayon d'espoir cependant vint suspendre mes ennuis. Que ne peut une constance opiniâtre ! La haine est un tourment , me disois-je , pour une âme aussi sensible que la sienne ; la haine que commande le devoir est de celles qu'on dément presque toujours en secret. Je ne fus point son ennemi. Les hazards

de la guerre ont tout ordonné. Elle verra tous les regrets que me donne la victoire ; elle verra mes lauriers mouillés de mes larmes ; elle entendra ces expressions vraies & pénétrantes de l'amour gémissant Vous imaginez bien que je n'avois plus qu'un terme unique de toutes mes promenades. Les lieux où je l'avois rencontrée étoient les seuls que je cherchois , où je me plaisois , où je restois. Elle n'y revenoit plus. Ah ! combien de momens de désespoir , de crainte & d'impatience ! Que de projets aussi-tôt rejettés que formés , de ne plus aimer , de fuir ! Quelquefois je me relevois du tertre où j'étois assis, pour m'éloigner ; je revenois plus vite à la même place , à celle où je l'avois rencontrée Le hazard y conduisit enfin un homme à qui j'avois sauvé la vie , lorsque je combattis pour Mlle. de Blois. Il vint à moi : son nom étoit Monlœur ; il étoit un des premiers Gentilshommes de la Comtesse de Blois. Sans l'accuser de la plus noire ingratitude , je ne pouvois lui refuser ma confiance : je déposai mes secrets dans son sein ; il me promit zèle & fidélité. Il étoit dans une correspondance intime avec

Mademoiselle de Belleisle,, Confidente de Mademoiselle de Blois. Il se chargea de l'interroger , & de savoir d'elle dans quelles dispositions Mademoiselle de Blois étoit à mon égard. Il revint quelques jours après ; il versa un baume consolateur dans mon ame déchirée. Elle n'a point pour vous, me dit-il, le moindre éloignement ; vous êtes le seul homme avec qui elle desireroit passer tous les jours de sa vie. Je ne pus plus contenir ma joie ; je pris la plume , & j'écrivis.... Sais-je tout ce que j'exprimois ? Les expressions , les pensées, tout étoit délire : le papier manqua ; je croyois n'avoir rien dit encore. A-t-on jamais tout dit à ce qu'on aime ? Mais ma timidité me reprit au moment qu'il fallut confier mon écrit précieux. Une lettre ! me l'a-t-on permise ? c'est une audace..... J'hésitai ; mais si je me tais, disois-je , qui me tirera de ma cruelle perplexité ? — Monlœur parut : Votre lettre, me dit-il. — La voilà. — Donnez , Monsieur. — La voilà. — Vous tremblez. — Je crains. — Vous avez tort , Monsieur , vous ne sauriez déplaire. — Eh bien, partez vite , portez-là , & revenez au plutôt. — Je

l'arrêtai par le pan de son habit : Ah ! si vous pouviez , lui dis-je , me rapporter une réponse favorable ! — Je vous promets de vous servir avec feu , & de tout tenter. — Allez donc , allez & revenez ; je meurs déjà d'impatience.

Ma lettre fut bien reçue , lue ; mais point de réponse. J'avois demandé un moment d'entretien : cette grace me fut encore refusée ; mais on m'avoit lu , on n'avoit point témoigné le moindre dédain. C'étoit beaucoup sans doute ; & mon cœur s'en félicita. L'adroite Confidente que Monlœur avoit mise dans mes intérêts , engagea Mademoiselle de Blois à se promener dans un quartier du bois , où elle savoit que je devois être. J'y étois en effet. J'accourus au-devant de Mademoiselle de Blois ; elle voulut prendre une autre route & s'éloigner : elle ne marchoit pas bien vite ; la Confidente avançoit plus lentement encore ; je l'eus bientôt atteinte : Vous me fuyez , Mademoiselle , lui dis je : que vous ai-je fait ? voulez-vous me rendre garant d'une raison d'Etat ? Quand je portai les armes contre le Duc de Bretagne , je ne fis qu'obéir à mon Maître : j'ignorois qui j'allois com-

battre , & quelles larmes je ferois répandre. Ah ! je ne savois pas que j'y trouverois mon Maître , qu'un charme invincible m'y retiendrait , & que j'y rejetterois mes tristes lauriers. Ah ! Mademoiselle , mes regrets seront aussi éternels que les sentimens que vous m'avez inspirés ; c'est pour la vie. Cessez de m'accuser d'un crime d'Etat. Vous devez ne me demander compte que des momens que j'ai passés depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer ; tous ces momens , Mademoiselle , vous ont été consacrés ; quelques-uns ont été remplis de l'espoir de vous toucher , tous les autres ont été dévorés par de cruelles inquiétudes. Mes torts furent l'ouvrage du hazard ; mes remords & ma tendresse ne suffiront-ils point pour les réparer ? — Mademoiselle de Blois fut touchée de mes protestations , me permit de la voir , pourvu que la Comtesse sa mere ne s'y opposât point.

Monlœur avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit de cette Princesse ; il se chargea de pressentir ses dispositions : il vint m'apporter le lendemain une réponse favorable. Je lui rendis ma visite : elle me

reçut avec plus de bonté que je n'aurois osé l'espérer : elle m'accorda une entière liberté de voir Mademoiselle de Blois. J'étois donc heureux, mon ami ; je l'étois plus que je ne puis vous dire , & plus que vous ne pourriez croire. Des momens si délicieux devroient-ils s'écouler ? devroient-ils être troublés ?

Le Duc de Bretagne vint me visiter ; il étoit accompagné de Craon. Le Duc se plaignit de mon indifférence pour lui , condamna mon goût pour la solitude , & vouloit m'emmener à Rennes. J'étois trop bien aux lieux que j'habitois , pour les quitter si aisément. Je menai le Duc dans mes jardins & dans mon parc ; je lui montrai mes plantations : Ce sont-là , lui dis je , mes plus chères occupations , elles ne me coûtent ni un regret , ni un soupir , & ne me rappellent ni la guerre , ni la Cour. Ici (en lui montrant la place où je voyois Mademoiselle de Blois) j'ai trouvé le bonheur qu'on rencontre si rarement , & qui toujours m'avoit fui. — Le Duc étoit jaloux de mes plaisirs. Je les ai peu connus , disoit-il , ces plaisirs tranquilles : des impostures , un cérémonial , des affaires , une passion mal-

heureuse , & pas un ami , pas un seul qui veuille porter la moitié du fardeau qui m'accable ; voilà ma destinée. Qu'on paie cher le superbe honneur de commander aux hommes !

L'aveu que le Duc venoit de me faire de sa passion me troubla ; & je perdis contenance en appercevant Montlœur venir à moi. Je le devançai , en disant au Duc que c'étoit un homme qui venoit me rendre une réponse. Il m'apportoit en effet une lettre , dans laquelle Mademoiselle de Blois me donnoit un rendez-vous pour le soir. Le Duc s'étoit approché de moi pendant que je la lisois. Il reconnut Montlœur. Etonné de cette rencontre , il lui demanda avec émotion des nouvelles de la Dame qu'il accompagnoit. Je fis un signe à Montlœur ; il devina ma pensée , & répondit au Duc qu'il ne la connoissoit pas ; que ce n'avoit été qu'une rencontre de hazard. Le Duc pénétra le mystère , & n'en fit pas semblant. Nous continuâmes de parcourir une allée , au bout de laquelle Mademoiselle de Blois venoit souvent se promener. Mon malheur voulut qu'elle y vint dans ce même instant.

Le Duc l'aperçut dans l'éloignement. Un mouvement de curiosité le fit avancer. Il reconnut avec surprise celle pour qui il soupiroit depuis si long tems. — Je vois bien , me dit-il , que le plaisir d'embellir vos jardins n'est pas ce qui vous occupe le plus. Si vous m'avez caché avec tant de soin votre amour pour cette belle personne , apprenez moi du moins son nom. — Je ne pouvois plus dissimuler ; c'est Mademoiselle de Blois , lui dis-je , & la Comtesse sa mere. — Il recula d'étonnement , & n'osa point se montrer à des personnes à qui il devoit être odieux. Dans le même moment, un Page lui remit une lettre qu'il venoit de trouver ; c'étoit la même que j'avois reçue. Mon empressement à la ravoir fut pour le Duc un motif de plus pour savoir ce qu'elle contenoit. Il lut : le dépit & la jalousie se peignirent aussi-tôt sur ses traits ; il se permit des plaisanteries pleines de fiel. Il se disposa à partir le lendemain. Il me parla de maniere que je ne pus me dispenser de le suivre , sans manquer à ce que je lui devois. Je chargeai Montlœur d'instruire Mademoiselle de Blois des raisons qui m'éloignoient

d'elle. A mon arrivée à Rennes , je remarquai un grand changement dans la conduite du Duc. Il s'enfermoit souvent avec Craon , évitoit mes regards , & avoit toujours un prétexte pour ne point rester seul avec moi. Il supposa , quelque tems après, une affaire importante & très-préférée. Il sortit de Rennes avec Craon : je crus qu'il avoit été voir Mademoiselle de Blois. Je ne me trompai pas. Montlœur vint m'apprendre qu'il s'étoit présenté , & qu'il avoit été aussi mal accueilli de la Comtesse que de Mademoiselle de Blois.

Outré de ce procédé, je partis sur le champ de Rennes avec Montlœur. Ces Dames craignant que ma conduite n'eût des suites fâcheuses pour moi , m'obligèrent de revenir sur mes pas. Le Duc , à mon retour , me défendit de les voir , pour raison d'Etat. J'appris dans le même tems que la Comtesse arrivoit avec sa fille conduites par les gardes du Duc , sous prétexte qu'elles tramoient une conjuration contre lui. Je me plaignis amèrement au Duc de la dureté de cette violence. Je lui reprochai ouvertement d'avoir violé la foi des traités , de man-

quer au Roi de France son suzerain , sous la protection duquel les Princesses étoient. Je n'en reçus que des réponses dures & fieres. Je voulois me venger ... Je crus que la dissimulation me seroit plus utile. Toute la Bretagne savoit les obligations que m'avoit le Duc ; mes amis étoient puissans & en grand nombre : ils pouvoient dans le besoin , me faire un parti redoutable. Deux jours après , la Duchesse me fit dire qu'elle avoit des choses importantes à me communiquer. Cette Princesse m'avoit donné toujours des marques de bienveillance : j'avois été en Angleterre le confident de sa tendresse pour le Duc , & en Bretagne je la consolais des froideurs de son époux. Elle m'apprit qu'en se promenant dans les jardins du Palais , elle avoit entendu Craon conseiller au Duc de me faire arrêter ; que le Duc révolté d'abord de cette proposition , lui avoit observé que j'avois été élevé avec lui ; qu'il m'étoit redevable de la conquête de la Bretagne , & qu'il n'avoit plus le droit d'être mon rival : mais qu'enfin Craon avoit su faire valoir avec tant d'art mes prétendus torts , & si bien irriter sa jalousie , que

le Duc y avoit consenti. Je remerciai la Duchesse, & je partis aussi-tôt pour Paris. Le Connétable du Guesclin m'y reçut avec les marques de la plus sincère amitié. Le Duc de Bretagne furieux que je lui eusse échappé, s'empara de tous mes biens & de tous mes Châteaux. La Comtesse de Blois m'écrivit, & me pria de retirer son fils, Jean de Bretagne, Comte de Ponthieu, des Prisons de l'Angleterre. Edouard y consentit facilement. Jean vint en France : le Roi lui promit de le venger du Duc de Bretagne. Le Duc ayant refusé au Roi de comparoître, pour rendre compte de sa conduite, fut déclaré criminel de lèse-majesté. Le Duc appella les Anglois à son secours. Les François, commandés par le Connétable du Guesclin, les taillèrent en pièces dans le Gévaudan. Nous assiégeâmes ensuite le Château de Randon. Le Connétable y tomba malade, & me laissa la conduite du siège. Je le poussai si vigoureusement, que, peu de jours après, nous emportâmes la place d'assaut. J'en présentai les clefs au Connétable qui étoit expirant : la joie de cette conquête sembla ranimer les forces de ce héros,

& reculer sa mort de quelques instans.

La France perdit sur ces entrefaites Charles V , Prince juste , modéré , & qui avoit mérité le glorieux surnom de Sage. Il me donna en mourant de nouvelles marques de bienveillance. Je fus nommé dans son testament pour remplir l'état de Connétable. Charles VI , son successeur , eut pour moi les mêmes bontés , il voulut me raccommoier avec le Duc de Bretagne. Le Duc accorda tout ce que je demandai. Tant de facilité & les avis que je recevois de Bretagne devoient me rendre sa réconciliation suspecte. Le desir impatient de revoir Mlle. de Blois me ferma les yeux sur tous les dangers. Le Duc me reçut avec des témoignages d'amitié qui me séduisirent. Il me rendit mes terres , y ajouta de riches présens , & me donna des fêtes brillantes. Il faisoit bâtir un très-beau Château qu'il me mena voir. Nous en visitâmes ensemble les appartemens. Je me trouvai tout-à-coup dans un lieu obscur , & rempli de soldats qui se jetterent sur moi & me désarmèrent. Je cherchai des yeux le Duc pour lui reprocher sa trahison. Il s'étoit évadé. Ma détention causa des

ruineurs extraordinaires. Les Etats alors assemblés, demandèrent ma liberté : mais vainement. Le Duc craignant une sédition ouverte, se détermina par les conseils de Craon à se défaire de moi. Il en donna l'ordre à Bavalan son premier Ministre. Bavalan m'étoit redevable de sa fortune & de sa place ; & ce qui est rare chez les hommes parvenus, il étoit reconnoissant. Son air consterné, ses larmes m'annoncerent de tristes nouvelles. Je fus saisi d'effroi : j'imaginai qu'elles regardoient Mademoiselle de Blois. Non, me dit-il, c'est vous qu'elles regardent. Le Duc vient de me donner l'ordre de vous faire mourir ; je périrois plutôt mille fois, que d'être complice d'un crime si atroce. J'ai fait tenir des chevaux prêts, j'ai eu soin d'écarter la Garde, partez : je veillerai à vos intérêts & à ceux de Mademoiselle de Blois.

Vous avez su que peu de tems après mon arrivée, le Duc de Bretagne fit aposter en France des assassins pour m'arracher la vie. Je dus à votre valeur de leur avoir échappé. Le perfide Craon qui étoit à leur tête, y fut blessé à mort. Il

avoua en mourant que la passion qu'il avoit conçue pour Mademoiselle de Blois, l'avoit poussé à animer le Duc de Bretagne contre moi. Vous vous rappelez combien le Roi fut irrité de cet attentat, la vengeance éclatante qu'il se proposoit d'en tirer, le malheur qui occasionna la maladie de ce bon Prince.

Forcé dans la suite de quitter Paris, par les persécutions que me faisoit essuyer le Duc de Bourgogne, je me retirai chez le Comte de Ponthieu, où j'appris que le Duc de Bourgogne m'avoit fait déclarer criminel de lèse-majesté, & m'avoit ôté l'épée de Connétable. Ces revers m'étoient bien moins sensibles que l'éloignement de Mademoiselle de Blois. J'écrivis à Bavalan que j'étois décidé à tout hasarder, pour jouir un moment de sa vue. Il combattit mon projet. J'insistai; il me promit de me servir. Je partis secrètement: j'arrivai de nuit à Nantes, où étoit alors le Duc de Bretagne. Je descendis chez Bavalan. Il m'apprit que le Duc avoit découvert l'amour de Craon; que depuis ce tems il paroissoit moins irrité contre moi; que la Duchesse faisoit tous ses efforts pour le calmer, &

qu'il la traitoit avec plus d'égards. Ces nouvelles me firent espérer un accommodement. Bavalan avoit eu soin de me préparer une entrevue avec Mademoiselle de Blois. Je traversois , pour m'y rendre les jardins du Palais , dans l'obscurité , lorsque j'apperçus des tourbillons de flamme s'élever au-dessus des toits : j'y courus : j'entrai dans les appartemens pour en savoir la cause. J'y trouvai le jeune Comte de Beaumanoir (dont le pere quelques jours auparavant avoit été puni par le Duc) à la tête d'un parti nombreux. Il avoit déjà forcé la Garde , & alloit entrer dans la chambre du Duc pour le tuer. Je me saisis de l'entrée de l'appartement & je la défendis pendant long-tems seul : ma voix me fit reconnoître ; mon nom vole aussi-tôt de bouche en bouche : le peuple accourt en foule à ma défense , repousse & met en fuite les conjurés. Le Duc éperdu ne peut croire ce qu'il vient de voir ; il se précipite dans mes bras , m'arrose de ses larmes , me peint ses regrets , son repentir , sous les couleurs les plus touchantes. Mon cœur s'attendrit. J'oublie qu'il a été l'instrument de mes malheurs. Je ne vois

plus en lui que le fils de ma bienfaitrice , que le compagnon de mon enfance , que l'ami dont j'ai partagé si long-tems les travaux & les dangers.

Sa réconciliation étoit véritable ; il se se hâta de m'en donner des preuves en consentant à mon hymen avec Mademoiselle de Blois , & en donnant à cette occasion des fêtes brillantes.

On n'a qu'à revoir la notice de Clisson , qui précède cet extrait , & on verra en quoi le Romancier s'est écarté de la vérité historique : il s'en est peu éloigné.



QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

GRANICUS.

FRANÇOIS Brice, dont le nom ne se trouve ni dans le *Dictionnaire des Hommes illustres*, ni dans les *trois Siecles littéraires*, paroît n'avoir eu d'autre vue, en composant *Granicus*, que celle de faire un Roman. Cet Ouvrage pêche d'abord par son titre; il est intitulé *Granicus*; & ce Granicus n'y joue qu'un rôle presque accessoire, tandis qu'Emilie, sa femme, en est la principale héroïne. L'histoire de cette dernière est suivie avec les détails les plus minutieux & souvent les plus triviaux. Emilie est, de toutes les femmes galantes, la plus maladroite & la plus inconséquente. Dâmon, son Amant, est sans caractère; il n'inspire aucun intérêt. Granicus est un mari apathique, & presque imbécille.

On

On a cherché dans l'extrait à donner un peu d'énergie à ces divers personnages. Granicus a une sensibilité douce & constante ; il est vertueux par humeur & par principes. Les germes de la vertu sont étouffés dans Emilie par un tempérament ardent , impétueux ; mais cette vertu re-paroît dans tout son éclat sur la fin de sa vie.

On a retranché quelques faits découfus & inutiles au corps de l'histoire : on en a changé d'autres. L'assassinat de Granicus , par exemple , étoit long-tems médité de sang-froid , ce qui rendoit plus inexcusables Emilie & son Amant.

Quoique l'on ait cherché à mettre plus de vivacité & d'ensemble dans ce Roman , il ne paroît pas susceptible d'inspirer jamais beaucoup d'intérêt ; il n'offre rien de neuf ni d'original ; il renferme un épisode : le sujet en est encore plus rebattu , on a cru devoir le supprimer.



BIEN des amans depuis Pirame & Thisbé , ont dû leur ardeur mutuelle au hasard qui rendit leurs maisons voisines. Telle fut aussi l'origine de la tendresse qu'éprouverent l'un pour l'autre

Septembre , 1781.

I

Emilie & Granicus. La division qui régnoit entre leurs familles ne fit que raffermir leurs liens.

La défense est un charme ; on dit qu'elle affaiblit
sonné

Les plaisirs , & sur-tout ceux que l'amour nous
donne.

L'Amour , malgré son bandeau , trompa jadis les yeux d'Argus ; c'est lui qui rend nos deux amans ingénieux ; chaque jour il leur apprend une ruse nouvelle. Quand les yeux de Granicus n'ont pu parler à ceux d'Emilie , & recevoir leur réponse , un billet est secrètement remis par un petit enfant qui devient leur messager sans être leur complice.

Dans les vers du tendre Anacréon , l'Amour enchaîné par les Grâces , se débat ; ont-elles brisé ses liens ? il ne les quitte plus : de même Granicus & sa jeune amante s'indignent de la contrainte qui les sépare ; libres , ils auroient moins osé : mais Granicus peint avec tant de force les maux qu'il éprouve ; Emilie trouve dans sa lettre un tableau si vrai de ses peines , qu'ils forment tous deux la résolution de s'en affranchir.

Avant de les suivre dans cette nouvelle carrière , nous devons une esquisse légère , non de leurs traits (on se doute bien que Granicus est aussi bienfait que sa maîtresse est belle) , mais de leurs caractères. Tous deux sensibles , leur sensibilité diffère : celle de Granicus est plus douce , plus réfléchie ; celle d'Emilie plus vive , plus ardente. Celle-ci s'est vue emporcée , sans le savoir , par l'amour ; l'autre s'est livré de lui-même à son vainqueur : l'une ne pourroit être indifférente ; l'autre ne voudroit pas être insensible : le jeune homme a trouvé sa raison docile à son penchant ; la jeune personne n'a point consulté la sienne.

Aussi , quand Granicus conjure Emilie de fuir avec lui dans d'autres climats , il ne voit dans cette démarche qu'un moyen innocent d'assurer une union pure & approuvée du ciel ; mais en acceptant , Emilie ne voit rien ; son esprit ignore que son cœur a dicté la réponse qui permet à Granicus de l'enlever.

Minuit est l'instant fixé pour le rendez-vous : Emilie devance l'heure , & pourtant n'arrive pas la première ; Gra-

nicus l'attend ; une voiture est préparée , on part.

Nantes est le terme de leur voyage. C'est là qu'un Prêtre unit , par un mariage clandestin , nos deux Amans ; c'est-là que l'hymen obtient le prix promis par l'amour. Bientôt les nouveaux époux s'embarquent sur un vaisseau qui va à la Guadeloupe : une tempête survient ; une tempête effraie-t-elle deux amans ? Qu'importe que l'air soit troublé ; ils sont ensemble , le calme est dans leur cœur ; étroitement pressés l'un contre l'autre , ils attendent que la mort les frappe sans les séparer.

Les vents s'apaisent ; un Corsaire paroît , & ramene de nouveaux dangers.

Granicus devient un héros ; sa jeune épouse se plaint de la foiblesse de son sexe , qui l'empêche de partager les périls de son amant : mais quand elle voit ce tendre amant vainqueur de plusieurs ennemis , combattre long-tems contre le Chef des Corsaires , & tomber à ses pieds , atteint d'une légère blessure , sa foible main saisit un fusil , venge Granicus , & décide la victoire. Echappé à ces divers périls , le vaisseau arrive à la Guadeloupe. M. le

Comte de Blenac , Lieutenant-Général , commandoit dans cette Isle ; les deux époux lui sont présentés , & le reconnoissent pour un ami commun de leurs familles. Il dissipe leur crainte en promettant un secret inviolable ; il donne même à l'instant de l'emploi dans les troupes à Granicus. On étoit en guerre ; Granicus se distingue , & son avancement est aussi rapide que sa réputation est brillante.

Heureux le jeune guerrier dont l'épouse fidelle tresse pendant son absence la couronne qu'elle lui destine à son retour ! C'est à Vénus de faire oublier à Mars les fatigues de la guerre : mais plaignons le héros qu'une infidelle oublie ; plaignons Granicus que son Emilie va trahir. Parmi les adorateurs que sa beauté entraîne sur ses pas , une galanterie continuelle distingue le Marquis de Nélé. Par ses soins , Emilie vole de fête en fête ; mais aussi discret qu'amoureux , le plus grand secret cache le motif de ses démarches ; la seule Emilie s'apperçoit que l'amour le fait agir : d'abord elle est flattée , bientôt elle est sensible ; enfin , notre étourdie aime & ne s'en cache plus ; & malgré toute la discrétion du Marquis , qui craignoit la

jalousie de sa femme, ce n'est plus un mystere pour Madame de Nélé.

Un événement acheva de confirmer ses soupçons, en favorisant les desseins amoureux de son époux. Les habitations de la Guadeloupe sont construites en bois; celle qu'habitoit Emilie fut consumée par un incendie. Le Marquis offrit un appartement, que l'amour autant que la nécessité fit accepter. Furieuse, Madame de Nélé cache son ressentiment; elle fait que les plaintes, les reproches ne ramènent pas un infidele; elle choisit un moyen plus adroit, & qui lui réussit: elle gagne un jeune Nègre, domestique du logis, qui avoit tout ce qui peut rendre parfait un homme de sa Nation, & le faire aimer. Par ses ordres, Azorès (c'est le nom du Nègre) s'introduit auprès d'Emilie, lui découvre de prétendues infidélités du Marquis, & donne à ses mensonges tant de vraisemblance, qu'Emilie naturellement jalouse, en est la dupe, & ordonne au Nègre de lui faire chaque jour un fidele rapport de toutes les démarches de son maître.

La Marquise fait d'abord remarquer à son mari les fréquentes visites que rend

Azorès à l'épouse de Granicus; mais elle insiste peu sur ce premier sujet d'inquiétude, & prépare un piège plus assuré.

Azorès peint un jour avec tant de force & de vérité apparente la perfidie du Marquis de Nélé, qu'Emilie furieuse, veut sur le champ aller le trouver & l'accabler de reproches; le Negre l'arrête: Emilie veut au moins lui écrire; déjà elle a tracé quelques lignes. — Que faites-vous? s'écrie Azorès; y songez-vous, Madame? » Avez-vous réfléchi sur l'abus qu'on peut faire d'une lettre écrite de votre main? » Emilie change encore une fois de résolution. Dans ce délire de jalousie, elle n'est plus à elle-même; elle consent à dicter au Negre tout ce que lui inspire sa fureur; & c'est dans l'instant où Azorès lui sert de Secrétaire, que le Marquis, introduit sans bruit par sa femme, arrive dans un cabinet voisin, d'où il entend tout, & ne peut rien voir.

Emilie dicte & s'anime par degrés; tantôt elle erre à grands pas dans son appartement, tantôt elle reste immobile: la tendresse & la fureur percent dans ses expressions; elle peint sa douleur, sa foiblesse dans les termes les plus touchans.

Le Marquis entend Emilie ; il a vu entrer le Negre, c'est au Negre que s'adressent ces reproches , ces plaintes , ces sanglots ; il n'en doute plus , & sort désespéré d'avoir aimé une femme qui lui donne son esclave pour rival. Il dissimule avec Madame de Nélé , & fait seulement paroître quelque peine de voir dans l'épouse d'un de ses amis un attachement aussi indigne d'elle. La Marquise montre une compassion maligne pour Emilie , rejette sa faute sur sa jeunesse , sur son inexpérience , enfin sur le pouvoir impérieux de l'amour , qui se plaît aux jeux les plus bisarres ; & c'est ainsi qu'en excusant les torts de la jeune personne , elle les aggrave.

Pour Emilie , elle réfléchit , mais un peu tard , sur ses étourderies , rougit d'avoir aimé un homme qui , loin de chercher à se justifier , semble la fuir depuis qu'elle lui a écrit (*).

Emilie revient à elle-même à mesure que sa foiblesse s'éloigne ; sa tendresse renaît pour Granicus ; & la présence de cet époux , qui revient chargé de gloire

(*) On juge que la lettre ne lui avoit pas été remise.

& ivre d'amour , acheve de la rendre à ses premiers sentimens.

Les aimables qualités de cet époux ramènent tous les esprits qu'avoient un peu aliénés les inconsiderations de sa femme : on eût dit que la société de cet homme vertueusement sensible avoit entièrement changé la jeune étourdie ; sa beauté lui captivoit encore mille adorateurs ; mais sa décence les retenoit , & l'on ne lui rendoit que ces hommages dont un époux délicat ne peut qu'être flatté. Malheureusement un devoir rigoureux l'appelle encore à l'armée ; il part , & l'innocence & le bonheur d'Emilie s'éloignent avec lui.

Damon , jeune étourdi , aime & charme Emilie , & tous deux mettent dans leurs liaisons si peu de mystère , que toute la Guadeloupe en est bientôt instruite. Bientôt Emilie perd sans retour l'estime générale : on la fuit ; mais elle est avec Damon , à peine s'apperçoit-elle de l'abandon de toute la société.

Granicus , époux infortuné , & si digne du bonheur , reste , ah ! reste dans les camps. Cette compagne chétie à qui tu as tout sacrifié , cette amante adorée , cette femme , idole de ton cœur , n'est

plus digne de toi ; un fol amour l'égare , une passion insensée la déshonore : tu n'es plus pour elle cet amant qu'elle suivit sur les mers ; elle ne voit en toi qu'un tyran ; les droits sacrés que tu as à sa tendresse deviennent des entraves gênantes ; ces liens jadis si doux , sont des chaînes qu'elle porte en murmurant.

Granicus voit trop bien à son retour qu'il a perdu le cœur de sa femme ; mais loin d'éclater en reproches , sa douleur est solitaire , ses larmes coulent dans le silence de la nuit ; c'est par l'amour qu'il veut ranimer l'amour d'Emilie : mais ses soins & sa douceur produisent l'effet contraire. La générosité de l'offensé est un supplice pour la coupable : plus Emilie trouve Granicus digne de sa tendresse , plus sa conscience est bourrelée , & plus elle se livre à sa haine. — « Hélas ! s'écrioient » Damon & son amante , sans lui , sans » Granicus , notre félicité seroit parfaite : » s'il n'existoit pas , notre ardeur seroit » pure , le Ciel approuveroit notre union , » nos cœurs sensibles seroient vertueux , » & l'innocence elle-même nous feroit » boire dans la coupe des plaisirs ».

Ainsi raisonne ce couple que l'amour

égare. Chaque instant ajoute à l'horreur que leur inspire Granicus ; sa vertu les humilie ; ses droits sacrés les portent à la révolte la plus effrénée. C'en est fait ; effaré , tremblant , le teint hâve , l'œil hagard , Damon arrache des mains d'Emilie un pistolet qu'elle veut lui donner , & qu'elle veut retenir ; il part , vole , trouve Granicus , s'arrête , revient , rejette , reprend l'arme parricide , tire , voit tomber sa victime , & revient cacher son trouble dans les bras de son amante troublée.

Le coup étoit mal assuré , la blessure légère ; Granicus y survit , & refuse de nommer le coupable ; mais un témoin a tout vu. Damon prêt d'être arrêté , averti par un de ses amis , s'échappe avec Emilie.

Les deux coupables fuient ; ils s'embarquent sur un vaisseau qui part pour la France ; ils s'éloignent des lieux témoins de leur crime ; mais la crainte , le désespoir les suivent , mais le remords offre sans cesse à leurs pensées , tantôt Granicus ensanglanté , tantôt le glaive vengeur de la Justice suspendu sur leur tête. En vain ils voudroient se fuir eux-mêmes ; en vain ils cherchent à se consoler ; leurs pleurs coulent , & qu'ils sont amers ! L'amour

même, l'amour devient un supplice pour eux ; l'amour essuie les larmes de l'infortune, jamais celles du crime.

Le Ciel préparoit sa vengeance ; la mer tranquille promettoit une navigation heureuse ; le Navire donne contre un rocher couvert par les eaux ; il s'entr'ouvre ; à peine l'équipage a-t-il le tems de se sauver dans une chaloupe ; Emilie & Damon, qui étoient inconnus, sont abandonnés.

Toi qui, plus accablé de ta douleur que de ta blessure, gémis sur une épouse indigne de tes pleurs, Granicus, viens, viens contempler cette femme coupable ; abandonnée par le lâche qu'elle te préféra, & qui se sauve sur les débris d'un mât ; viens voir cette homicide amante seule, au milieu des eaux, sur la pointe d'un rocher, les cheveux épars, les habits déchirés, le corps meurtri, tendre au Ciel des bras criminels, nommer dans sa douleur & son amant & son époux, craindre dans chaque vague celle qui va l'engloutir, contempler d'un œil de désespoir le vaste cercueil qui l'attend, & d'une voix suffoquée implorer encore l'Etre suprême, qui ne l'arrache au trépas que pour prolonger son supplice. Long-tems elle lutte

contre la mort sur une frêle planche qui la conduit enfin aux côtes de la Martinique. Cette Isle trop voisine de la Guadeloupe , étoit un séjour dangereux pour Emilie ; elle se rembarque , passe en France , & ne voit point d'asyle plus sûr pour elle que Paris ,

Les agitations d'une fuite précipitée étourdissent la douleur d'un coupable ; dans la solitude & l'inaction il est tout à ses remords. Que les réflexions d'Emilie sont cruelles ! L'image des biens qu'elle a perdus rend plus affreux les maux qu'elle souffre : le Ciel outragé lui refuse jusqu'à la consolation des larmes ; son œil brûlant se cave , son teint se flétrit ; un foible aliment la soutient à peine ; étendue sur un lit de douleur , pâle , défigurée , son cœur se refroidit , ses artères manquent d'agitation , son pouls ne bat plus ; léthargie affreuse , mille fois pire que la mort ; hélas ! Emilie ne conserve un reste de vie que pour sentir toute l'horreur de son état. Granicus est trop vengé.

Une lettre de son époux vint lui rendre la vie : elle avoit écrit à divers amis ; un seul avoit parlé pour elle. Granicus , toujours sensible & généreux , avoit senti

renaître sa tendresse première ; il redemandoit au Ciel l'Emilie qui l'a suivi sur les mers : le repentir semble la lui rendre telle qu'elle étoit alors ; il lui écrit que ses erreurs sont oubliées dès qu'elle les abjure ; que rien n'a prouvé encore qu'elle fût complice de Damon : « Nous ne tra-
» hisons pas ce funeste mystère, ajou-
» toit-il, nous irons dans d'autres climats,
» où vos égaremens ignorés vous laisseront
» encore mériter & la tendresse d'une
» épouse, & l'estime publique ». Il finissoit en lui conseillant de se rendre à la Martinique, où il iroit la rejoindre à la première nouvelle de son arrivée dans cette Isle.

Cette lettre arracha Emilie au trépas ; la douce espérance ranima ses sens : des larmes de tendresse & de reconnoissance mouillèrent les caractères sacrés d'un époux trop généreux. Elle précipite son voyage : déjà elle se peint la vie heureuse qu'elle va goûter dans l'exercice tranquille des vertus & des devoirs : déjà elle se prépare à faire oublier à Granicus, par une tendresse active, par des soins complaisans, par une douceur constante, les tourmens qu'elle lui fit éprouver. Emilie,

hâte ton voyage : revenue de bonne-foi à la vertu , hâte-toi de rejoindre un époux dont la présence , dont l'exemple touchant achèvera ce qu'a si bien commencé sa lettre.

Le Ciel en ordonne autrement. Triste jouet de ses passions , Emilie prête à s'embarquer , errant un jour seule sur le bord de la mer , apperçoit Damon ; à peine le reconnoît-elle. Son cœur se resserre ; elle frémit , veut s'éloigner ; Damon à ses genoux , Damon en larmes , l'arrête : & s'écrie : Cruelle , c'est moi , c'est votre amant , & vous me fuyez ! — C'est vous , barbare ! vous . . .
» ce rocher..... ce départ.... cet abandon
» affreux..... la fureur arrête la voix
» d'Emilie. — Moi vous avoir abandon-
» née , moi ! Est-ce vous qui parlez ,
» Emilie ! au nom de mes pleurs , au
» nom des dangers éprouvés pour vous ,
» au nom de cette arme funeste que je
» tiens de vous qui me rendit meurtrier
» & qui va terminer mes jours , daignez
» m'entendre ; ah ! mon cœur se déchir-
» roit en voyant celle que j'aime envi-
» ronnée de la mort ; je la quittai ; mais
» pour lui chercher du secours. Que n'a-

» vez-vous vu mes larmes , mon déses-
» poir , ma fureur , lorsque reçu dans
» un Vaisseau qui me vit lutter contre
» la mort , j'employai vainement tout
» ce que l'humanité , tout ce que l'a-
» mour inspire de plus persuasif pour en-
» gager mes libérateurs à devenir les vô-
» tres ; hélas ! depuis ce jour affreux ,
» haïssant la lumière , à charge aux au-
» tres , à moi-même , éprouvant & les
» remords du crime & les douleurs de
» l'amour , sans cesse mes prieres vous
» redemandoient aux Cieux ; & quand je
» vous revois , vous me fuyez , vous m'a-
» bandonnez ».

La trop foible Emilie revoit Damon ,
& Granicus est oublié ; l'amour renaît , la
vertu fuit. Les deux amans forment le
projet insensé de se rendre ensemble à
la Martinique : là Emilie cherchera à se
réconcilier avec son époux , le suivra où
il la conduira ; & Damon informé des
pays nouveaux où ils se retireront , s'y
rendra de son côté ; & , presque sous
les yeux d'un époux déjà trop offensé ,
Emilie continuera d'avoir avec son amant
un commerce dont le secret le plus in-
violable assurera la durée.

Aveuglés par leur passion , ils s'embarquent pour la Martinique ; mais en vain le Capitaine du Bâtiment qui les porte, s'efforce d'aborder aux côtes de la Martinique , un vent impérieux l'oblige , malgré les efforts des matelots , d'aborder à la Guadeloupe. Quel fut à cette nouvelle le désespoir de nos deux proscrits ! déjà ils voient d'un œil effrayé le rivage témoin de leur crime , & qui peut-être va le devenir de leur supplice ; alors ils reconnoissent leur imprudence : Damon veut du moins aborder du côté de l'Isle opposé à celui qu'habite Granicus , les mêmes vents s'y opposent.

« Mourons , dit-il tout bas , mourons ,
» chere Emilie , & terminons nos mal-
» heurs ; au moins tu ne verras pas ton
» amant expirer dans les supplices ; au
» moins Emilie que sa sensibilité perdit ,
» Emilie que j'aime , que j'adore , n'ex-
» pitera pas sous la main d'un bourreau.
» Dieu ! cette idée me glace d'horreur ;
» crois-moi , périssons ensemble. »

Un silence farouche & des larmes sont la seule réponse d'Emilie : tout-à-coup elle saisit le pistolet que tient son amant, l'appui sur sa tête & s'arrête ; elle le pré-

sente à Damon. « Ma main , lui dit-elle , se refuse à cette cruelle résolution , la tienne doit être plus assurée. » Damon frémit , prend son amante dans ses bras. « Qu'avons-nous fait ? O Dieu ! » prends pitié de nos malheurs. »

Ils étoient encore dans cette situation , immobiles de douleur , & déjà tous les passagers étoient débarqués. Ils obtinrent avec peine de rester dans le Vaisseau jusqu'à la nuit , & n'en sortirent qu'en tremblant enveloppés des plus noires ténèbres.

Long-tems ils errent au hazard , se soutenant à peine ; tout ce qu'ils voient rouvre leurs plaies ; tout leur rappelle le sujet de leur juste terreur : enfin le jour naissoit ; ils entrèrent dans un bourg à une lieue de l'habitation de Granicus , dans l'espérance d'y rester cachés jusqu'à ce qu'ils pussent trouver quelques amis sensibles à leurs maux.

Cependant par l'indiscrétion du Capitaine , le bruit se répandit qu'il étoit arrivé deux jeunes personnes , qui après avoir témoigné la plus grande crainte d'aborder à la Guadeloupe , n'avoient

voulu descendre du Vaisseau que dans le milieu de la nuit : il peignit si bien ces infortunés , que l'on reconnut aussitôt Emilie & Damon : à l'instant la Justice les fait poursuivre.

Granicus l'apprend , Granicus court chez les Juges : en vain il les sollicite , en vain il essaie de les gagner , le crime est trop connu ; le supplice est inévitable.

Emilie écoutoit encore un reste d'espérance , quand elle reçoit une lettre : elle l'ouvre : — « Fuyez , Madame ; mes efforts sont inutiles , mes biens , ma vie ne peuvent sauver vos jours. Fuyez ; deux heures de plus & vous êtes arrêtée. » Ces caractères tracés par la main de Granicus portent le trouble dans l'âme d'Emilie ; elle quitte Damon , se cache dans un souterrain jusqu'à l'entrée de la nuit , & , dès que les voiles les plus sombres ont couvert la terre , elle se hazarde seule au milieu des champs à retourner chez son époux. » J'irai , dit-elle , j'irai mourir à ses pieds de repentir, d'amour, de reconnoissance; j'aurai du moins la triste satisfaction d'embrasser encore cet époux trop généreux ;

» & , pour jamais abjurant mes erreurs ,
» je mourrai digne de lui ».

La vertu inspire le courage ; & le repentir sincère d'Emilie la rend vertueuse ; elle marche seule dans les champs : Arrêtez , s'écrie Damon qui la joint hors d'haleine , arrêtez : hélas ! vous me fuyez. Emilie attend son amant , ne répond rien ; à peine est-il près d'elle , qu'elle lui dit : « Laissez-moi : mon devoir est
» de vous fuir ; je ne vous l'ai que
» trop sacrifié. Je ne vous abandonnerois
» pas si mes secours pouvoient vous sauver ; mais une femme ne peut qu'embrasser votre fuite. Adieu , oubliez-
» moi , & laissez-moi mourir avec la
» vertu dont je reconnois trop tard les
» loix & les plaisirs ».

Furieux , désespéré , l'infortuné Damon tire son épée , s'élance & tombe percé d'outre en outre. Un cri d'Emilie fait arrêter un jeune homme qui passoit à cheval à quelque distance de ce théâtre de sang ; il avance , il voit Emilie ; la pitié , l'humanité le porte à la secourir ; il l'arrache du cadavre qu'elle tient embrassé ; la soutient évanouie sur son cheval , & lui donne asyle chez lui.

La compassion qu'inspire une jolie femme se change aisément en amour. Emilie étoit belle encore , malgré tous ses malheurs. Il ne la vit pas d'un œil indifférent , & fut la cacher long-tems aux recherches des gardes.

Emilie étoit enceinte & prête d'accoucher ; elle trouva par les soins de son jeune libérateur , tous les secours nécessaires à son état. Une sage-femme , gagnée à prix d'argent , se laissa bander les yeux & conduire , par plusieurs détours , dans la maison où Emilie l'attendoit masquée : elle accoucha , cette infortunée , d'un garçon. Emilie , le cœur serré , les yeux en larmes , prend cette innocente créature dans ses bras , la presse contre son sein. Elle garde d'abord le silence ; tout-à coup , malgré sa foiblesse , elle se leve , égarée , furieuse , elle cherche une arme , elle saisit un couteau , approche de son fils ; ses cris , ses innocentes caresses la désarment : enfin , elle prend la résolution d'envoyer cet enfant à Granicus ; & malgré son épuisement , elle veut lui écrire quelques lignes ; « Emilie mourante » vous envoie son fils ; ne voyez dans cet » enfant qu'un être condamné au malheur

» avant sa naissance ; oubliez celle qui lui
» donna le jour ; oubliez une épouse digne
» peut être encore de ce nom par son re-
» pentir & ses larmes. Adieu, Granicus :
» la nature épuisée va bientôt prévenir la
» main des bourreaux . c'est à vos pieds
» que j'aurois voulu expirer de ma dou-
» leur ».

Granicus reçoit cet enfant : sa tendresse se réveille pour celle qui le lui envoie. Il fait de nouveaux efforts pour obtenir sa grace ; il voudroit du moins découvrir sa retraite pour se sauver avec elle : ses soins sont infructueux. Désespéré , il quitte tous ses emplois , & court s'ensevelir pour jamais dans une retraite ignorée , où l'être infortuné à qui il n'a pas refusé le doux nom de fils , nourrit à la fois & console sa douleur.

La santé d'Emilie se rétablissoit par les soins complaisans du jeune homme , qui la quittoit rarement , lorsque , malgré sa vigilance , des Archers pénétrèrent dans sa retraite. Déjà Emilie étoit chargée de chaînes : il paroît l'épée à la main , écarte les gardes , qu'il parvient ensuite à rompre à force d'argent.

C'est après ce service signalé qu'il crut

devoir expliquer des desirs qu'il avoit cachés jusqu'alors. Emilie , sincèrement revenue à la vertu , eut horreur de ses propositions : « Je vous croyois généreux, lui dit-elle , & vos bienfaits sont intéressés ! vous me sauvez la vie pour me ravir l'honneur ! vous abusez de mes malheurs & de mes fautes , pour me rendre à jamais indigne d'un sort plus heureux ! Non , mes jours sont entre vos mains , ma vertu ne dépend que de moi ; une passion funeste a pu m'égarer , j'en ai rougi , je l'ai abjurée , & désormais la mort me paroît moins affreuse que l'opprobre ».

Emilie montre alors une fermeté héroïque : l'image de la mort d'un côté , les propositions les plus séduisantes de l'autre ; elle ne balance point. Elle se voit abandonnée par celui dont elle vient de mériter l'estime. De ce moment , elle ne parut plus fuir le triste sort qui l'attendoit ; toujours résolue à périr aux pieds de son époux , elle sort en plein jour , elle marche , la tête levée , à pas déterminés ; elle avance toujours. Sa hardiesse empêche d'abord de la reconnoître ; mais elle est rencontrée par des

gardes qui l'arrêtent , la chargent de fers , & la jettent dans un cachot ténébreux...

Epargnons aux Lecteurs trop sensibles le tableau d'Emilie mourante.... On veut pour l'exemple public profiter du foible souffle qui l'anime encore ; son échafaud est dressé ; on se hâte ; elle n'étoit plus.

T A B L E

DU VOLUME DE SEPTEMBRE.

H ISTOIRE de Mélisthene , Roi de Perse , contenant ses Aventures galantes , les Com- bats & ses Victoires ,	page 3
Le Maréchal de Boucicault , nouvelle histori- que ,	50
Granicus ,	194

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu , par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , le Volume du mois de Septembre de la *Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination , & aux ames sensibles , sans jamais blesser la décence. A Paris , ce 18 Août 1781.

DE SANCY.





CALL NO:

L.F.C

B 581 u

DATE CHARGED:

TO
BINDING

.....

COLLATIO

ORDER S

PHOTOCO

RARE BO

REFEREN

11

RSF

University of Toronto Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

